

PER  
V-213  
Ex. 2

# 5 EN VIE ROSE

JUIN JUILLET AOÛT 1981 • \$2.00

La belle au bois dormant se meurt:  
le Valium et le cancer du sein

«...et je signe  
Simonne Monet Chartrand»



# L'éducation sexuelle

Dossier

«Éditions l'Étincelle — nos livres sont lus, pas feuilletés.»

# LANGUE DE VIPÈRE?!

🌿 Liberté, égalité... et sexisme institutionnalisé. 🌿

Est-ce cela, le français? Ce que l'on sait, c'est que le langage est la plus subtile, la plus pernicieuse des armes qui servent à dominer les femmes. C'est la première forme de socialisation globale, la plus ancienne, et celle qui agit de façon la plus inconsciente, donc *la plus efficace*. En ce sens, le dictionnaire est en quelque sorte l'arsenal de la langue française, et c'est rempli à craquer de «munitions».



*Le Jeu du dictionnaire*  
de JACQUELINE FELDMAN

Dans son nouveau livre *Le Jeu du dictionnaire*, Jacqueline Feldman s'attaque à ce château fort des mots. Avec logique, recherche... et humour. Pour mieux comprendre l'évolution sociale—les rapports entre les sexes, par exemple. Car l'analyse du dictionnaire démontre que celui-ci possède une permanence réfractaire au changement, et demeure ainsi une sorte de toile de fond, un gabarit de la société.

Parlons maintenant sexualité. En clair, le dictionnaire souligne dans ses pages le sexisme de notre sexualité. Les deux sexes y sont forts différents, certes, mais surtout forts inégaux dans leurs rapports.

Les mots (cela ne vous étonnera guère) disent de façon claire à qui va en partage le pouvoir: le mâle appelle la fermeté, l'énergie, le courage et la puissance, tandis que le féminin est souvent en lui-même dépréciation; ses mots servent d'injurent :*filles, garces, femmelette, gonzesse*. Le mot *mysogynie* n'admet pas de symétrique; *vainqueur* n'existe qu'au masculin.

Si vous aimez lire et parler, si vous prenez plaisir à discuter, si vous croyez qu'une des meilleures armes contre l'injustice demeure l'humour, alors lisez ce livre. *Il a été écrit pour vous.*

*Le Jeu du dictionnaire* est disponible en librairie.

Vous pouvez aussi l'obtenir par la poste:

envoyez simplement votre chèque au montant de \$9.45 (port payé) à:

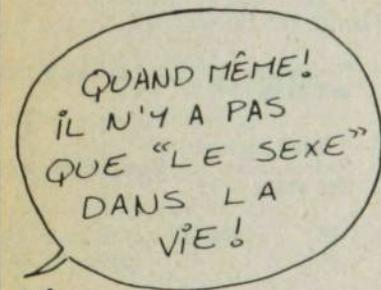
S.C.E. Inc., 3449 rue St-Denis, Montréal, Québec H2X 3L1.

# SOMMAIRE

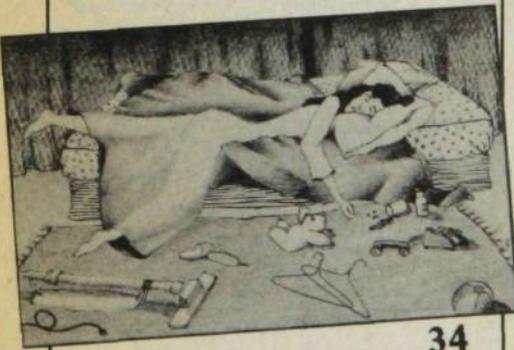
## Note sur l'illustration de la couverture

Comme les multinationales décident du sort du tiers-monde, les adultes cherchent à contrôler la sexualité naturelle des enfants. Chacun prétend posséder « La » réponse. C'est l'érotisme libre et innocent que j'ai voulu représenter ici, sous la forme d'une petite Guillemette Tell, victime des indomptables compétitions patriarcales. La pomme et le trou de serrure sont des symboles traditionnels de sexualité féminine. La clef en est un de sexualité masculine. Le bandeau sur les yeux rappelle évidemment celui des condamnés à mort, mais surtout celui qu'on faisait porter autrefois aux modèles féminins qui posaient nues à l'École des Beaux-Arts. (Les modèles mâles eux, arboraient le pagne ...) —

Nicole Morisset



14



34



41

40

Éditorial : À l'ordre .....	3
Communiqués .....	5
Lettres à LA VIE EN ROSE .....	6
«... ET JE SIGNE SIMONNE MONET CHARTRAND » : entrevue avec Simone Chartrand / Gisèle Tremblay .....	10
« ON A TOUT, ANNA!.. » : post-mortem d'une élection. Reportage de Hélène Lévesque .....	28
LA BELLE AU BOIS DORMANT SE MEURT : le Valium et le cancer du sein. Francine Pelletier nous livre les résultats d'une enquête concernant cette inquiétante découverte .....	34

## DOSSIER :

L'ÉDUCATION SEXUELLE : Guy et Yvette dans la fosse aux lions / Lise Moisan, Francine Tremblay, Claudine Vivier .....	14
--	----

## FICTION:

LES ANGOISSES EXISTENTIELLES DE BERTHA SCHNEIDER : Une nouvelle de la féministe américaine Andrea Dworkin .....	43
---	----

## ÉVÉNEMENTS :

UNE FÉMINISTE EN EXIL : Rencontre avec Tatiana Mamonova / Francine Pelletier .....	40
DURAS ENTRE LES LIGNES : entrevue avec Marguerite Duras / Danièle Blain .....	41

## CHRONIQUES:

Les us qui s'usent : Monique Dumont .....	8
Entrefilets au poivre : Sylvie Dupont .....	9
Journal intime et politique : Sylvie Groleau .....	26
Longue distance : Lise Moisan, Claudine Vivier .....	31
Le Centerfold de LA VIE EN ROSE : Céline Baril ....	32
Cinéma : Chantal Sauriol .....	47
Théâtre : Lorraine Hébert .....	49
Disques : Louise Malette .....	51
Livres : Sylvie Dupont, Ariane Emond, Claude Krynski, Monique Parizeau .....	52
Arts visuelles : Jocelyne Lepage .....	55
Sciences : Claudie Leroy .....	57
Jambettes : Andrée Brochu .....	60
Les petites annonces de LA VIE EN ROSE : .....	62
Les mots croisés de LA VIE EN ROSE : Bernard Tanguay .....	58

# Cours offerts à l'automne 1981

## par le Groupe Interdisciplinaire de l'UQAM

### pour renseignement et la recherche sur les femmes

Sigle	Titre	Horaire	Lieu	Début du cours
HIS 2651	<b>Canada/Québec : Histoire de la condition féminine.</b> Cours d'analyse visant à améliorer la compréhension de la condition féminine en intégrant une dimension historique et actuelle aux éléments d'une analyse de la question.	Mardi 13h30-16h30	S'adresser au : 282-4154	8 septembre 1981.
SOC 6212	<b>Anthropologie de la condition féminine.</b> Etude de la place des femmes dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, les sociétés horticoles et agricoles, les sociétés pastorales et nomades, les sociétés capitalistes et socialistes : famille, sexualité, éducation des enfants, division sexuelle des tâches, idéologies affectant le statut des deux groupes sexuels.	Mercredi 17h00-20h00	S'adresser au : 282-4143	9 septembre 1981.
POL4100	<b>Femme et politique</b> Ce cours a pour objet l'analyse politique de la situation de la femme y compris le rôle de la femme dans la vie politique.	Mardi 9h00-12h00	S'adresser au : 888-4141	8 septembre 1981.
ECO 1400	<b>Aspects économiques de la condition féminine.</b> Introduction à divers aspects économiques de la condition féminine. Le cours est axé sur le problème du double emploi de la femme à la maison et sur le marché.	Jeudi 17h00-20h00	S'adresser au : 282-4114	10 septembre 1981.
COM 5110	<b>Communication-femmes</b> Analyse et comparaison des formes de communication qui correspondent aux modes d'organisation de type patriarcal et matriarcal. Une attention particulière sera portée aux différents modes de communication propres aux hommes et aux femmes, dans divers contextes psycho-sociaux.	Jeudi 17h00-20h00	S'adresser au : 883-4151	10 septembre 1981.
TRS 1300	<b>Condition féminine et condition sociale I</b> Cours axé sur l'analyse de la condition des femmes dans la société en particulier celles qui sont concernées par la pratique du travail social. Introduction aux différentes théories de la condition féminine et analyse de leur impact sur l'évolution du mouvement des femmes au Québec et aux États-Unis.	Mercredi 13h30-16h30	S'adresser au : 282-4171	9 septembre 1981.
TRS 2300	<b>Condition féminine et condition sociale II</b> Approfondissement et analyse des méthodes d'intervention auprès des femmes en travail social. Les problématiques suivantes seront privilégiées : problèmes conjugaux, maternité, sexualité, toxicomanie et dépression.	Mardi 13h30-16h30	S'adresser au : 282-4171	8 septembre 1981.
DES 5255	<b>Femmes et production de l'espace</b> Étude de la transformation du rôle social des femmes dans le processus de production de formes urbaines à l'aide d'une problématique sur le rapport ville-campagne.	Lundi 17h00-20h00	S'adresser au : 282-4122	14 septembre 1981.
LIN 1650	<b>Femme et langage</b> Ce cours a pour objectif de cerner deux réalités : la langue des femmes et la langue et les femmes.	Mercredi 13h30-16h30	S'adresser au : 282-4101	9 septembre 1981.
LIT 3320	<b>La philosophie dans le boudoir (ou comment l'esprit ne vient pas aux filles)</b> En prenant comme point de départ LA PHILOSOPHIE DANS LE BOUDOIR du Marquis de Sade, ce cours propose d'étudier dans un certain nombre de textes (littérature, programme d'études, presse féminine écrite et parlée, etc.)	Lundi 17h00-20h00	S'adresser au : 282-4020	14 septembre 1981.
HAR 3604	<b>L'art et la femme</b> Ce cours fera la présentation des conditions d'apparition de l'histoire et de la critique de l'art des femmes au cours des années 70, des principales publications qui ont permis la mise en lumière d'artistes et de productions inconnues et/ou méconnues, des divers questionnements soulevés par la production artistique des femmes.	Jeudi 9h00-12h00	S'adresser au : 282-4111	10 septembre 1981.
PSY 2582	<b>Psychologie de la socialisation des femmes.</b> Analyse des liens fonctionnels entre la • maladie mentale • chez les femmes et les facteurs environnementaux, passés et actuels, susceptibles de jouer un rôle important dans la genèse et le maintien des comportements dits • déviants*.	Mardi 13h30-16h30	S'adresser au : 282-4184	8 septembre 1981.
BIO 1940	<b>Biologie et condition féminine</b> Éléments de génétique, physiologie de la différenciation sexuelle, de la puberté, du cycle menstruel, de la grossesse et de l'accouchement. Analyse des fondements des arguments scientifiques utilisés dans la discrimination sexuelle.	Mercredi 17h00-20h00	S'adresser au : 282-4118	9 septembre 1981.

## Équipe de rédaction :

Sylvie Dupont, Ariane Emond, Françoise Guénette, Lise Moisan, Francine Pelletier, Claudine Vivier.

## Collaborations :

Danièle Blain, Andrée Brochu, Sylvie Groleau, Lorraine Hébert, Claudie Leroy, Jocelyne Lepage, Hélène Lévesque, Louise Malette, Monique Parizeau, Chantal Sauriol, Bernard Tanguay, Gisèle Tremblay.

## Illustrations :

Céline Baril, Danielle Blouin, Andrée Brochu, Thérèse Verville, Ginette Loranger, Joanne Roy, Bernard Tanguay, Suzanne Paquet.

## Photographie :

Anne de Guise

## Maquette et mise en pages :

Arabelle, Suzanne Paquet.

## Correction d'épreuves :

François Gélinau, Lorraine Leclerc.

## Composition :

Imprimerie A. & R. Côté

## Impression :

Imprimerie Arthabaska — Publications REF

## Distribution :

Diffusion parallèle Inc., 1667, Amherst, Montréal.

## Page couverture :

Nicole Morisset

## Permanence :

Françine Pelletier

## Finances :

Suzanne Ducas, Claude Krynski, Louise Legault, Yolande Léonard, Lise Moisan.

## Publicité :

Claude Krynski

## Promotion :

Ariane Emond, Françoise Guénette.

LA VIE EN ROSE est éditée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous rejoindre pendant les heures normales de bureau au 3963, rue St-Denis, Montréal H2W 2M4, ou en téléphonant au (514) 843-8366. Tout texte ou illustration soumis à LA VIE EN ROSE passe devant un Comité de lecture. Date de tombée : un mois et demi avant la prochaine parution.

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Canada,  
ISSN-0228-5479

Courrier de deuxième classe : 5188

# ÉDITORIAL



## À l'ordre\* :

Rien n'allait plus.

Les messieurs ne bandaient plus.

La mâle certitude vacillait. La psychose s'installait.

Des sorcières rendaient les hommes impotents. Et elles n'avaient même pas besoin de ciseaux !

C'était parfaitement insupportable.

La science avait déjà commencé à se pencher sur le problème. Elle avait enfin trouvé la source de l'homosexualité masculine : les féministes changeaient les chromosomes X en chromosomes Y et même, Horreur, en chromosomes Z.

Et puis, quelques profanes audacieux s'étaient mis à publier de courageux rappels à l'ordre ; la masculinité relevait la tête. Un philosophe cégépien avait réussi à isoler une catégorie de femmes encore saines : les jeunes filles, seules dignes d'amour et de protection virile en ces temps barbares, n'étaient pas impliquées dans le complot. Enfin vint la Sexologie. Le D<sup>r</sup> Des Plates-Bandes se mit à fustiger les coupables de tout ce désordre pour mieux déculpabiliser les victimes.

Précepte premier :

— l'homme a perdu son pouvoir sur la femme. Assez niaisé !

Précepte second :

— la frigidité, c'est la faute des femmes.

— l'impuissance, c'est la faute des femmes.

Précepte troisième :

— toutes les femmes ne sont pas dangereuses au même degré.

La grande presse lui ouvrit ses colonnes. On avait finalement trouvé un grand inquisiteur de choc. Prophète de l'orthodoxie sexuelle et de la normalité normale, il dédaignait les armes de la persuasion et leur préférait la bonne vieille stratégie terroriste qui avait fait ses preuves depuis la nuit des temps. Il lança aux femmes qu'il jugeait « modérées » un ultimatum très clair : tout refus de collaborer avec l'occupant serait puni d'identification publique avec les déviantes radicales et de l'ostracisme qui s'en suit. Maudites folles. Une fois les fauteuses de troubles mises au pilori, on pouvait enfin revenir à la normale. On acceptait même de se pencher sur certains stéréotypes un peu exagérés (le gars de bécik) ; peut-être y avait-il eu quelques bavures historiques. . . Sachons nous montrer indulgents dans la fermeté. C'est là le secret de l'autorité paternelle et du contrôle social.

À suivre...

C.V.

\*Cet éditorial est largement inspiré d'une lettre de Pierre Bertrand, parue dans *Le Devoir* (février 81), intitulée « Contre le totalitarisme » et d'un article sur Jean-Yves Desjardins paru dans *La Presse* (mars 81), intitulé " Hommes : méfiez-vous des féministes radicales. ».

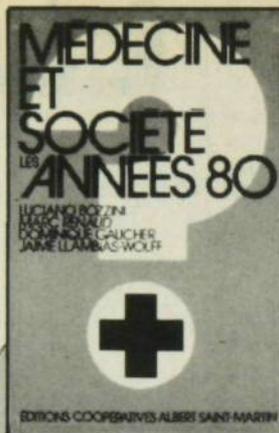
# Les Éditions Saint-Martin vous proposent pour l'été

revue  
internationale  
d'action  
communautaire

international review of  
community development

## la recherche -action enjeux et pratiques

(3) La société est remise en question par des formes nouvelles d'intervention et d'organisation.



(1) Au moment où la science biomédicale semble à son apogée, voilà qu'une véritable école de pensée apparaît qui critique la médecine.

(2) La réforme de la santé et des services sociaux au Québec. ? En fonction de quels principes, de quels intérêts ? Dans quel but?

### BON DE COMMANDE

Les Éditions coopératives Albert Saint-Martin, C.P. 68,  
Succursale Vimont, Laval, Québec H7M 3N7  
Tél. 525-4346

NOM .....  
(1) : 18,00 \$• ADRESSE .....  
(2) : 12,00 \$• ville ..... Code postal .....  
(3) : 10,00 \$•

### MITSOU NASLEDNIKOV: LE CHEMIN DE L'EXTASE

Le Tantra, voie millénaire et longtemps clandestine, est la seule qui intègre la sexualité à la recherche intérieure. L'initiation tantrique, c'est la voie qui permet d'aller au-delà de la conscience, c'est la voie qui permet aux deux partenaires de se fondre dans l'invisible courant qui circule entre eux. Un livre troublant,

qui est un livre de foi. Un beau livre, magnifiquement illustré.

Éditions  
Albin Michel



En librairie



OFFICE  
FRANCO-  
QUEBÉCOIS  
POUR LA  
JEUNESSE

**STAGE:** *n.m.* Période de Formation  
**OBSERVATION:** *n.f.* Acte d'observer un phénomène

**PROJETER:** *v. irons.* Former l'idée de (ce que l'on peut faire et des moyens pour y parvenir)  
**O.F.Q.J.:** *abrév.* Office franco-québécois pour la Jeunesse

Si vous projetez effectuer un stage d'observation en France au printemps ou à l'été 1982, l'O.F.Q.J. vous offre trois possibilités de le faire.

**LE STAGIAIRE:** *nom déposé.* Revue éditée par l'O.F.Q.J. pour informer les personnes intéressées des conditions de présentation de projet et de participation à ses stages.

**FORMULAIRE:** *n.m.* Formule où sont imprimées des questions en face desquelles la personne intéressée doit inscrire ses réponses.

Vous pouvez vous procurer la revue Le Stagiaire ainsi que le formulaire de présentation de projet en communiquant avec l'O.F.Q.J.

1214, rue de la Montagne  
Montréal H3C 1Z1  
tél.: (514) 873-4255

ou avec le bureau de Communication Québec de votre région.

# Tangente

DANSE ACTUELLE D'ICI ET D'AILLEURS

TANGENTE, le premier espace de danse actuelle et alternative du Québec a depuis avril dernier enfin pignon sur rue au 1596, boul. Saint-Laurent à Montréal, H2X 2T1 (842-6528/842-3532).

Véritable lieu d'échange et de coopération, Tangente donne priorité aux projets de nature expérimentale et personnelle d'artistes québécoises mais présente avec bonheur aussi des artistes étrangers-ères, canadiens-nes et américains-nes pour la plupart.

Outre l'accent mis sur la danse, Tangente s'intéresse aussi aux expériences de musique, de film et de performance. Le public et toute la communauté de danse sont invités aux nombreux événements, ateliers et rencontres qui s'y déroulent dans une atmosphère intime et détendue.

Une feuille de ressources sur les danses actuelles au Québec est disponible sur demande au bureau de Tangente : spectacles des chorégraphes indépendant-es, festivals, studios, classes indépendantes, colloques, ateliers, organisations de toutes sortes, programmes de danse dans les universités, tout y est clairement détaillé ; c'est un indispensable outil d'information pour tous et toutes les passionné-es et les curieuses.



# contact montreal

CONTACT MONTRÉAL, c'est le titre d'un stage intensif d'une durée de trois semaines, du 24 mai au 13 juin 1981, organisé par le groupe Catpoto. On y enseignera cette forme de danse appelée « Contact Improvisation » qui exploite les possibilités de communication entre danseurs-danseuses en terme de poids et d'équilibre. Le programme comprend des techniques de base et des techniques avancées de danse contact, ainsi que des cours de danse contemporaine basés sur l'approche de Joe Lechay et sur le Tai-Chi, un art martial ancien. Les intéressé-ées peuvent encore s'enquérir du nombre de places disponibles. Le coût du stage est de \$300. Pour renseignements, s'adresser à Evelyn Ginzburg (514) 842-2421 ou Gurney Boister (514) 935-8473.

## \* PÉTITION \*

- Compte tenu que la Faculté des sciences de l'éducation ne possède pas concrètement de nom, et
- Compte tenu que les femmes sont généralement écartées de l'histoire, même dans un domaine où elles oeuvrent en majorité

Nous demandons votre appui afin de baptiser notre Faculté du nom de Laure Gaudreault ; pionnière du syndicalisme en éducation au Québec.



## ERRATA

Dans notre numéro précédent, nous avons omis, malencontreusement de donner les références (crédits) des nombreuses illustrations du dossier « Gagner son ciel ou gagner sa vie » sur le salaire au travail ménager. Toutes ces caricatures, photos et dessins proviennent des documents produits par le collectif du RÉSEAU INTERNATIONAL POUR LE TRAVAIL MÉNAGER qui sont distribués par les Éditions du Remue-Ménage. Nous sommes désolées de cet oubli.

## CE SERAIT POUR DÉPOSER UNE PLAINTE ...

Aimeriez-vous parfois déposer plainte contre la presse en voyant à quelle sauce on sert les femmes, quelles images on donne d'elles, quel traitement on fait de leurs gestes individuels ou positions collectives? Militantes, travailleuses syndiquées ou non, artistes, toutes, si vous vous sentez oubliées ou maltraitées par les média d'information écrits ou parlés, à Montréal ou à Matane, c'est le temps de vous plaindre. Des femmes journalistes membres de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ),

organisent un colloque sur LA SITUATION DES FEMMES DANS L'INFORMATION, les 23, 24, 25 octobre prochain à Montréal.

Comme la situation des femmes journalistes dans les entreprises de presse n'est pas très reluisante (moins embauchées et moins promues, souvent confinées à certains secteurs plus «féminins»: éducation, consommation, mode, elles accèdent rarement encore aux postes de décision) la journée du samedi sera con-

sacrée à leurs témoignages. Le dimanche, par contre, les organisatrices invitent toutes les femmes et groupes de femmes à venir témoigner de leurs mauvaises expériences avec la presse. Et comme ce genre de tribunal se prépare, elles aimeraient que vous les appeliez dès maintenant pour monter la preuve. Camille Gagnon :651-4100 ou 277-8108 ; Gisèle Tremblay: 259-0290. (514) ou par écrit : a/s FPJQ, 1212 Panet, Montréal H2L 2Y7

# LETRES À LA VIE EN ROSE

## ÇA FAIT DU BIEN !

### *Les Femmes et le pouvoir*

Trois-Rivières, le mardi 11 mars 1981. Suivant l'impulsion du moment, je vous signale mon engagement profond pour la cause qui nous préoccupe toutes. (...)

À force de s'ouvrir la conscience devant tout le monde, on s'épuise de solitude et de luttes, de luttes toutes petites qui meurent souvent sans victoire. Je ne connaissais pas votre périodique, je l'ai accueilli avec soulagement. Il nourrit grassement le lecteur, donne des informations indispensables, brasse des mots nécessaires à la poursuite de nos objectifs. (...)

À quand le POUVOIR pour les femmes ? Suis-je trop sévère ou simplement dans l'erreur en répondant : peut-être lorsque les femmes cesseront de le remettre aux hommes. Je m'explique en disant que les femmes, du moins certaines qui atteignent une forme de pouvoir quelconque en usent de façon à précipiter celles qui n'y sont pas encore parvenu dans une sorte de bourbier ou elles pataugent alors sans argument les ayant tous perdus par l'exemple de leurs prédécesseuses. On me dira que les femmes n'ont pas l'habitude du pouvoir, qu'il faut faire nos premiers pas à nos dépens, qu'il faut passer par cette étape normale de notre évolution, etc.

Il faut démasculiniser le pouvoir au complet. C'est long, mais nous sommes de plus en plus nombreuses à le faire. Il faut remodeler nos vies sur un autre patron, nous refaire une famille en nous-mêmes d'abord, puis s'ébattre et s'abattre sur une société que nous aurons ébranlée par ses fondations.

J'ai connu le pouvoir exercé par des femmes sur les femmes. (...)

C'est un pouvoir qui essaie d'imiter et de plaire à celui qui nous a toutes un jour ou l'autre écrasées.

Je persiste cependant à croire, à espérer et surtout à lutter, souvent seule, peut-être moins seule maintenant, grâce à vous.

Kathy Moreau

### *Salut les filles,*

Votre premier numéro autonome est une amour ! Ça récompense toutes les actions qu'on éparpille un peu partout, ça reconforte (en Déesse !). Et votre dossier sur le salaire au travail ménager est d'une exceptionnelle qualité avec les positions des institutions (*sic*) et les réflexions articulées des femmes. Pis ça fait du bien aussi de rire, de l'humour on en a ... nous !

Merci gros.  
Montréal, 23 mars 1981  
Manon Théorêt

### *À toute l'équipe,*

Il me fait plaisir, au nom du bureau de direction de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec, de vous transmettre nos encouragements et notre appui, pour que le nouveau départ en solo de LA VIE EN ROSE soit le début d'une longue et magnifique expérience.

Je suis convaincu, quant à moi, que les journalistes québécois doivent réinventer leur presse, et l'ensemble de nos membres ne pourra que profiter de la recherche que vous faites.

Je vous signale, enfin, que la FPJQ prépare un important colloque sur le rôle des femmes dans le métier et j'espère que vous pourrez y collaborer.

Longue vie à LA VIE EN ROSE  
Québec, 25 février 1981  
Jean-François Lépine  
Président  
FPJQ

### *Salut les filles,*

Je viens à peine de feuilleter la nouvelle VIE EN ROSE avec ses ailes, que je découvre les « Entrefilets au poivre ». Déli-

cieux que ce repas. Moi qui avait parcouru *L'orgasme au masculin* en n'y voyant que du feu. Incroyable que ces messieurs réussissent à nous passer tant de conneries.

J'espère que plusieurs femmes se méfieront des beaux enrobages masculins. (...) à ne pas acheter, on peut très facilement s'en passer.

Québec, 28 février 1981  
Kathleen Carroll

### *Les filles.*

Je viens de lire votre premier numéro « en liberté ». C'est plein d'énergie et vous avez trouvé le ton dont on avait besoin : sans peur et plein d'humour. La mise en pages aussi est vivante et solide. C'est beau. Lâchez pas.

Montréal, 4 mars 1981  
Anne Brissette

### *L'AFÉAS et le salaire au travail ménager* À l'équipe de production,

LA VIE EN ROSE de mars, avril, mai 1981 (pages 14 à 18) rappelle les positions de plusieurs organismes ou associations sur le salaire accordé pour le travail ménager.

Après avoir pris connaissance des positions émises sur l'AFÉAS, nous aimerions vous souligner qu'elles sont inexactes et incomplètes sauf pour la partie qui se rapporte à l'Association des femmes collaboratrices. En effet, depuis 1977, l'AFÉAS a adopté plusieurs résolutions lors de ses congrès annuels portant sur une reconnaissance du travail de la personne qui demeure au foyer pour prendre soin des enfants.

Ces recommandations touchent l'allocation de disponibilité, les allocations familiales, les allocations pour la garde d'enfants handicapés de parents âgés ou invalides, le régime des rentes et le crédit

d'impôt. Ce sont toutes des mesures proposées dans le but d'assurer à la personne qui demeure au foyer la reconnaissance de son statut de travailleur. (...)

Comme l'AFÉAS travaille très fort pour reconnaître la valeur du travail de la femme au foyer, nous aimerions que dans un prochain numéro de votre revue une rectification soit faite. (...)

Veillez accepter l'expression de nos meilleurs sentiments.

Montréal le 31 mars 1981  
Lise Houle  
Agent d'information

Les renseignements concernant l'AFÉAS publiés dans le numéro de mars nous ont été fournis par Madame Leduc, que nous avons rejointe au numéro 866-1813, le jeudi 8 janvier. Madame Leduc nous affirma alors que la question du salaire au travail ménager n'avait pas fait l'objet d'une prise de position de l'AFÉAS. Merci de l'intérêt que vous portez à LA VIE EN ROSE.

F.T.

### Les temps changent-ils ?

C'est la gloire, la célébrité, la consécration !!! (petite annonce en p. 62 numéro mars, avril, mai 81). Vous êtes « tant folles »... mais restez-le, on a si peu l'occasion de s'amuser. . .

J'ai beaucoup aimé la « critique » de Francine Pelletier sur le colloque « Une femme, deux femmes et beaucoup de voyeurs »

Quand on m'a invitée à donner une conférence — deux semaines avant le colloque — on m'a prévenue qu'il y aurait des hommes « parce que, s'il n'y a pas d'hommes, ce n'est pas scientifique ». Et on me donnait comme thème : « le vécu érotique des sorcières ». Je n'avais pas tellement envie de jouer dans le « Jeanne d'Arc fut-elle sorcière ? travestie ? lesbienne ? » je ne vois pas l'intérêt de ce genre de choses, de toutes manières . . .

La seule question d'un auditeur, ce fut « vous admettez que les temps ont bien changé : vous n'avez plus peur d'être brûlée vive ? »... J'en ai eu le souffle coupé !

Montréal, le 4 mars 81  
Marie-Michèle

### Crèche de Noël : love-in ou Mickey Mouse ?

Cher Claude Contant,

Les principes pédagogiques que vous citez ont été développés à partir d'un profond et justifié dégoût face à la pauvreté totale des livres à colorier en général. Toutefois, nous aurions tort de sous-estimer le potentiel éducatif de cette forme d'imagerie quand elle présente au niveau du contenu, un intérêt exceptionnel.

La crèche de LA VIE EN ROSE (n° 4) offrait aux enfants une occasion unique de développer leur personnalité créatrice en faisant appel à l'effort d'imagination que tout être doit fournir pour accéder à la Connaissance. Le fait qu'elle était « à colo-

rier » les invitait d'autant plus à prendre conscience de l'action dans ses moindres détails et, pourquoi pas, à la vivre.

« L'éducation au Québec entend assurer le développement d'une personne qui aspire à l'autonomie, à la liberté et au bonheur, qui a besoin d'aimer et d'être aimée, qui est ouverte à la transcendance. » ' Il me semble que ces principes sont parfaitement en harmonie avec ceux de LA VIE EN ROSE.

Nicole Morisset, l'illustratrice  
(émule et fidèle admiratrice d'Irène Sénécal)

(I) Gouvernement du Québec. « L'École québécoise, énoncé de politique et plan d'action », 1979.

### Pour colorier sa vie en rose

Chères vivantes en rose,

En tant que dessinatrice (...) je me permets de répondre à la critique de Claude Contant concernant « l'image à colorier » (inséré n° 4), critique qui m'a fait bondir sur mon stylo — bon prétexte aussi pour vous annoncer que j'ai lu votre revue rose du début à la fin, mais oui !, événement féministe qui ne m'était pas arrivé depuis fort longtemps. . .

Eh bien ! pourquoi pas une image à colorier ? Petite fille j'adorais colorier des images... et cela ne m'a pas empêché de

devenir... une grande créatrice !! Et aujourd'hui encore je colorie, je l'avoue sans honte mes dessins ou ceux d'un autre. . . D'un dessin noir et blanc, trois touches de couleur et hop ! me voilà avec un autre dessin, totalement différent.

Cela touche à la magie. . .

Catrine Morel  
Montréal

### Comment ça des enfants ?

Chère équipe de LA VIE EN ROSE,

Je vous écris pour vous demander si vous êtes tombées sur la tête. À vrai dire, je me demande sérieusement si vous avez une tête. Je fais référence à l'article de Donna Cherniak sur l'accouchement et ce qu'elle appelle « la joie de donner la vie. » Comment peut-on être aussi cruche ? ! *Quand on aime les enfants, on en fait pas.*

Je suis complètement dégoûtée. Si je veux lire des histoires de bonnes femmes sans cervelle qui veulent faire un enfant, je m'achèterai le LADIES'HOME JOURNAL! Vous venez de me perdre comme lectrice. Salut.

Montréal, 26 mars 1981  
Danielle Paradis

SPECTACLES  
CONCERTS  
EXPOSITIONS  
CONFÉRENCES  
DANSES  
TOMBOLAS  
PIQUE-NIQUES  
BALS MASQUÉS

La Vie en Rose veut créer un calendrier d'événements concernant la culture des femmes. Si vous désirez annoncer dans le prochain numéro (SEPT/OCT/NOV.), faites parvenir l'information avant le 20 juin à l'adresse suivante:

CALENDRIER LA VIE EN ROSE  
3963, St-Denis, Montréal  
Québec H2W 2M4  
1-514-843-8366

# LES US QUI S'USENT

## RÉTRO-MYTHE

« Le mythe est une parole choisie par l'histoire : il ne saurait surgir de la « nature » des choses. » (Roland Barthes)

Dieu le Père est mort. Vive la Grande Déesse Mère. Retour du pendule, disent les unes, révolution disent les autres. Plusieurs n'aiment pas l'odeur que ça dégage : ça sent toujours la sacristie, disent-elles, et l'encens leur monte au nez. Quoi qu'il en soit, ça bardasse dans le Panthéon. Et comme une Grande Déesse, ça n'a pas les mêmes goûts qu'un Bon Dieu, il a fallu changer toute la garde-robe, refaire la décoration intérieure et finalement, déménager. La Grande Déesse préfère vivre à la campagne où elle se livre à de multiples activités bonnes pour la santé.

Voici donc un petit sketch bouffon de ma composition, pas moderne pour cinq cennes, mais qui renvoie à une certaine réalité, si j'en juge par quelques conférences récentes tenues à Montréal et surtout par cet article paru dans la revue *Omni* du mois d'avril 81, intitulé « Solar Sisters » et dont je vous livre quelques extraits en contrepoint de ma bouffonnerie. Pas moderne mais d'actualité, voici : « PLACE AU ROND », petite fiction documentaire en deux actes parallèles et bilingue en plus.

**ACTE 1 :** Le rideau se lève sur une cérémonie de la secte des adoratrices de la Grande Déesse Mère. Soirée d'initiation. Une lune pleine domine la scène. La jeune recrue s'avance, toute recouverte de plumes blanches, telle que la Grande Oie qu'elle s'est choisie comme symbole personnel, à cause de sa sonorité si pertinente : Mother Goose. Mother Goddess. Elle doit réussir les trois épreuves initiatiques : délire, lévitation et grossesse mystique. À la suite de quoi, femme neuve et libérée, elle sera admise dans la Sainte des Saintes, au cœur même du grand Corps mystique, maternel et féminin, symbolisé par un Oeuf monumental qui domine la scène. Sur cet Oeuf est inscrite cette phrase venue du plus lointain des passés : Reconnais-toi, Femme, dans ce qui est rond. Les adeptes entonnent le grand hymne des O et, soutenue par la mélodée, la jeune recrue tremblante commence son délire...

**ACTE 2 :** *Pendant ce temps, quelque part aux États-Unis :* Two days before the opening of the largest solar conference in the world. a series of panels

*and workshops was held for women only. Angered that the solar-energy movement is being dominated by men, the women wanted to find their own place in the sun. But one observer said, "they did everything but rename the sun "the daughter".*

... Oh toi, Grande Déesse, Mère de toutes les mères et de toutes les filles car nous sommes toutes sœurs en toi, Grande Déesse, de 7 à 77 ans, et même avant, et même après ; toi, Principe de toutes choses. Grande Créatrice, toi qui me donne mon énergie, toi mon Ancêtre divine, je te reconnais dans la Vénus Callipyge, déesse de la fertilité, dans ses seins et dans ses fesses ; toi, Mère Nourricière, je te reconnais partout, dans les sillons, dans les rondelles d'oignon, dans le mou, le creux, le cavernueux, les œufs, le beurre, le lait, dans mon panier d'épicerie, dans mes jaquettes de flanellette, dans... (les choristes chantent de plus en plus fort et font savoir à la recrue que son délire prend pas le bon bord)...

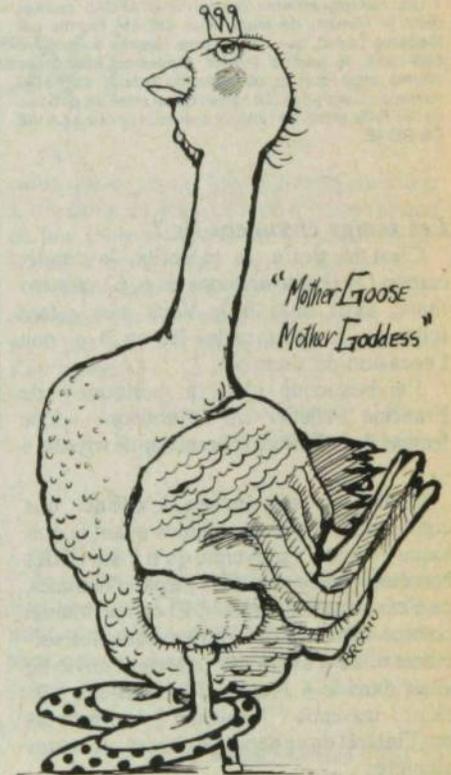
*But rather than plot solar strategy, the opening speakers paid homage to their sister-in-the sky. "Women and the sun are both bearers of human life... and as women we are hypersensitive to actions upon Earth."*

... Oh toi, mon Oestrogène et ma Lune, la Grande Régulatrice de mes menstrues, tu es la grande Astre solaire, tu es les Étoiles et les Trous noirs, la Grande Génératrice, la Grande Energisante, la Grande Big Bang originelle, tu es Toute, les mille millions de milliards de petites particules élémentaires, ... j'éclate, j'éclate, je suis saisie dans ton grand tourbillon de poussières cosmiques, j'ai des gaz...

*While men attended workshops to learn such concepts as "double-shell, air-envelope" design, the women were engaged in philosophical discussions of spiritual issues.*

... je lévite, je lévite. Je monte vers toi, oh ma Grande Crapaude, ma Grande Chamane, ma Sorcière, ma Crocodile, ma Serpente, j'embarque sur ton balai de Grande Vadrouilleuse inter-stellaire, en route pour l'inconnu, avec toi je sais toute, je sens toute, je comprends toute, je vibre, je vibre, j'ai des antennes, je suis branchée, je suis électrique, j'ai des chocs, j'ai des chocs, Terre, Ciel, Oh mes Mères !...

*There we were, said Margie Harris, a director of the Western Solar Utilization Network, in Oregon, "the earth mothers in*



*one group, and the men, the builders, in another."*

... je gobe, je gobe toute, je gonfle, j'englobe toute, je suis toute, je suis forte, je suis immensément forte, je suis indestructible, je suis massive, je suis massivement forte, je suis la Déesse, la Déesse est en moi, je la sens, je suis grosse de la Déesse qui est là, qui ce qui est là ?, ah, je sais pas, je sais plus, je suis confondue, je suis perdue, je sombre, Terre, Terre, je tombe à terre...

Elle pondit un œuf. L'initiation était réussie. Désormais Femme, l'initiée rentra dans le Grand Ovule et le grand hymne des O fut repris triomphalement.

FIN

Monique Dumont

(1) Tous les extraits proviennent de l'article de Patricia Seremet. « Solar Sisters », revue *OMNI*, avril 81.

# entrefilets au poivre

## Journée de printemps



Il devait être entre dix et onze heures lorsqu'on l'avait emmenée ici. À l'entrée, un type en uniforme l'avait examinée des jambes à la tête. Elle ne savait plus quand elle avait mangé pour la première fois, et plusieurs nuits blanches l'avaient laissée complètement amorphe. Et la voilà qui suivait docilement ce garde, avec l'impression d'être ailleurs, une autre.

- Tes cartes.
- Pardon?
- J'ai dit tes cartes !

Devant le bureau, elle fouilla longtemps ses poches de jeans. Assez longtemps pour voir la réprobation s'accroître sur le visage de la dame assise. Elle les trouva enfin.

— O.K. Va t'asseoir.

\*\*\*



Deux bancs longeaient le corridor vert-écolé, fraîchement peint. Pas la moindre petite place. Elle se retourna vers la dame derrière le bureau mais celle-ci semblait profondément absorbée par la lecture d'un dossier bourré de feuilles de couleurs et de formats différents. Elle s'adossa au mur et alluma une cigarette.

— On ne fume pas ici. Éteins ça.

À travers l'épaisseur de la fatigue, la voix tranchante derrière le bureau réussit à déclencher quelque chose. Délibérément, avec ostentation, elle aspira de nouveau une longue bouffée. Puis elle s'empessa d'éteindre. Replongée dans la réalité, soudain elle eut peur.

\*\*\*



De la vingtaine de corps affalés sur le banc, la plupart semblaient désertés. Presque toutes des femmes jeunes, sauf une italienne d'environ cinquante ans, une vieille et une blonde grassette d'âge indéfinissable. On aurait dit qu'elles étaient là depuis toujours, résignées, toute manifestation d'impatience vaincue. Certaines semblaient souffrir. Toutes se taisaient, observant scrupuleusement la loi du silence.

— Laetitia Valponi ! cria la voix en écorchant le nom.

La femme sursauta et se leva si vite qu'elle fit tomber son parapluie. La dame derrière le bureau indiqua une porte où elle disparut. On entendit encore une voix lui dire de se déshabiller et de mettre « ça ». Il y eut quelques chuchotements, puis le silence se fit encore plus lourd et l'attente recommença. Elle alla s'asseoir.

\*\*\*



Vers 3 heures, elle connaissait dans les moindres détails les quatre paysages jaunis de Swissair, toutes les affiches lugubres de la campagne anti-tabac et tous les règlements de l'endroit. Elle se sentait si faible qu'elle en vint à penser à un sandwich comme à un besoin vital. Elle se dit qu'après tout, on devait bien pouvoir manger ici. Un dernier regard à l'énorme pomme du Ministère des affaires sociales acheva de la rassurer. Elle alla vers le bureau.

— Je voudrais manger. . . Je n'ai rien mangé depuis hier, ajouta-t-elle d'un ton presque soumis. La dame leva les yeux.

— Là, il y a une machine distributrice.

La machine ne distribuait pas. Elle ne pouvait pas se rendre seule au casse-croûte et il n'y avait personne de libre pour l'escorter. Elle retourna s'asseoir.

\*\*\*



Et puis on l'appela enfin. Elle venait de s'assoupir après avoir longtemps résisté. Elle regarda l'horloge ; il était 5 heures. Elle avait froid, mais la faim avait disparu. Il fallut qu'elle entre dans un réduit. « Déshabillez-vous et mettez ça ». Elle avait les pieds gelés. Elle attendit encore longtemps avant de s'endormir, recroquevillée sur elle-même. Quand on vint la chercher, il faisait noir dehors. L'interrogatoire fut bref et l'examen gynécologique douloureux. En réponse à ses questions, on lui donna à comprendre que son cas serait référé au patron, un certain Déry, parti souper quelque part. Et on la laissa seule à nouveau. Elle pleura un peu, de fatigue, d'impuissance et d'humiliation. Puis elle se ressaisit. Et attendit encore.

\*\*\*



Plus tard, craignant qu'on l'ait oubliée, elle entrebâilla la porte et constata que les bancs s'étaient vidés. Une jeune femme presque souriante lui demanda de la suivre. Incapable de parler, tout le long du corridor elle observa la nuque, les cheveux courts et drus, le col de l'uniforme. Au fond, les portes s'ouvrirent sur une pièce toute en recoins, animée d'un brouhaha feutré. Mais plus rien ni personne ne l'intéressait. On lui désigna un lit où elle put s'endormir à nouveau jusqu'à l'arrivée de la folle qui hurlait et se débattait, encadrée par deux policiers.

- VOUS AVEZ PAS L'DROIT ! LÂCHEZ MOI ! J'VEUX SORTIR D'ICI. LÂCHEZ MOI ! VOUS AVEZ PAS L'DROIT !

\*\*\*



Vers 9 1/2 heures, elle fut encore réveillée par un homme grisonnant qui s'avéra être ce Déry qu'elle n'attendait plus. Il regarda son dossier, l'examina, et déclara que son cas n'avait rien de grave, que ce n'était qu'un léger dérèglement, qu'elle pouvait rentrer chez elle. Il était paternel et lui souhaita bonne nuit. Dans sa hâte de déguerpir, elle eut du mal à remettre ses vêtements. Elle quitta l'urgence soulagée malgré cette douleur de plus en plus précise et aiguë. Elle courait presque en sortant de l'hôpital.

\* \* \*

Une semaine plus tard la douleur l'oblige à y revenir. Elle marche à peine. On lui répète qu'elle est dérégulée,

qu'il est normal qu'elle saigne depuis un mois, que les saignements utérins sont normaux chez les femmes. On attribue la douleur à sa nervosité évidente. On lui donne des calmants, mais cette fois on ne dérange pas le gynécologue.

\* \* \*

C'est dans ce même hôpital que la patiente fut opérée d'urgence, 13 jours plus tard. Quand elle revient à elle, on lui dit, sur le ton du constat, « Il était temps ». Et elle se rendormit.

Sylvie Dupont

## « ... et je signe Simonne Monet Chartrand »

*Le désir de cette écriture qui est comme le difficile accouchement de soi-même*

une entrevue de Gisèle Tremblay



Vient de paraître, aux éditions Remue-Ménage, *Ma vie comme rivière*, récit autobiographique de Simonne Monet Chartrand, de son enfance dans l'enviable affection du juge Monet à son mariage avec Michel Chartrand, passionnément admiré. Deux autres volets

suiront : *À travers quarante ans d'action sociale* (en septembre) et *Héritage politique et moral* (au printemps 82).

Fille de juge, femme de justicier, elle connaît les deux versants de l'Olympe mâle, aux yeux des autres, elle disparaît derrière la croix et la bannière. Elle est

pourtant ailleurs : de tous les combats pour la justice, mais sans titre, dans l'obscur territoire des actes non comptés comme on l'attend des femmes. Pour ne citer que 3 exemples, elle est à la Fédération des femmes du Québec, qu'elle met au monde avec d'autres ; elle est à la Ligue des droits et libertés, qui lui doit son nom ; elle est à l'Institut Simone de Beauvoir, en création littéraire, ce qui nous vaut peut-être ce récit.

En 1975, pendant l'Année internationale dite de la femme, elle est de toutes les rencontres où des femmes se demandent comment gagner les hauts lieux du pouvoir. Un jour, dans un atelier d'arts et lettres, certaines répondent : « On va faire *notre* théâtre, on va faire *nos* livres. Sans ça, on va se faire avoir. » Elle songe : « Car c'est *ma* vie que j'ai faite. » Et ces mémoires lui sont venus.

G. T. : Comment ces mémoires vous sont-ils venus ?

S. C. : Je m'étais toujours exprimée à travers des rapports, des pétitions, des manifestes, des procès-verbaux, des règlements d'associations, des entrevues, des conférences : des écritures de commande. Je n'avais encore rien dit de ce que moi je pensais ou je sentais.

Un jour, mon fils Alain, qui est cinéaste et très ami avec moi, m'a dit : « Ça va faire les comités et les colloques. J'ai une petite fille de quatre ans, j'aimerais savoir qui tu étais à quatre ans. Ton métier de recherchiste te nuit : oublie ça et puis écris. » J'ai sorti du hangar les documents de famille pour en faire un tri. Chez nous, ça écrivait beaucoup : un journal, une correspondance... Je me préparais à laisser à mes enfants ce que ma parenté, des hommes publics pour la plupart, avaient déclaré. C'était un projet de recherchiste. Alain me talonnait : « Veux-tu laisser ça de côté. Toi, qu'est-ce que tu as vécu ? Toi, qu'est-ce que tu as éprouvé ? »

G. T. : Mais il a fallu autre chose pour vous décider ?

S. C. : Vers la même époque, en effet, j'ai été très malade. Je me rendais à l'Institut de cardiologie en autobus quand une femme m'a reconnue : « Je vous écoute des fois à la télévision. Pourquoi n'écrivez-vous pas ce que vous avez vécu en quarante ans d'action sociale ? Ça nous serait utile. » Alors, je me suis dit : si jamais on m'interdit toute activité extérieure, ce sera le temps d'écrire pour ne rien perdre de ce que j'ai vécu avant de mourir et je le ferai dans le sens que m'a indiqué cette femme, à qui je dédie le livre comme promis. Elle m'a donné un public dans ma tête : elle voulait savoir qui j'étais, en dehors de la femme de Chartrand.

G. T. : Et vous avez commencé ?

S. T. : En 1976, en 1977, en 1978 : Je me suis trompée tout le temps. C'était soit trop personnel soit trop dans le style « dossier ». C'est ce qu'Alain me reprochait. Ma fille aînée, qui

est très raffinée, disait : « C'est mal écrit, tu sais pas ton français, ce sont des brouillons. » Des amis à qui je montrais des chapitres ajoutaient : « C'est un fatras, tu veux tout mettre, c'est pas littéraire. » Enfin, tout le monde trouvait ça mauvais. . . (rire).

G. T. : Vous n'étiez pas découragée ?

S. T. : Non. Je me suis dit pourquoi écrire comme une autre personne ? Je vais trouver ma propre façon d'écrire. Et puis je me suis souvenue que j'avais déjà écrit. J'ai toujours écrit. Alors j'ai fouillé dans mes boîtes et j'ai trouvé un journal d'enfance et un journal d'adolescence répartis sur bien des années. C'était bien moi qui avait écrit ça. Je n'arrive pas à imaginer que petite, j'étais intellectuellement curieuse, discuteuse et rebelle aux règlements : c'est pourtant ce qui passait sous la plume d'une petite fille de 11 ans, en 1931.



TOME 1

**PRIX: 15,95\$**

*En vente dans toutes  
les librairies*

les éditions du remue-ménage



G.T. : Ce fut le point de départ. Est-ce que tout le reste a suivi ?

S.C. : J'avais des points de repère chronologiques : 11 ans de pensionnat, 20 ans de villégiature à Belœil, mon père, mes premiers amours, la mort de mon frère, ma maladie. . . Mais par quoi commencer ? Alain me téléphonait : « C'est quoi ta première phrase ? » Je n'en étais pas encore là. J'ai alors écrit un texte court que j'ai appelé : « L'écriture, plaisir et tourmente. » Tourmente, comme un vent qui t'aide à respirer et t'étouffe en même temps. Car mon récit, je le voulais un peu intimiste puisqu'il s'agissait de documents authentiques sur ce que j'avais vécu. Mais quand je rencontrais les éditrices ou d'autres femmes, ce n'est pas ce qu'elles voulaient savoir : elles voulaient connaître des opinions féministes sur l'avortement, sur le pouvoir. Or ça, il y a cinquante ans que je l'écris sous toutes les formes. J'avais l'impression de les décevoir : « tu ne vas pas recommencer avec ta petite enfance », disaient-elles, « tu ne vas pas remonter à ta grand-mère ! » C'était justement ça que je voulais faire, remonter à ma grand-mère.

G.T. : Mais elles t'ont aidée.

S.C. : Nous avons fait un travail collectif ; je crois beaucoup à ça. J'ai toujours travaillé en équipe ; j'ai commencé à quinze ans dans ce qu'on appelait alors la jeunesse étudiante. Aux Éditions du Remue-Ménage, elles étaient sept ou huit, toutes compétentes. Il a fallu jeter des chapitres entiers auxquels je tenais. Elles ont été sévères et exigeantes avec moi, et ça m'a stimulée : ça me poussait à refaire, à aller plus loin, plus creux. Je me disais écoute, j'ai accouché sept fois, je peux accoucher une huitième fois. C'est pour ça que j'ai fait un texte intitulé : « Je suis en état de grossesse. » C'était exactement l'aventure d'un accouchement, avec les doutes, l'inquiétude, l'euphorie. Je ne me suis jamais sentie aussi féconde.

G.T. : C'est un livre féministe ?

S.C. : Je ne veux rien prouver, je n'ai pas le droit. Ce n'est pas le propos d'une autobiographie de prouver quelque chose. Les tomes II et III vont parler de l'action sociale et du mouvement des femmes comme je les ai vécus plus tard. Mais ce qui m'a frappée, en relisant mon journal, c'est que j'étais déjà contre toutes les formes d'injustice faites aux femmes. En ce sens-là, j'étais féministe avant la lettre.

Par exemple, à onze ans, je me demande pourquoi les sœurs ne font pas d'études, pourquoi elles ne font pas de sport, pourquoi elles ne lisent pas le journal. Mon frère va chez les Jésuites à Brébeuf et ils font tout ça. Ils vont même au cinéma, au théâtre. Les sœurs sont niaiseuses, elles se couchent à neuf heures. On est élevées par des ignorantes.

Mais dans un chapitre suivant, à la fin de mon cours lettres-sciences, j'écris que ce n'est pas leur faute, que c'est à cause de leur sujétion aux évêques, aux aumôniers qui sont des dominicains, des jésuites.

J'ai réalisé que c'était un pouvoir mâle. Ça ressort très bien dans le texte sans que j'en fasse un manifeste féministe.

G.T. : Et les femmes de votre famille ?

S.C. : C'était un milieu privilégié. Mes grand-mères tenaient leur journal et ça me fascine. C'est un patrimoine féministe, sans le titre. On rit aujourd'hui des dames patronnesses ; ma mère en était une. Si ces femmes-là n'avaient pas servi la soupe aux chômeurs, si elles ne s'étaient pas occupé des sourdes-muettes qui étaient traitées comme des malades mentales, qui l'aurait fait ? Ce sont des femmes qui ont fondé Ste-Justine, ce n'est ni le gouvernement, ni les médecins. Ce sont des femmes qui ont dit : il y a assez de mortalité infantile, il va falloir organiser les soins prénataux, et surveiller les bébés naissants. C'est un livre témoin. J'ai fait du bénévolat parce que j'ai vu ma mère en faire ; l'exploitation du bénévolat, c'est une autre histoire.

G.T. : On dit aujourd'hui « militantisme ». Militante, vous l'avez d'abord été dans la J.E.C. ?

S.C. : C'était un engagement comme laïque, comme personne autonome et libre. Aujourd'hui, ça peut paraître pieux, mais c'était très révolutionnaire, et ça, je le raconte. C'était la première fois que dans un couvent, on avait le droit de se réunir

trois ou quatre filles pour parler de la vie étudiante. Autrement, on avait l'air de bavasser contre les sœurs et c'était tout un drame. On a acquis le droit de parole. Les ciné-clubs ont commencé là, on faisait des activités culturelles. Et puis, c'était la première fois qu'on rencontrait les garçons : les journées d'étude et la centrale étudiante étaient mixtes. La J.E.C., ce fut une forme d'émancipation.

G.T. : C'est là que vous avez rencontré Michel Chartrand ?

S.C. : Dans les corridors des mouvements de jeunesse, à la Palestre nationale. Avant de le voir, j'ai entendu claquer une porte avec un bruit terrible. Il était allé comme colon en Abitibi voir ce qui se passait et il avait vu les gens vivre dans des conditions lamentables. Il était venu dénoncer ça. C'était déjà un très grand contestataire. Mon mariage avec lui fut une rupture : mon père n'a pas donné son accord, ma mère n'est pas venue. . .

G.T. : Fille, puis femme d'un homme public, vous restiez dans l'ombre ?

S.C. : Je me suis toujours défendue contre ça. Les féministes radicales me demandent pourquoi avoir pris le nom de mon mari. C'est une question à courte vue. Il y a un texte que j'ai écrit sur la table de nuit la veille de mon mariage, que j'ai conservé et qui est dans le livre. Je dis en substance : je sais très bien — je suis fille de juge — que nom nom légal c'est mon nom de fille, que je pourrais le garder. Mais je choisis de vivre avec Michel, c'est une rupture avec le milieu bourgeois. Alors, je laisse tomber mon nom de fille. Je venais d'un milieu de privilégiés et avec Michel j'entrais dans un milieu d'affrontements avec le pouvoir, contre les privilèges. J'ai donc opté pour Simonne Chartrand, mais jamais M<sup>me</sup> Michel Chartrand, cette identification-là m'a toujours terriblement agacée. J'avais ma vie à moi, on était rarement sur les mêmes estrades.

G.T. : Pourquoi ce titre : *Ma vie comme rivière* ?

S.C. : J'ai toujours vécu près de l'eau, à Belœil, à Richelieu, à St-Hilaire et ailleurs. En face de la maison où j'ai maintenant choisi de vivre et de mourir, il y a une chute et des bouillons. Et ça, c'est le symbole de ma vie, une vie difficile de risques, de heurts, de chutes, de déceptions autant que d'exaltation. Et c'est ma vie comme rivière, parce que c'est une vie en mouvement. Je n'ai jamais été une femme qui a eu le temps de s'asseoir ou qui a voulu s'asseoir. Et ce n'est pas fini.

G.T. : Est-ce que c'est la raison du point de départ que vous avez choisi, à savoir l'arrestation de Michel pendant la Crise d'octobre ?

S.C. : C'est un incident que tout le monde connaît, mais de manière très politique ; moi je l'ai vécu intimement. Ils sont venus dans notre chambre nous réveiller et m'enlever Michel, ils ont mis leurs pistolets sur le téléphone et c'était Trudeau, un copain de jeunesse, qui commettait cet abus de pouvoir. Je trouvais que ça illustrait bien ma vie comme rivière, avec ses risques et ses chutes. Je suis partie douze heures sans boire ni manger pour retourner sur les lieux de mon enfance, pour savoir qui j'étais, moi, alors que Michel était arraché de ma vie. Je m'occupais déjà sans lui, j'avais mon métier, la maison. Mais comment me voyaient les autres ? « Son mari est en prison ! » Même à Radio-Canada, la psychose était telle que des copains de travail depuis quinze ans ne me saluaient pas dans les ascenseurs. Je suis retournée là où j'ai vécu petite fille.

Quand Alain m'a appelée pour demander encore une fois : « Comment commences-tu, qu'as-tu écrit aujourd'hui ? », j'ai pu lui répondre : je viens d'écrire vingt-quatre heures de ma vie, mais ensuite, je retourne à ma petite enfance ; j'ai trouvé mon point de départ et ce n'est ni théorique, ni littéraire.

G.T. : Et vous avez repris votre nom de fille.

S.C. : Et je signe Simonne Monet Chartrand, parce que c'est vingt ans d'enfance et qu'il faut que je m'identifie avec mon vrai nom. Mais ce n'est pas un nom de plume et je compte le garder jusqu'à la fin de mes jours.

G.T. : Pourquoi ne pas l'avoir fait avant ?

S.C. : J'avais besoin, comme la première fois, qu'un événement, que quelque chose, lui donne sa pleine signification.

# FEMMES

## professionnelles & commerçantes



**le coeur  
du  
faubourg**  
restaurant terrasse

2439 Logan. Mtl.  
524-6620

•Crunchs a volonté  
Bières: 2 pour 1  
Vin \$1.75 le carafon  
Alcools \$2 00  
(Taxes incluses)

**POUR LE 5 À 7\***

*nichele morin*

**VÊTEMENTS DE CUIR**

**RENÉE LAVAILLANTE**  
potière

6201, Av. du Parc, suite 106  
Montréal H2V 4H6

sur rendez-vous, tél. : 272-7727  
(atelier ouvert au public tous  
les premiers vendredis du mois)

Hélène Bélanger, d.c.  
Docteur en Chiropratique

SUITE 900  
407 ST-LAURENT  
MONTRÉAL. P. QUÉ.  
METRO PLACE D'ARMES

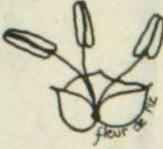
SUR RENDEZ-VOUS  
871-8520

Tél. 679 7466  
Sur rendez-vous

**PHYSIOTHERAPIE**  
Méthode Mézières Réflexothérapie

Port de mer .aPP A0317 Thérèse Ménard  
101 Place Ch Lemoyne. Longueuil Physiothérapeute M C P P Q.

LA  
**PETITE ÉPICERIE**  
des soeurs labrosse



851, duluth est  
522-1775  
aliments délicieux

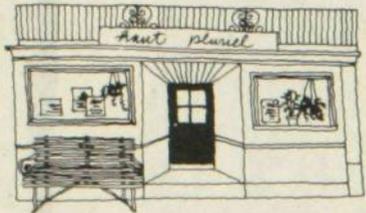
BUR. LAVAL (514) 688-1044

BUR. C.C.P.E.  
1497 EST. BOUL. ST-JOSEPH  
MONTRÉAL H2J 1M6  
(S14) 522-4533

**PSYCHOLOGUE**

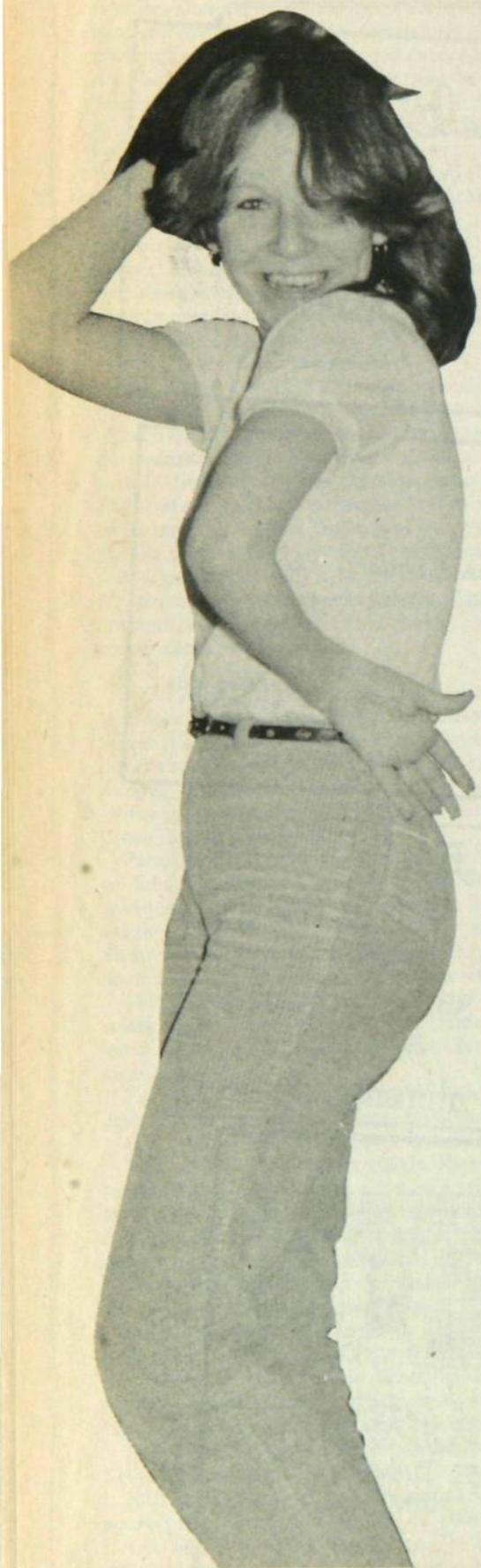
*"Une femme à l'écoute des femmes"*

PEURS • DÉPENDANCES - CULPABILITE  
HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ  
CROISSANCE - CHEMINEMENT



*Café  
Haut Pluriel  
935 Duluth, est  
Montréal*

522-8219



# GUY & YVETTE DANS LA FOSSE AUX LIONS

*Depuis maintenant plus de six mois, le débat sur l'éducation sexuelle fait rage, s'étalant sans relâche dans tous les médias. Les protagonistes servent et retournent toute leur batterie d'arguments maintes et maintes fois rodés, dans une joute de ping-pong idéologique et moral d'où sont singulièrement exclus les premiers et les premières intéressés, à savoir les enfants et les adolescentes).*

*À notre droite, les fanatiques, les délirants, ceux qui hurlent à la débauche et à la luxure. À notre centre, les experts plus pondérés qui distillent un ennui et une prétention propres à nous faire regretter les pires sermons en chaire ou les pires cours en classe : sexologues, catholiques de droite « articulés », pédagogues, ministres... sans oublier la cohorte des théologiens. À notre gauche, le silence.*

Ne faisant guère confiance à toutes ces têtes « bien-pensantes », LA VIE EN ROSE est allée examiner de plus près le fameux projet du M.E.Q. à l'origine de tout ce branle-bas pour tenter de dégager les enjeux réels de cette affaire. Après une indigestion d'analyses, de discours moraux et de querelles philosophiques surannées, l'envie nous a prises de revenir à notre propre réalité. Nous avons donc organisé une rencontre de femmes d'âges différents dont nous publions des extraits, pour partager ce que nous avons appelé l'apprentissage de nos sexualités.

En effet, l'éducation sexuelle à l'école soulève la question épineuse et menaçante de la sexualité infantile et adolescente. La droite catholique ne crie pas pour rien. Quant au discours sexologique, s'il reconnaît l'existence d'une vie sexuelle chez les « Jeunes », il enterre allègrement l'expérience des petites filles et des jeunes femmes sous la généralisation et la banalisation du développement sexuel « humain ».

Mais si les catholiques donnent bien du fil à retordre à la sexologie, nouvelle victime de l'obscurantisme religieux, les sexologues québécois disposent d'une solide chasse-gardée que personne ne leur conteste : l'éducation sexuelle des adultes. Pour compléter notre tour d'horizon et mieux connaître ceux qui prétendent détenir la science de notre comportement amoureux, nous sommes allées subir une conférence du nouveau gourou de la rue Ste-Catherine, J.-Y. Desjardins.

## L'éducation sexuelle : qui doit la faire et comment ?

Le débat public dans les journaux n'aborde pas ou peu le contenu du projet du M.E.Q. (rappelons d'ailleurs que le ministère a pris soin de diffuser au compte-gouttes avec la mention « confidentiel » un document un peu chaud en période électorale). C'est le principe même de l'éducation sexuelle et sa prise en charge par l'institution scolaire qui est âprement discuté.

D'abord, doit-il y avoir une éducation sexuelle ?

« Il faut stopper le courant actuel de déchristianisation qui s'accroît si on laisse l'éducation sexuelle détruire tout sens moral chez les jeunes, la foi et la morale étant inséparables. » (1)

Ensuite, qui doit avoir juridiction sur l'éducation sexuelle des enfants ? La famille ? L'école ? Ou les deux ?

« L'éducation sexuelle revient aux parents de droit naturel et ceux qui se disent incapables, et c'est le petit nombre, de fournir cet enseignement à leurs enfants feraient mieux de suivre des cours et d'agir en parents responsables. » (2)

Troisième volet du débat : quelle morale doit sous-tendre cet enseignement ? La morale chrétienne ? L'humanisme ? Ou les deux ? La palme de l'esprit de synthèse revient sans hésiter à M. Jean-Guy Dubuc, éditorialiste à *La Presse*, qui prêche la tolérance avec toute la magnanimité et la complaisance des gens du centre-centre :

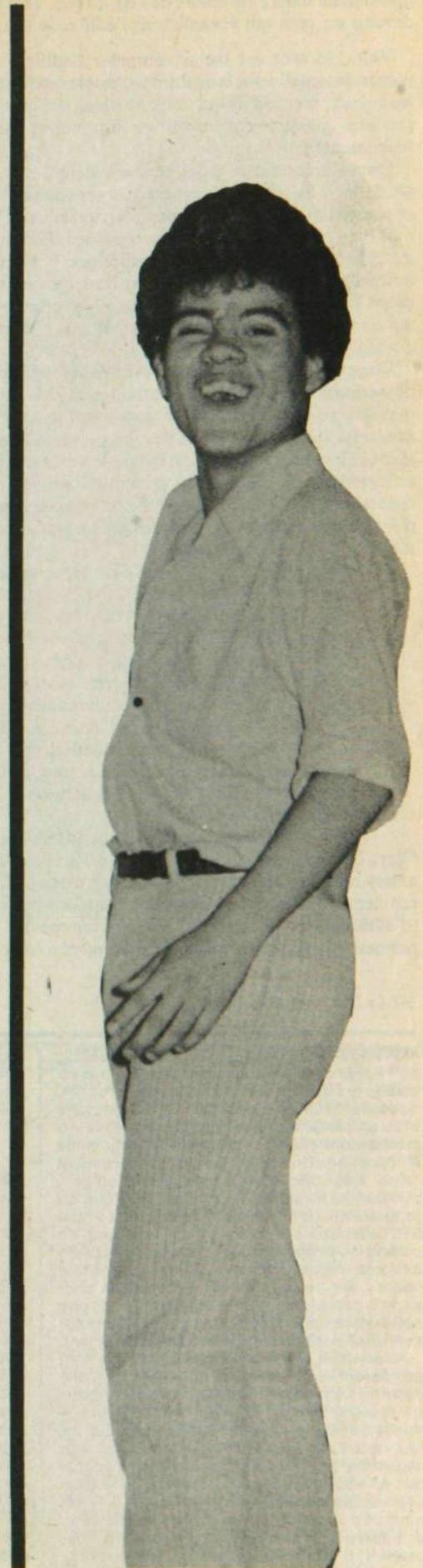
« Humanisme, d'accord ; mais aussi valeurs évangéliques. Il suffit au maître chrétien d'indiquer que c'est là le plan de Dieu sur les humains et de montrer la relation avec l'Évangile pour insérer le tout dans la perspective chrétienne ». (3)

Et le tour est joué. Pour continuer cette brève revue de presse et de perles, citons cette mise au point du père Bernard Lambert publiée dans la prestigieuse chronique du *Devoir* « Des Idées, des Événements, des Hommes » : « la question de l'éducation sexuelle est stratégique : elle regarde la vie toute entière en définitive, personnelle et sociale. Elle peut être intégrée harmo-

(1) *Le Soleil*. 5 février 81, lettre de lecteur.

(2) *La Presse*, 27 janvier 1981. lettre de la présidente du Ralliement des parents contre l'éducation sexuelle.

(3) *La Presse*. 26 janvier 1981.



nieusement dans l'ensemble de l'éducation. Elle peut également devenir un coin qui ébranle tout l'édifice. » (4)

Voilà, le mot est lâché : ébranler l'édifice. Le plus grand mérite des intellectuels de droite, c'est de reconnaître clairement les enjeux, même s'ils ont tendance bien souvent à surestimer la menace que peuvent constituer les projets insipides de nos technocrates.

Quant à certains esprits éclairés, défenseurs de l'éducation sexuelle, s'ils relèguent avec condescendance leurs farouches opposants au rang d'emmerdeurs arriérés, ils se sentent maigre tout bien obligés de fournir des réponses. Habités à crier fort, les champions de l'offensive catholique finissent toujours par intimider et réussissent la plupart du temps à faire déplacer le débat sur leur terrain (la lutte contre l'avortement leur a fourni un excellent champ d'entraînement pour le terrorisme psychologique).

Dans une lettre adressée aux présidents et directeurs généraux des commissions scolaires catholiques, M. Rousseau, sous-ministre adjoind à l'éducation, justifiait l'institution de l'éducation sexuelle à l'école par les besoins pressants que ressentent les jeunes : besoin d'information factuelle sur leurs corps, besoin de réflexion sur la place de la sexualité dans leur vie, besoin de critères, de choix de valeurs et de références, besoin également d'assistance pour solutionner des problèmes vécus. Il prend par ailleurs le soin de préciser :

« ce programme ne vise en aucune façon à transformer les classes en laboratoires d'activités sexuelles ou en des lieux d'incitation à l'immoralité. À cet égard, les accusations à l'effet que le ministre voudrait imposer, par règlement, la nudité aux jeunes ainsi que des jeux et des exercices sexuels sont totalement dépourvues de fondement et essentiellement malhonnêtes.

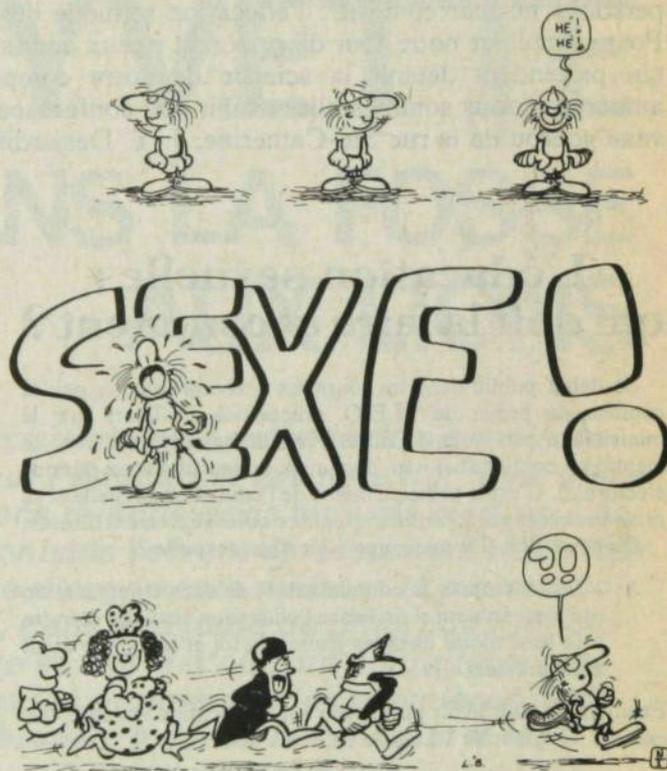
(. . .) Dans la même ligne d'idées, le ministère tient à souligner que ce projet d'éducation sexuelle se voudra respectueux des valeurs chrétiennes fondamentales et ouvert sur une réflexion sur les aspects moraux reliés à l'exercice de la sexualité ».

M. Rousseau choisit les accusations les plus farfelues (Vers Demain) et les plus faciles à réfuter pour désamorcer les autres critiques et faire rire l'assistance à peu de frais. S'il balaie rapidement la frange d'opposants trop fous pour être crédibles (d'autant plus que la plupart sont des femmes), il ne peut pas se permettre de répondre aussi cavalièrement à ceux qui détiennent

le véritable pouvoir dans les écoles, même si fondamentalement, ces derniers défendent les mêmes valeurs que nos fanatiques de service. Toute la différence réside dans le pouvoir social du clergé catholique et de ses porte-paroles respectables.

L'éducation constitue l'un des derniers bastions de l'influence religieuse au sein des institutions publiques québécoises. Cette influence est surtout sensible au niveau des commissions scolaires qui détiennent le pouvoir d'employeur.

Elles constituent de plus un lien de mobilisation possible, pour la droite et les diverses organisations de parents catholiques. Le ministère ne peut l'ignorer s'il espère pouvoir implanter son nouveau programme sans trop de heurts ou de sabotage.



(5) Depuis le 1<sup>er</sup> mai 1981, à la Commission des écoles catholiques de Montréal, aucun-e enseignant-e ne peut réclamer l'exemption des cours en religion. De plus, s'il ou elle s'obstine à le faire, la C E C M ne lui garantit plus de poste dans le même établissement.

(4) *Le Devoir*, 16 mars 1981.

**ASSOCIATION DES PARENTS CATHOLIQUES DU QUÉBEC :** M<sup>me</sup> Adeline Mathieu, présidente de cette association qui dit regrouper 55 000 membres (2% des parents qui ont des enfants à l'élémentaire et au secondaire), en conférence de presse le 5 mars à Montréal, a demandé que le programme d'éducation sexuelle du M.E.Q. soit carrément retiré. Pour elle, il y a « urgence nationale », puisque le ministre Laurin a déclaré que ce programme serait obligatoire dès septembre 81. Différents sondages ont montré que les parents ne s'opposent pas à l'éducation sexuelle à l'école, mais M<sup>me</sup> Mathieu affirme qu'il ne faut pas s'y fier puisqu'« on ne se gêne pas pour jouer à cache-cache avec les parents » et que ces derniers ont donc répondu en ne connaissant pas l'ensemble du projet d'enseignement.

Au primaire, M<sup>me</sup> Mathieu estime qu'il revient aux parents seuls de faire l'éducation sexuelle de leurs enfants, puisque discours magistraux ne peuvent tenir compte de l'évolution individuelle de l'élève. Dans les écoles secondaires, l'Association souhaite l'élaboration d'un nouveau programme qui « soit une véritable éducation à l'amour basée sur la doctrine de l'Église et une préparation à la vie familiale. . . à l'intérieur d'un projet chrétien ». Enfin, l'Association des parents catholiques espère que les éducateurs chrétiens, les parents, les commis-

saires d'écoles catholiques et le clergé se réveilleront à temps pour « ne pas laisser la sexologie détruire tout sens moral chez les jeunes. »

...

**LE RALLIEMENT DES PARENTS DU QUÉBEC:** Le Ralliement, de fondation récente, réunit pour le moment un groupe de professeurs de l'Université Laval et à ce jour on ne connaît que le nom de M. Aldéric Boivin du département de physique. Dans un mini-dossier « sur le programme de cours de sexualité dans les écoles du Québec », imprimé à un millier d'exemplaires, le ralliement dénonce ce projet du M.E.Q. et se propose d'y faire échec. M. Boivin entend entreprendre une action de protestation à la grandeur de la province via les comités d'école qui sont, de l'avis de M. Boivin, trop peu ou pas informés. Dans ce dossier préparé à l'intention des parents, le ralliement dénonce la conception débridée de la sexualité de « ces sexologues montréalais de l'UQAM » qui auraient, à enseigner cette matière ; s'inquiète « de la philo-sophie quous-tend ces programmes. . . » où la « vrai notion de morale est entièrement absente » où encore « dévaluée comme simple « tabou » de notre société ». Le ralliement s'insurge aussi contre le caractère obligatoire de ce cours et

prédit tout comme en Suède, que l'application de ce « programme québécois d'enseignement sexuel conduira à une multiplication par 20 du nombre de prostituées, à une augmentation catastrophique des maladies vénériennes, de la délinquance juvénile et du viol ».

En somme pour le Ralliement des parents du Québec « l'éducation sexuelle des enfants est l'affaire de la famille et non de l'école ».

...

**CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'ÉDUCATION (C.S.E.) :** Le Conseil ne s'est pas prononcé sur la question. Par contre, en 1976, le *comité catholique* du CSE avait donné son accord à un programme d'éducation sexuelle à condition qu'il respecte la volonté démocratique des parents (et non seulement celle d'un groupe claironnant) et qu'il soit intégré dans une conception chrétienne de l'Homme. Le document du comité catholique parlait même d'une responsabilité directe de l'école en la matière, d'un besoin, voire d'un droit du « jeune ». Le comité catholique interviendra quand le ministre présentera la version définitive dudit programme.

Au *comité protestant*, la question d'un cours d'éducation sexuelle fait l'objet de délibérations depuis plusieurs semaines... de réunion

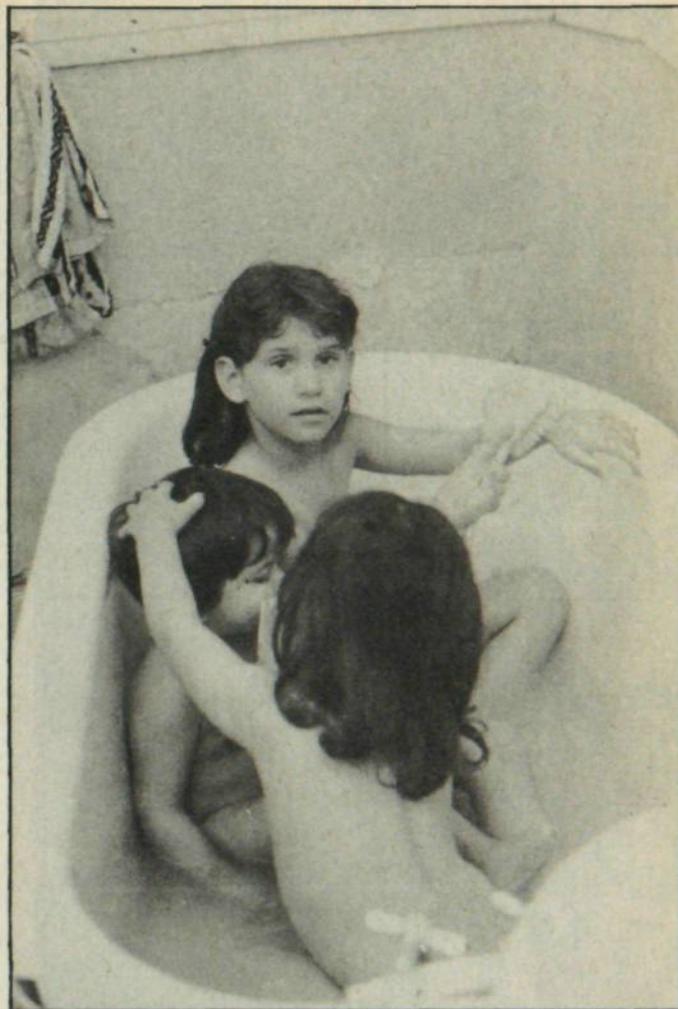
## Un itinéraire difficile pour un projet délicat

Le moins qu'on puisse dire, c'est que la genèse du projet fut longue et laborieuse. Il y a maintenant presque 10 ans, la Direction Générale de l'enseignement élémentaire et secondaire du M.E.Q. mettait en route un processus de recherches, de consultations, d'études et de révisions, dans le but de « revamper » les anciens cours d'hygiène, d'éducation familiale, de civisme et d'économie devenus vraiment trop archaïques.

En 1972, on met sur pied un premier programme expérimental. Entre 1975 et 1978, on en élabore un autre, baptisé Programme de formation personnelle et sociale que l'on mettra à l'essai durant l'année scolaire 1979-80. Jugé difficile d'application par la majorité des enseignants l'ayant expérimenté, il sera revu et corrigé pour donner la version finale, celle qui nous intéresse ici.

Le présent programme, dont l'éducation sexuelle représente l'un des 5 volets (1), se base sur les théories de Rogers, Piaget, Erikson, etc. On prétend ainsi mieux adapter la structure du programme aux « caractéristiques psychologiques, cognitives et psycho-sociales des différents groupes d'âge auxquels il s'adresse » (2). Précisons tout de suite qu'en ce qui concerne l'éducation sexuelle, on prévoit environ une heure de cours par mois...

Pour en savoir plus long, nous avons demandé à M. Fernand Toussaint, directeur depuis 4 ans à la Direction générale des programmes d'enseignement au primaire et au secondaire si certains groupes ou organismes avaient exercé des pressions tout au long du processus d'élaboration du volet éducation sexuelle. Il a cité entre autres le Ministère des affaires sociales, le Comité catholique du conseil supérieur de l'éducation et la Fédération des commissions scolaires catholiques du Québec. Cependant, il n'a pas voulu spécifier dans quelle mesure ces interventions avaient influencé le contenu du projet actuel :



(1) Les autres volets du programme sont : relations inter-personnelles, santé, consommation, éducation à la vie en société — ce sont les quatre catégories modernisées des anciens cours existant avant 1970 : hygiène, éducation familiale, civisme et économie.

(2) Les citations sont toutes tirées, exceptées celles mentionnées explicitement de textes internes du M.E.Q.

en réunion, cette question est remise à l'agenda sans qu'on puisse en arriver à un consensus.

**CENTRALE DE L'ENSEIGNEMENT DU QUÉBEC (C.E.Q.) :** À son congrès de juin 1980, la C.E.Q. revendiquait un programme sexuel complet, pivot important dans le développement intégral de la personne, et ce dans l'ensemble de ses relations sociales : «... l'idée que nous tenterons de faire valoir est celle d'aborder la sexualité dans sa globalité comme une pratique sociale plutôt que comme une simple activité de l'individu. » Accord donc, avec les orientations du ministère de l'Éducation. Mais actuellement c'est l'infirmité, le prof. de biologie ou de catéchèse qui assurent l'enseignement du programme d'éducation sexuelle ; or, ceci est remis en question par la centrale qui « considère » que l'éducation sexuelle doit être reconnue comme une matière à part entière qui ne doit pas être noyée dans d'autres disciplines.

Selon M. Bourdages de la C.E.Q. : « Ce que les enseignants revendiquent et quelle ministère n'a pas l'air de comprendre, c'est une formation adéquate pour les maîtres qui devront enseigner ce programme. »

**COMITÉ DE REVENDICATION DES INFORMATEURS SEXOLOGUES (CRIS) :** Carole Michaud, sexologue et présidente de ce comité dit parler au nom de 900 sexologues diplômés de l'UQAM depuis 1972.

Tout en appuyant le programme du ministère qui, selon l'exécutif du comité, « développe la responsabilité sexuelle et le libre choix » le CRIS regrette l'insuffisance des heures de cours (1 h/mois) et déplore que l'éducation sexuelle ne soit pas une matière spécifique mais un des cinq volets du programme « Formation personnelle et sociale ». Plus particulièrement, le comité dénonce l'absence des sexologues comme pédagogues responsables de renseignement de ce cours, absence qui sera néfaste au programme lui-même : « on veut noyer le volet éducation sexuelle », selon un membre de l'exécutif.

L'action du CRIS sera de se faire entendre de la C.E.Q. qui veut d'abord recycler ses membres avant d'approuver l'embauche de nouveaux spécialistes ; de faire pression sur le ministère, sur le Conseil supérieur de l'Éducation et sur le comité central des parents de la C.E.C.M. ... où sur tous ceux qui pourraient recommander que l'éducation sexuelle soit donnée par les sexologues-enseignants.

**CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME (CSF) :** Le C.S.F. appuie sans réserve le programme d'éducation sexuelle proposé par le ministère et souhaite sa mise en application le plus tôt possible.

Le conseil approuve les objectifs et le contenu du programme préparé par le M.E.Q. qui pourront répondre aux attentes du CSF. qui considère que « l'école doit donner aux jeunes le moyen de faire un apprentissage sain de la sexualité et de remettre en question la nature des rapports actuels entre les hommes et les femmes » (*POUR LES QUÉBÉCOISES: ÉGALITÉ ET INDÉPENDANCE.*)

Selon le Conseil, ce programme est bien structuré et bien adapté au développement de l'enfant. De plus, le conseil considère que ce programme « reflète aussi une préoccupation sérieuse pour bien démarquer l'identité et les rôles sexuels tout en faisant prendre conscience des stéréotypes sociaux relatifs à la masculinité et à la féminité ».

Cet organisme croit aussi que le projet du ministère favorise la prévention « des abus sexuels et des différentes formes d'exploitation sexuelle ».

Enfin, le Conseil du statut de la femme souhaite que les groupes de femmes, les parents, et les organismes qui supportent le droit des enfants



« Il est certain que la version finale devra nommer plus clairement que ne le fait le document actuel les valeurs morales et religieuses sur lesquelles l'enseignement repose. Ces valeurs incluent explicitement la doctrine de l'Église catholique en matière de sexualité. Sans cette référence, le projet ne sera pas accepté. » (3)

### Un projet délicat pour une lecture difficile

Si l'y a ni références religieuses ni valeurs éthiques dans ce fameux document, que diable peut-on bien y trouver ? Constitué en deux cahiers de travail supposément confidentiels, le premier consacré à l'éducation sexuelle au primaire, le second à l'éducation sexuelle au secondaire, ce document renferme les objectifs globaux d'un éventuel programme en éducation sexuelle, ainsi que ses « intentions éducatives », et ses objectifs généraux de formation adaptés à chaque cycle scolaire (excusez le jargon). Jusqu'à présent, rien n'a encore été accepté officiellement, et ces deux documents de travail auront à passer maints et maints obstacles avant leur éventuelle validation définitive.

Objectif global de l'éducation sexuelle à l'école

Fournir aux élèves toutes les possibilités de développer davantage les diverses facettes de leur sexualité afin de pouvoir réaliser pleinement leur condition d'homme et de femme parmi les autres femmes et les autres hommes.

Objectifs généraux de formation en regard des intentions éducatives et de la clientèle du primaire visant à ce que l'élève :

1. Connaître les différentes composantes de son corps sexué.
2. Valoriser son corps humain en tant que réalité sexuée.
3. Connaître les diverses composantes des liens de couple.
4. Soit sensibilisé aux diverses orientations sexuelles.
5. Soit sensibilisé à la pluralité des conceptions sur l'activité sexuelle humaine.

(3) Entrevue téléphonique

à l'éducation sexuelle soutiendront publiquement le projet du ministère.

rière rencontre les exigences alors émises dans leur premier document de mai 80. À suivre.

**FÉDÉRATION DES COMMISSIONS SCOLAIRES CATHOLIQUES DU QUÉBEC (F.C.S.C.Q.) :** Selon M. Pierre Caron, conseiller en développement pédagogique et responsable de l'étude de ce programme à la fédération: «C'est un dossier chaud ! » Si bien que l'exécutif de cet organisme demandait à ses membres le mandat d'étudier la version récente du programme du Ministère et de « s'aventurer à en privilégier un contenu ». Si les commissions scolaires étaient d'accord avec ce travail en profondeur, la Fédération émettrait un avis vers le début décembre.

**FÉDÉRATION DES COMITÉS DE PARENTS :** La fédération demande depuis 1976 un programme de formation personnelle et sociale comprenant l'éducation sexuelle. Selon M. Pontbriand, l'actuel président de la fédération, la majorité des parents approuverait les principes directeurs du projet de programme du Ministère. Cela dit, la fédération en attend la version définitive pour le soumettre aux comités de parents qui formuleront ensuite leurs recommandations vers la fin de l'année scolaire.

joint jusqu'à maintenant un millier de jeunes de la région de Sherbrooke. Cette expérience a suscité une participation d'une ampleur particulière. L'automne dernier 2 organismes, le ralliement des parents contre l'éducation sexuelle, et le comité régional d'étude sociale pour la préservation de l'enfance (ce dernier dirigé par le chanoine Achille Larouche) faisaient campagne contre l'éducation sexuelle.

Au même moment, le comité des parents prenait l'initiative d'effectuer 2 sondages relatifs au cours d'éducation sexuelle à l'école primaire. L'un auprès des parents, l'autre auprès des employées-és de la commission scolaire. Or, cette consultation révèle que près de 72% des parents et 84% des éducateurs-trices souhaitent que l'éducation sexuelle soit enseignée à l'école.

On sait que la F.C.S.C.Q. avait publié en mai 1980 un document intitulé: «L'éducation sexuelle dans les écoles: une éducation à l'amour, » dans lequel les commissions scolaires tout en disant « oui » à la nécessité d'un tel programme pour tous les enfants, et ce dès le plus jeune âge, jugeaient bon de préciser les grandes orientations que devraient respecter le ministère de l'Éducation dans l'élaboration de ce programme ; par exemple, privilégier une approche globale qui permette à l'enfant de mieux saisir son rôle personnel et social dans le monde de la sexualité, et perfectionner la formation des enseignants.

**FÉDÉRATION DU QUÉBEC POUR LE PLANNING DES NAISSANCES :** La fédération compte 8 associations qui recouvrent le Québec (à l'exception des Cantons de l'Est et de l'Abitibi) qui étudient actuellement le document du Ministère en vue d'élaborer une position commune à leur assemblée générale des 13-14 juin.

La fédération entend donner priorité à ce dossier sur l'éducation sexuelle pour l'année 81-82.

Là où il y a dissension, c'est au niveau de l'âge : les enseignants(tes), les professionnels et le personnel de direction des écoles se prononcent en majorité pour la maternelle, tandis que les parents favorisent le 2<sup>e</sup> cycle du primaire, soit la quatrième année.

Disons que les résultats des sondages rendus publics à une réunion du conseil des commissaires et du comité de parents le 28 janvier, remettaient sérieusement en cause la représentativité des organismes qui faisaient campagne contre l'éducation sexuelle.

Si la fédération reçoit l'aval de ses membres, on saura si le programme proposé par le Minis-

...A **SHERBROOKE :** Une expérience pilote d'éducation sexuelle, reconnue par le M.E.Q. a re-

Francine Tremblay

Objectifs généraux de formation en regard des intentions éducatives et de la clientèle du **secondaire** visant à ce que l'élève :

1. Acquiert une image corporelle positive en regard de sa réalité sexuelle adolescente.
2. Adopte des attitudes conformes à sa propre identité sexuelle.
3. Parvienne à une connaissance éclairée de la relation sexuelle et à une prise en charge responsable de son agir sexuel humain.
4. Apprivoise ses réactions sexuelles et ses comportements d'approche envers l'autre dans une optique respectueuse de la dignité humaine.
5. Exprime sa conception et ses attentes en regard de la relation de couple.
6. Clarifie son projet sexuel humain en fonction de la société dans laquelle il vit.

C'est à la lecture de la partie du document exposant la problématique du programme que l'on peut mesurer la prudence de ses auteurs. Replis tactiques, discours rassurants s'appliquent à ménager les susceptibilités bien-pensantes qui risquent de trouver beaucoup trop « ouvertes » les propositions et le contenu pédagogique. L'impact des objectifs et des valeurs libérales véhiculées est sans cesse relativisé, minimisé, aseptisé grâce aux vertus de la pensée et du langage bureaucratique-académiques.

Pour vous donner une petite idée du contenu du projet et de son mode d'application pédagogique, nous préférons l'illustrer par un exemple. Voici une autre façon de dire : « les gars et les filles, c'est pas pareil » :

**Niveau: primaire 1<sup>er</sup> cycle**

**Thèmes :** Anatomie physiologique — Identité sexuelle

Objectif terminal 1 : Acquérir une connaissance de son corps sexué

**Objectifs intermédiaires**  
1.1 Identifier les caractéristiques physiques des deux sexes.

1.2 Reconnaître son corps comme doté d'organes sexuels.

1.3 S'identifier comme appartenant à l'un des sexes.

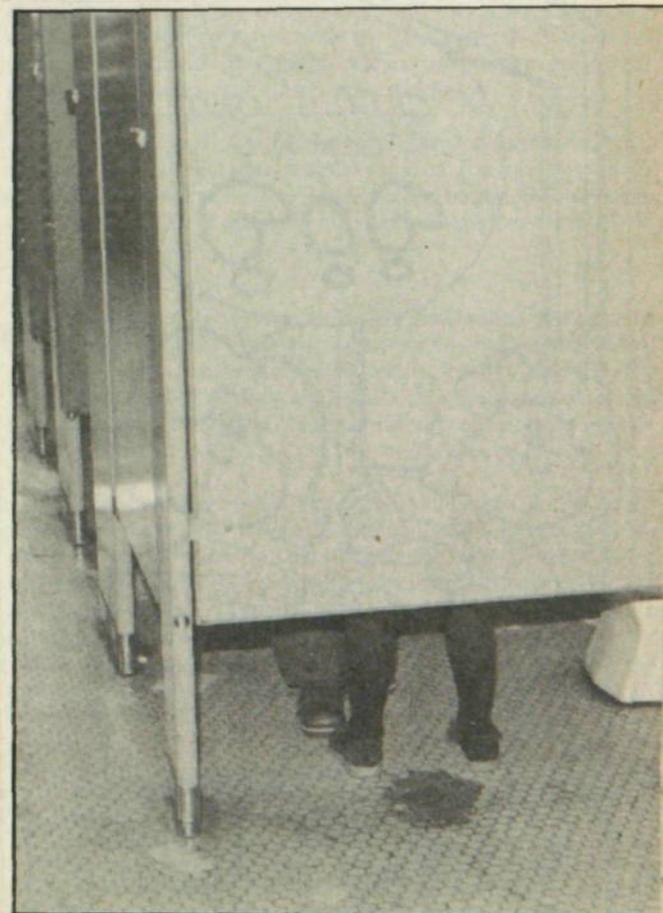
**Contenus notionnels**  
— schéma corporel  
— organes internes  
— organes externes  
— organes sexuels internes  
— organes sexuels externes  
— différences anatomiques et physiologiques des sexes.

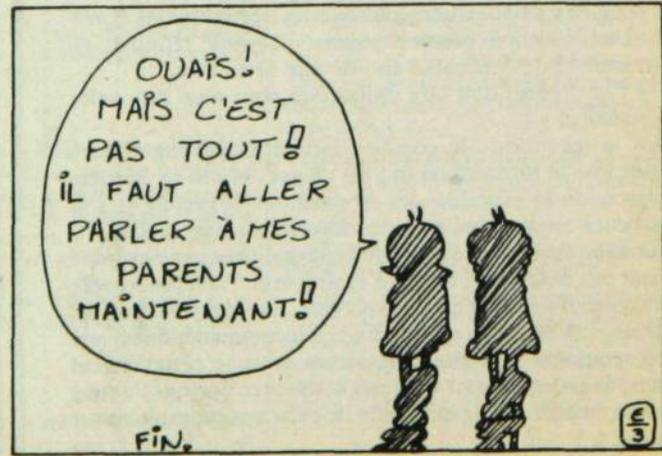
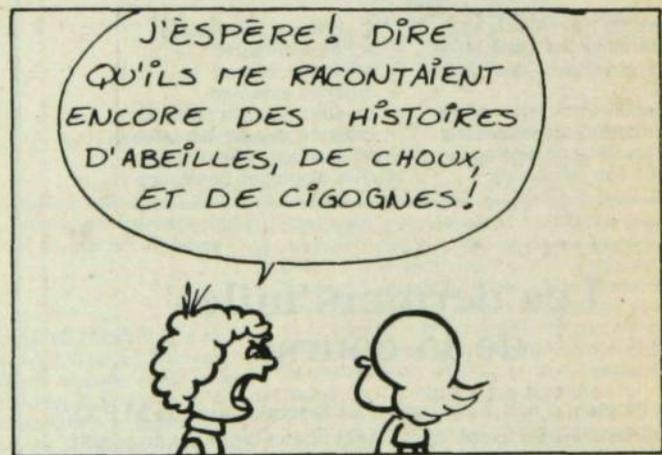
## Les derniers 'miles' de la course

Au moment d'écrire ces lignes, les fonctionnaires du M.E.Q. compilent et synthétisent les critiques finales émanant du comité consultatif pour le volet éducation sexuelle. Il y a donc encore place pour des modifications puisque les consultations continuent. Une question presque réglée : l'objectif terminal en rapport avec l'homosexualité au primaire (1<sup>er</sup> cycle).

« Cet objectif doit être obligatoire pour tous les cycles scolaires » (...)

Ainsi le recommande le comité consultatif, qui par ailleurs demande que la formulation initiale de cet objectif (« Prendre conscience de la pluralité des orientations sexuelles ») soit changé pour « reconnaître l'existence de sollicitations sexuelles ». Il recommande également que « l'homosexualité et la bisexualité ne soient pas mises sur un pied d'égalité avec l'hétérosexualité car cet objectif peut choquer les parents, les éducateurs ou les directions ». À ce qu'on nous a dit, ces recommandations, non encore entérinées officiellement, seront presque certainement retenues. Il est également intéressant de citer quelques autres demandes émanant d'organismes et de personnes consultées sur le projet :





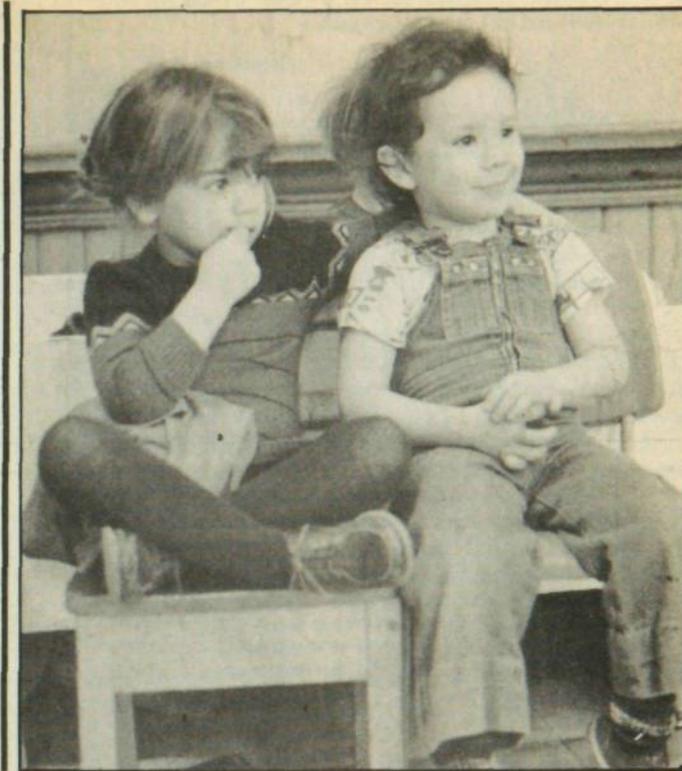
Tiré de : "Ça ne peut plus durer!", publication de la Clinique des Jeunes St-Denis et B.C.J. inc.

« que le M.E.Q. introduise dans le document des valeurs morales inspirées de la morale chrétienne, que le document identifie clairement les valeurs à inculquer aux jeunes (valeurs universelles et morale naturelle) afin de cerner le type d'éducation à transmettre aux jeunes ».

Rien n'est donc encore définitif. Péniblement sorti de ses limbes, le projet vit actuellement ses dernières semaines de purgatoire avant de se présenter aux portes du ciel ! Après ratification par les différentes officines du M.E.Q., par les sous-ministres, adjoints ou non, par le ministre ensuite, il lui faudra ultimement obtenir la bénédiction des comités confessionnels du Conseil supérieur de l'éducation.

Le projet final et officialisé sera lancé en février 82. Les commissions scolaires auront un an pour l'étudier et l'adapter à leurs milieux respectifs. Elles devront en prévoir l'enseignement pour l'année suivante.

Au primaire, les cours ne seront pas crédités (9 heures/semaine). Au secondaire, cet enseignement sera crédité et représentera une heure/semaine. Dans les conventions collectives actuelles, il n'existe pas de « champ d'enseignement » pour l'éducation sexuelle. On devra attendre la prochaine convention pour l'engagement d'enseignant-e-s spécifiquement à cette fin. En attendant, il faudra compter sur les « maîtres » déjà en place pour l'assumer. Quant à la formation des maîtres, il est question d'engager des sexologues comme personnes-ressources.



## N'ayons pas peur des mots...

**Nous avons rencontré M. Guy Beaulac, responsable du Programme de formation personnelle et sociale, et M<sup>me</sup> Le Houiller, sa collègue. Entrevue décontractée avec deux jeunes fonctionnaires «compréhensifs», fort surpris d'avoir à répondre pour une fois à autre chose que des arguments d'ordre moral ou théologique. Nous avons basé nos questions sur certains passages du document du M.E.Q. que nous citons en exerque.**

« La sexualité couvre d'une part un ensemble de caractéristiques qui permettent de s'identifier en tant qu'homme ou en tant que femme.

[...] La sexualité comprend aussi les contenus psychologiques comme les sentiments, les (motions et les perceptions et les gestes comme les caresses, Invitations, etc. dont l'intention est d'en appeler plus ou moins directement à une rencontre **génitale** humaine.

Elle comprend finalement l'ensemble des sensations et comportements localisés aux organes génitaux. Cette dernière dimension de la sexualité est souvent prise pour l'unique et seule forme d'expression de la sexualité. Cette vision est beaucoup trop restrictive (...)

Mais lorsque la génitalité se situe dans le concept plus large de la sexualité, elle se révèle un élément capable comme d'autres de réaliser l'expression de soi comme totalité sexuée et la communication avec l'autre, où l'échange peut dépasser le plaisir des sens et atteindre une communion plus humaine. »

Document du M.E.Q.

**LVR:** Quand vous parlez de «dépassement du plaisir des sens» pour atteindre ainsi une communion plus humaine, que voulez-vous dire ?

**M. Beaulac :** Il faut ouvrir la notion de sexualité à quelque chose de plus vaste qui inclut toute la personne et non pas seulement ses organes génitaux.

**LVR :** Vous pensez donc que la situation est critique au point d'en appeler à un tel «dépassement» ?

**M. B :** Souvent oui. Nous entendons tout le temps des gens qui disent que sexualité c'est génitalité. Ils ne pensent qu'aux aspects débilissants de la sexualité. Il y a des gens qui critiquent le programme parce qu'ils croient qu'il est uniquement axé sur la génitalité et que ça rend l'homme semblable à la bête...

**LVR :** et la femme semblable à l'homme ?

**M. B :** J'employais le mot homme au sens de personne ! La sexualité humaine est plus complexe que ça. Il y a des projets de vie qui en découlent, il y a des ententes qui ne sont pas juste des ententes de 15 jours ou de 15 minutes. . . mais des ententes de vie !

\*\*\*

À qui revient la responsabilité de l'éducation sexuelle et morale des enfants : voilà l'un des points sensibles du débat. Assisterions-nous à la plus récente passation des pouvoirs des mains de la famille patriarcale à celles de l'État patriarcal ? Ce programme consacre-t-il l'officialisation de ce processus inéluctable ? Serait-ce la déclaration finale de l'incompétence de la famille ?

Ceux qui considèrent que tout transfert de pouvoir en matière d'éducation sexuelle constitue une menace à la famille elle-même et à la morale ne manquent pas. Ce n'est guère un souci d'éviter aux enfants une ingérence accrue de l'État dans leur vie qui les anime, mais plutôt la peur de perdre un contrôle qu'ils estiment leur revenir « de droit naturel ». Pour ménager ces consciences trop réticentes, le ministère propose gentiment un partage des responsabilités entre l'État et la famille. Et il entend prouver sa bonne foi :

« Le jeune a à sa disposition deux institutions pour voir à son éducation sexuelle : la **famille** et l'école. Ce qu'il faut déterminer, c'est ce que peut lui apporter chacune de ces institutions.

La famille est un milieu extrêmement riche pour l'éducation sexuelle. C'est fondamentalement un milieu de personnes qui vivent ensemble en tant qu'hommes et femmes, se partagent des rôles et au fil du quotidien préparent les jeunes à vivre une vie d'hommes ou de femmes capables de s'affirmer en tant

que tel. de comprendre et d'assumer des rôles et d'établir des liens avec les autres. La famille peut faire un travail formidable »

Document du M.E.Q.

**LVR :** Quand vous décrivez la famille, on a l'impression de voir passer un rêve... il y a des hommes et des femmes qui se partagent des rôles au fil de la quotidienneté. À quoi faites-vous référence ?

**M. B. :** Ce n'est pas un stéréotype. C'est à peu de choses près ce qui se passe dans le quotidien d'une famille.

**LVR :** Vous semblez oublier le pourcentage quand même très élevé de familles où ce sont les femmes seules qui élèvent les enfants. . .

**M. B. :** Ce qui est dit dans le texte vaut autant pour tous les types de familles... les bonnes comme les mauvaises. . . les mono-parentales, les élargies.

**LVR :** Mais on n'en fait pas la moindre mention. N'est-ce pas une façon de nier leur existence ?

**M<sup>me</sup> Le Houiller :** Il ne convient pas de parler de la famille en tant que telle dans ce volet du programme. Cela concerne le volet relations inter-personnelles. . .

\*\*\*

« La vision de la sexualité a beaucoup évolué au Québec. Étant auparavant figée dans la perspective limitée de la procréation, la sexualité est devenue une réalité liée à une gamme beaucoup plus vaste d'aspects de la vie personnelle et sociale »

Document du M.E.Q.

**LVR :** Certains détracteurs du programme qualifient de « viol psycho-sexuel » le fait de parler de masturbation et d'homosexualité à des enfants âgés de 9 à 12 ans. Que répondez-vous à ces accusations ?

**M. B. :** Premièrement, nous ne présentons pas de définition de l'homosexualité. Notre objectif, c'est de reconnaître les différentes orientations sexuelles. De plus, il ne s'agit à ce niveau scolaire que d'un objectif facultatif. C'est à propos des attaques

ou par rapport à toutes sortes de trucs qui peuvent arriver aux enfants.

Par exemple, dans le cas d'attaques homosexuelles à des enfants. . . ça existe vous savez. Il y a même des attaques hétérosexuelles. . . ça existe. Il ne faut pas laisser passer ça sous silence. . . cachons tout, oublions tout.

Les enfants sont perturbés par ce phénomène. Il faut au moins leur expliquer dans quoi se situe le problème. Il ne s'agit pas pour nous de définir ce que c'est qu'être homosexuel, hétérosexuel ou bisexuel. Les enfants entre 9 et 12 ans sont trop jeunes pour ça. De toute façon, c'est facultatif vous savez. . .

Par contre, il y a des gens des comités de protection de la jeunesse qui travaillent avec nous et qui croient que cet objectif devrait être obligatoire justement à cause de tous ces problèmes.

Nous allons revoir avec notre comité consultatif s'il faut laisser cet objectif facultatif ou non. Il ne s'agirait pas de faire la promotion de l'homosexualité ! Par contre, certaines personnes nous ont dit : « on veut et on tient à ce que vous disiez aux enfants que l'homosexualité est anormale » . . .

**LVR :** Qui sont ces personnes ?

**M B :** Ça . . . on n'a pas d'affaire à vous le dire. Si eux veulent le dire, ils le feront. Si le programme proclame que les homosexuels sont anormaux, cela pourrait être très destructeur pour l'élève qui est peut-être homosexuel, qui vit cette identité-là, et ce n'est pas facile pour eux de vivre ça . . . j'imagine.

En tant qu'éducateurs, nous ne pouvons leur faire ça. Personnellement, je ne le ferai jamais. De toute façon, je ne vais quand même pas leur donner des pilules ou leur faire des électrochocs ! On veut promouvoir un respect d'autrui, peu importe leur orientation sexuelle. Je peux respecter cela sans que ça signifie que je veux l'être ! On a vu un exemple classique quand Trudeau a présenté le bill sur l'homosexualité. . . Les gens ont-ils dit que le premier ministre lui-même était homosexuel ?

**LVR :** (en chœur) Mais oui !

**M. B. :** (qui ne réagit pas à notre réponse) . . . parce qu'il démontrait une ouverture d'esprit. . . Ça ne veut pas dire que Trudeau est homosexuel, quand même !

## Du côté des « grandes filles », nos apprentissages sexuels

Nicole, 37 ans, Claudine, 31, Lise, 29, Andrée, 25, Marie-Louise, 18 et Jeanette, 18... Une longue conversation, ponctuée de rires, de souvenirs un peu salés, de connivences et de différences. Pour la plupart d'entre nous, peu d'information sexuelle ni à l'école, ni dans la famille...

**Marie-Louise :** Même s'il n'y a pas d'information sexuelle à la maison ou à l'école, les jeunes font quand même l'amour. On fait l'amour plus souvent si on a un chum régulier. Mais il reste que c'est encore considéré comme une gaffe de baiser, à la limite une folie, quand on est adolescente.

**Jeanette :** Je trouve ça difficile en ce moment. Tu as le choix ou bien de faire partie d'un gang « cool », tout le monde baise avec tout le monde, ou bien de décrocher un chum « steady ». . . Si tu ne fais pas partie d'une institution quelconque, gang ou couple, il est quasiment impossible de vivre des relations sexuelles autonomes...

**Andrée :** Quand j'avais 17 ans, soit on avait un chum steady, soit on avait une sale réputation... J'ai vu des femmes se faire littéralement ostraciser parce qu'elle faisaient l'amour quand ça leur tentait. Une chose pour lesquelles je bénis le ciel, c'est d'avoir fait ma scolarité dans une école non mixte. D'abord, je n'étais pas continuellement obligée de vivre des relations de « power-play » avec les gars. Mais ça m'a surtout permis de développer un désir autonome, sans qu'il soit déterminé par le désir des gars. Jusqu'à très tard, il ne me venait littéralement pas à l'idée de faire l'amour avec un gars tant qu'il ne me le proposait pas. À 16 ans, j'ai eu un chum



avec lequel je suis sortie six mois. On s'embrassait et tout, c'était le fun, et ça me suffisait. Pourtant, je savais tout des « choses de la vie ». Un soir que nous étions dans son lit à se donner des bécots comme d'habitude, il s'arrête et me demande tout à coup si oui ou non je voulais faire l'amour (rires). J'étais tellement prise de court, j'ai dit oui. Par chance, quelqu'un a sonné à la porte à ce moment-là. Ça risquait en effet de devenir barbare vu qu'il s'apprêtait à faire l'amour sans se déshabiller. Moi, s'il m'avait demandé d'aller planter des choux, l'effet aurait été le même. Ça ne me disait rien (rires). J'ai trouvé ça très drôle quand je m'en suis souvenu quelques années plus tard.

**Jeannette :** (incrédule) Tu n'avais pas de désir pour le bonhomme ?

**Andrée :** Pas du tout. Je désirais qu'il m'embrasse, qu'il me caresse. J'aimais bien ça. Mais sans farce, je ne l'ai jamais touché ce gars-là, sauf son visage, ses épaules, ses mains...

**Marie-Louise :** Rien d'autre ?

**Andrée :** Non, pour moi il n'était pas sexué. Le seul intérêt que je trouvais à nous frotter ensemble, c'est que ça me procurait du plaisir. Tout le pattern de désir que j'ai pu développer avec d'autres ou toute seule, a été basé sur l'autosatisfaction. Le rapport avec l'autre personne était inexistant. Je ne pense d'ailleurs pas être la seule à fonctionner comme ça.

**Jeannette :** Moi, c'est tout le contraire. Je pensais tout le temps à l'autre, comment il aimait ce que je lui faisais. Mon Dieu que j'avais peur de ne pas être à la hauteur. Je me sens encore un peu comme ça d'ailleurs. Il fallait, dès la première relation, que je connaisse parfaitement son corps, que je sache tout lui faire pour lui procurer du plaisir. .. Il fallait lui montrer que j'étais capable...

**Lise :** Ce qui devient érotisant, c'est la réaction sexuelle de l'autre, d'un homme, sa satisfaction... J'ai vécu ça longtemps. Mon excitation sexuelle ne dépendait que de la réaction exprimée par l'autre. Dans la phase de séduction, c'était le désir de l'autre qui éveillait mon propre désir.

**Jeannette :** J'aimais ça sentir être désirée. Mais mon plaisir restait beaucoup trop relié au désir de l'autre quand même... Ce que je trouvais dur avec les hommes, c'est que j'avais l'impression que ce n'était pas avec moi qu'ils avaient envie de faire l'amour. Ils avaient juste envie que moi, je leur procure la jouissance. Je m'occupais d'eux et eux s'occupaient d'eux! (Rires) Ils auraient pu tripper avec n'importe qui. Même maintenant, je trouve encore que c'est moi qui tend vers eux et non l'inverse...

**Andrée :** Le désir, ça ne se vit pas tant que ça à deux. Ça reste personnel, privé, individuel. On est toute seule dans le plaisir. Il s'agit de mes sensations, pas celles d'un couple.

**Lise :** Quant à moi, j'ai accordé beaucoup d'importance à la communication comme valeur de la relation sexuelle. Au point d'en faire le but de la sexualité. J'investissais énormément d'attentes dans la relation. J'ai l'impression que c'est le propre de la sexualité, de l'amour, cette fonction de dépotoir d'attentes de toutes sortes... Toute cette attente, cet effort à communiquer créait une sorte d'interférence ; ça brouillait ma concentration sur ce que j'étais en train de sentir.

**Jeannette :** J'ai peut-être trop tendance à fonctionner comme ça, à mettre la priorité sur l'autre, sur la communication.

**Nicole :** C'est une question de tempérament...

**Lise :** Ne penses-tu pas plutôt que c'est parce que nous avons toujours appris à d'abord penser à l'autre ?

**Nicole :** Et bien moi, je serai toujours comme ça. J'aime ça et je sais que je ne pourrai jamais être autrement même si je travaille pour. Je sélectionne des partenaires avec qui c'est possible, qui aiment ça aussi. Finalement, les relations sexuelles, c'est comme le reste de la vie. Il y a des hasards et il s'agit de prendre ce qui nous convient.

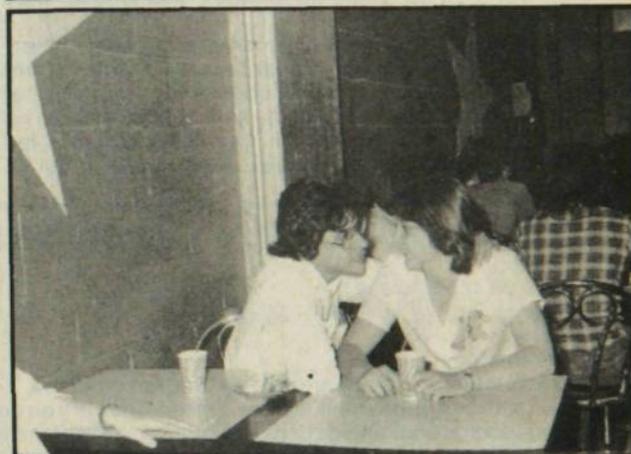
**Andrée :** La norme sexuelle, c'est-à-dire le pénis dans le vagin, représente bien plus qu'une morale. Elle se vit dans un rapport de pouvoir. Les gars veulent X, et nous, nous voulons A,B,C,D jusqu'à Z...

**Nicole :** C'est effectivement par rapport à mes expériences avec les hommes que je pense avoir une sexualité plus diffuse.

**Marie-Louise :** Qu'entendez-vous par « sexualité diffuse » ?

**Lise :** Les plaisirs sexuels et sensuels non centrés sur le génital.

**Nicole :** Regarde fonctionner les enfants. À un moment



donné, je me suis retrouvée avec la petite fille de l'une de mes meilleures amies. On campait toute une gang et par hasard, je me suis retrouvée à partager une tente avec la petite fille. Je vous jure que nous en sommes venues à un cheveu... Elle avait peut-être huit ans à l'époque. Cet moi qui ai décidé d'y mettre un terme. Cette expérience m'a fait comprendre pour la première fois peut-être ce que signifiait une sexualité diffuse, absolument pas orientée génitalement. Je ne me suis pas du tout sentie « castrée » d'arrêter ça là. La petite fille n'en a pas fait de cas.

*Claudine* : Nous sommes incapables de comprendre la demande des enfants parce qu'elle est non définie. Avec eux, ça part dans tous les sens et dans aucun en particulier. Ce n'est pas linéaire comme pour les adultes. La caresse ne fait pas partie d'un scénario qui mène automatiquement à la production d'orgasmes. Quand on dit que la sexualité des femmes est diffuse, cela signifie qu'elles ont une sexualité différente de celle des hommes. Les enfants, qui ne s'y conforment pas non plus, ont droit au même traitement « scientifique » que les femmes...

*Andrée* : Par rapport aux enfants, je risque d'avoir des projections qu'eux n'ont ou n'auraient pas. Je sais qu'à un moment donné, je vais avoir envie de X, les choses vont se précipiter parce qu'il y a un « drive », un but. Je sais que les enfants ne fonctionnent pas comme ça. On peut être sur un pied d'égalité au début, deux personnes qui s'amuse, qui se

caressent, qui jouent ensemble. Mais à un moment donné, on risque de dépasser leur « beat » et de leur imposer notre mode sexuel particulier.

*Jeannette* : Pour ce qui est de la masturbation et des jeux sexuels. J'ai des souvenirs très anciens. Notamment avec une petite fille dont les parents étaient venus visiter les miens à la campagne. On avait surpris mon oncle et ma tante l'un sur l'autre. . . et on a joué à faire pareil. Le soir on dormait dans le même lit. Les fesses devenaient les joues et les lèvres la bouche... Vous voyez que ça n'était pas si diffus...

*Claudine* : J'ai des souvenirs de jeux sous les draps, le dimanche matin quand les parents n'étaient pas levés, avec ma sœur, mais les gestes n'étaient pas aussi précis...

*Marie-Louise* : C'est plate, je n'ai rien vécu de ce que vous racontez.

*Lise* : Moi non plus. Je suis venue à la sexualité plutôt que le contraire (rires). J'y suis venue, contrairement à Andrée, de façon presque volontariste, comme une étape qu'on se convainc peu à peu d'accepter. Autant le faire avec bonne grâce puisqu'elle est inévitable... D'ailleurs, je me suis arrangée pour me trouver un copain/chum avec qui j'ai pu expérimenter et me développer à mon rythme.

*Jeannette* : Je me souviens d'un cours d'éducation sexuelle où l'on nous parlait de reproduction et également de masturbation en nous faisant bien comprendre que c'était une pratique inacceptable. Moi, je me masturbais beaucoup, ça

## Le bonheur, c'est pas sorcier. . .

Une salle de spectacle  
Un podium  
Un prêcheur  
Billy Graham?

Pas exactement. Les pasteurs ne portent pas soutane. Le nôtre a la sienne qui lui colle à la peau. Un détroqué. Il y en eut une grande vague au Québec. Ils se sont recyclés dans le travail communautaire ou les sciences humaines. Mais il s'agit toujours d'apostolat.

J-Y Desjardins entame son prêche avec émotion. Sa mission le bouleverse : permettre au monde d'atteindre l'Harmonie sexuelle. C'est le rêve de sa vie, nous confie-t-il. Une odeur de sainteté nous chatouille les narines. Mais l'apôtre qui nous parle n'est ni lointain ni désincarné; il connaît toutes les ficelles de la thérapie appliquée : savant mais familier, il sait garder ses distances tout en restant présent. Un père...

Ce soir mesdames et messieurs, 5<sup>e</sup> conférence et dernière étape vers le bonheur, la complémentarité érotique, la grande fusion coitale : « fantasmes et thérapie », en images, en couleurs et en musique. On ne lésine pas. Grande foire du lieu commun platement libéral, du cliché sexiste revu et corrigé. Le propos brille par sa simplicité (parlons simplement des choses simples au monde simple) : 2 idéologies empêchent de baiser en rond: la pornographie et l'ultraromantisme, qui correspondent à des fantasmes facilement identifiables à l'un ou l'autre sexe. Les hommes sont un peu trop génitaux et les femmes beaucoup trop fleur bleue. Pas de grande surprise. . . Pour rendre les couples plus productifs au lit, il suffit de doser : une pincée de tendresse et deux zestes de porno. Et ça marche, voyez-vous. M. Desjardins lui-même a réussi à atteindre ce délicat équilibre entre « pulsions fortes » et « pulsions faibles ». Il est au centre de sa propre grille la résultante vivante de sa propre théorie. Convaincant, non ? Mais il faut bien saler la sauce. On ne parle pas de sexe toute une soirée sans corser un peu le propos. C'est l'ABC de la psychologie commerciale. La porno entre en scène, et pas n'importe comment. Pour un monsieur qui prétend en faire le procès (parce que les enfants peuvent y avoir accès) il se débrouille assez bien pour chauffer une salle : musique rythmée et suggestive sur images bien ficelées. . On ne regrettera pas d'être venu-e-s ! Permissif, M. Desjardins. Et si compréhensif. Les personnes gênées pouvaient déposer en secret leurs questions au maître dans une boîte à l'entracte. L'osmose a dû se produire ; le maître avait l'air si bien préparé à y répondre que c'en était troublant...

C.V.

les  
secrets  
de  
l'Imaginaire  
érotique

**fantasmes**  
et thérapies

une conférence  
audio-visuelle  
du sexologue  
**Jean-Yves  
DESJARDINS**



m'était venu tout seul comme un besoin. J'avais honte à un point tel que lorsque je commençais à jouir, j'éprouvais un violent haut-le-cœur. Cela m'est resté pendant plusieurs années, jusqu'à ce que je quitte la maison de mes parents...

et ainsi de suite pendant des heures...

## Un débat chaud pour un projet tiède

Bien qu'elle puisse paraître secondaire, la différence entre pure tolérance et acceptation pleine de la vie sexuelle infantile et adolescente est décisive pour la formation de la structure psychique de l'élève. Nous devons donc considérer la position de tolérance répandue aujourd'hui parmi les éducateurs « éclairés » de certains cercles restreints comme une négation totale de la sexualité. En effet, non seulement l'enfant ressent clairement la tolérance comme la « remise de la punition » d'une chose ou d'un comportement néanmoins répréhensible, mais la simple tolérance du jeu sexuel reste un contrepoids absolument insuffisant par rapport à la pression énorme du milieu social négateur et punisseur de la sexualité (1).

Les concepteurs du projet estiment qu'il y a eu des changements fondamentaux dans la société québécoise. Ils parlent de la sexualité comme d'une « richesse à construire... une source de joie et de bien-être ». C'est écrit.

Mais n'allons pas trop loin. Pas question d'enseigner la vulgaire « génitalité » aux enfants. Entre en scène le « dépassement des sens »... Le libéralisme a ses limites. Quant au sexisme, on reconnaît bien que ce qui a de fâcheux, c'est cette malheureuse division des rôles. Elle est gênante certes, mais facilement redressable à coup de bonne volonté entre « personnes éclairées ». Le changement des mentalités, vous connaissez ? Cet optimisme de boy-scout vient d'un coup gommer les doutes, le désarroi, les effets de la misogynie intériorisée si tôt par les filles, et surtout désamorcer leurs possibilités de révolte. Quelle jeune fille accepte d'hériter du sort de sa mère, accepte de consacrer une grande partie de son énergie vitale à résister à l'asservissement simplement parce qu'elle n'est pas un garçon ? Autrefois pour nous faire comprendre notre sort, on nous servait la gaffe d'Eve. Aujourd'hui, révision de l'histoire : on s'excuse de l'erreur. Point.

« Il y en a même qui viennent à mon bureau me dire que je dois être obsédé sexuel ou un peu malade pour travailler sur ce projet-là » me confiait M. Beaulac en souriant.  
« Mais ça fait partie de la job ». ..

L'héroïsme est de mode, dans tout ce branle-bas sur l'éducation sexuelle. Chez les fonctionnaires comme chez les croisés de l'ordre moral. Quoi de plus exaltant en effet que de s'ériger en protecteurs de l'enfance pure et chaste ? C'est simple, le bien contre le mal, sans risque d'être soi-même remis en question. Il s'agit de la sexualité infantile et adolescente. Nous sommes des adultes.

Devant les attaques de la droite, le libéralisme qui sous-tend le projet actuel du M.E.Q. baisse vite les bras. Malgré la bonne volonté qu'il affiche, un peu de libération sexuelle par ci, un peu de féminisme par là, il a le compromis facile, et se met alors à réciter quelques leçons retenues des années 60. Progressisme de façade.

Lise Moisan

Collaboration : Francine Tremblay  
Claudine Vivier

(1) Reich, Wilhelm *L'irruption de la morale sexuelle*, Payot, Paris 1972.



# JOURNAL INTIME ET POLITIQUE



## LA CURE

*Et sans rien, sans tressaillement,  
Comme un tantôme d'idée Qui s'installe.  
On sait. C'est là.  
Intense bouffée d'euphorie, de grand trouble.*

*Depuis, on gère ce secret.  
On le met en coffre.  
On se l'invente chaque matin, au réveil.  
Et on a peur. Comme d'une grande première.  
Et pour cause, on y croit pas ;  
Ça fait si peu longtemps.  
Et si c'était un rêve ?*

7 février

La nuit tombe. Je me réveille à peine. Et cette odeur...  
Je l'ai traînée jusqu'ici. Ce matin, j'étais encore sur le trottoir que je l'avais déjà respirée. Odeur d'hôpital. Odeur de salle publique, de toilette publique, de buanderie, de laboratoire, de bombe chimique. Elle est partout. Elle est physique. Elle demeure accrochée.

Il me semble que je viens de débouler un grand escalier. C'est arrivé vite, sans que je ne sache trop ni comment ni pourquoi. Avec chaque marche ont défilé des semaines à une allure folle. Et je me retrouve en bas sur le cul. C'est tout comme si j'avais chuté d'une falaise dans un cauchemar, sans avoir eu le temps de crier.

\*\*\*\*\*

Quatrième étage. Porte noire et capitonnée. Bureau du D<sup>r</sup> G. Gynécologue. *Prière de ne pas déranger.* Même table noire, même rideau beige, même chaise où déposer ma petite culotte. Mêmes étrières, même position. Celle de la dinde qu'on emplit de farce à Noël.

Il approche, enfonce un doigt en caoutchouc et le spéculum. Puis vient le râclage au bâton de popsicle et l'enfoncement du ventre qui me donne toujours le goût de crier pour qu'il fasse attention. Il fait cela très vite, sans me regarder une seule fois, très sérieux, très professionnel. Et j'ai eu envie de m'enfuir loin, loin toute seule sur une montagne.

Je suis invitée à passer à son bureau. Autre monde, autre décor. Chaise de cuir, lourds tapis, lourds rideaux et sombres murs. Sourcils froncés.

Il me demande si je ne m'étais jamais renseignée. Qu'il ne comprenais pas qu'on puisse se fier au hasard. Que c'était de l'inconscience. Qu'il ne voudrait pas me revoir ici chaque année.

*Les nuits assez longues.*

*Pourtant on y voit rien.*

*Rien que cette lumière aux yeux.*

*Cette joie.*

*Cette méditation aux heures en siècles.*

*Le soir, on s'enroule, on s'emmitoufle.*

*On se laine et on ne peut dormir.*

*Et la grande Rousse, l'accablante, l'inutile.*

*La vraie peur, la désordonnée prend pied.*

*Elle patine, elle glisse.*

*Et elle devient tyran.*

*On crie dans la nuit : NON !*

*Le lit n'est pas assez profond.*

*L'ombre assez noire. La laine assez tricotée.*

*Pour qu'on s'y enfonce. À jamais.*

Mon rêve se refroidit, puis c'est mon cœur qui gèle quand j'entrevois les semaines passées à compter l'argent que je n'ai pas. À regarder les tablettes du garde-manger qui s'obstinent à rester vides. À la petite chambre, au diplôme, au chômage, à l'inflation.

Alors j'ai pris la décision. Et sûrement pas par hasard !

Je rageais.

J'écumais.

hasard

inconscience

chaque année et quoi encore ? !

M'accuser de ne pas avoir constamment à l'idée que toujours mes actes sont risqués. Qu'il faut me barricader derrière les boucliers que tout spécialement vous me vendez.

Maintenant que je suis au courant de la gravité de la situation, que mon cas est urgent, qu'il veut bien faire une exception pour moi, il me donne rendez-vous la semaine prochaine à huit heures.

Et j'ai l'impression de demander la charité.

Je ne voudrais pas y retourner. J'aimerais rester comme je suis depuis deux mois.

*Et on se parle. Elle et le secret.*

*D'âme à âme D'œil à œil.*

*De grand cœur à tout petit cœur.*

*Et comme il est beau, ce corps qui porte corps.*

*Les miroirs ne sont jamais assez grands.*

*Les mains d'amants assez larges.*

*Alors on lui dit à lui.*

*« On s'arrangera, tu verras. »*

*Mais le visage s'est enfermé.*

*On l'a vu.*

*On le sait Non.*

*On ne dit plus rien.*

*Plus rien.*

*On pleure sur le secret.*

*Que raison dicte à grand renfort de bistouris.*

*Bruit de pompe opératoire.*

*On fait même en anglais.*

*En métropole ! Ladies and gentlemen...*

#### 14 février

Je voulais que tout soit fini, vite. M'en aller de là. Sortir, respirer l'air de la rue, marcher. Et oublier. Il y avait là une

quinzaine de femmes, qui attendaient, tout comme moi. Deux infirmiers rigolaient dans le fond de la salle. Comme s'il n'y avait eu personne d'autre. D'ailleurs tout cela importe peu. Combien en était-il venues ici, toutes celles qui laissaient passer un peu de leurs tripes, se délivrant d'un cauchemar, d'un fardeau. À chacune sa songerie, loin, dans une maison, un bureau, une usine, une école, avec un mari, un amant, d'autres enfants, une amie, une mère. À chacune son petit bout de peur, d'anxiété, de délivrance.

Et comme je l'ai voulu, ça c'est passé vite.

*Tubes, seringues, lit de fer.*

*On sent son bras en glace.*

*La drogue monte au cerveau.*

*Et sans même y penser, sommeil oblige.*

*L'instant d'après.*

*Ou vingt mille ans plus tard. Qui sait ?*

*On émerge des limbes.*

*Draps blancs et plein rouge aux cuisses.*

*Vite, vite, à l'infirmière.*

*Au secours, au docteur. Ça coule.*

*Ça rivière, ça gorge. Vidée, on est vidée.*

Plus tard, j'ai croisé de beaux yeux de femmes. Elles s'habillaient pour s'en aller, tout comme moi. Lentement, penseuses, silencieuses. Mais, en ce court instant où nous nous sommes regardées, il a circulé tant d'amour, tant de tendresse, tant de chagrin. Les mots sont inutiles, la parole vaine. C'était le jeu, le subtil, un doux velours d'émeraude, des feuilles de sombre et d'épines. Oeil complice, œil de chat perlé, bouton d'or et coquelicot. C'était l'aube, les oiseaux en migration. Le miroir profond de la pensée, d'une sagesse, du silence. Ciel, terre, vent, et silence.

Elles sont parties. On ne se reverra probablement jamais. Elles sont sorties en lançant *Good luck !*

Oui. Bonne chance. Bonne chance pour la vie entière. Bonne chance pour oublier, pour continuer.

\*\*\*\*\*

Et ils sont tous là, ce soir, chez moi.

Et il y a trois millions d'aiguilles à soporifique qui m'ont violé la tête. Je suis encore toute stone de mon long sommeil. Et ils sont tous là à me langer, à me poudrer, à me scolariser, à me tirer les bras, les jambes, la main, le cul.

J'en suis à me demander où est ma tête dans tout ça. Clac. On me la coupe et on en fait de la soupe. Pour les chats errants, la soupe. Hiark! Pas bonne à manger la soupe de tête d'la folle. Hiark!

Et ils sont tous là comme des chars d'assaut. Ils veulent tout savoir. Tout me dire. Ce qui est mieux pour moi, ce qui est raisonnable, et ce qui pourrait m'arriver. Et moi, je m'accroche à leurs racines, car j'ai sauté, et je ne veux plus tomber, je ne veux plus tomber.

Comment écrire cette révolte que j'accumule chaque soir contre le soleil qui s'est couché, sans avoir rien transpiré des délires que je cache et qui s'empilent dans ma tête comme les chaises d'un théâtre vide. Mon secret est mort. J'ai trop joué avec moi-même. Trop joué à ne pas faire semblant. Et on ne gagne au jeu qu'en trichant. Alors j'apprendrai à tricher....

... à faire semblant.

*On vous offre condoléances.*

*Sans funérailles, bien sûr.*

*Les tombes ne sont pas assez petites.*

*Qui s'en soucierait ?*

*Et un peu plus tard. Combien ? Six jours ?*

*Où on croyait oublier. Ou commencer.*

*Un enroulement de cordon nourrice.*

*Petit comme pruneau.*

Vient se déposer, une nuit sur le lit.

Et là, on sait que jamais, jamais on oubliera.

Sylvie Groleau

# «ON ATOUT, ANNA...»

## Post-mortem d'une élection <sup>1</sup>

---

*Les féministes de tout poil n'ont plus qu'à se le tenir pour dit: le progrès progresse. Pas vite vite, mais enfin, il progresse. À preuve : les huit femmes élues (ou rescapées) lors du dernier scrutin général du 13 avril. Songez un peu: 5 1/2% de femmes à L'Assemblée nationale en 76, 6 1/2% cette fois-ci. C'est pas beau, ça? À ce rythme, les bonnes femmes vont bien finir par nous former la moitié de la députation dans un siècle et des poussières, et peut-être bien, qui sait, le tiers du cabinet. Qui osera encore proclamer, après cela, qu'elles n'ont pas leur place dans le Saint des Saints ?*

---

### **Yvette rides again**

Récapitulons. En mai de l'année dernière, un Parti québécois ulcéré se fait joyeusement doubler par des libéraux au flair politique indéniable qui récupèrent une bourde de la ministre Lise Payette, et du même coup la portion conservatrice de l'électorat féminin. C'est le désormais célèbre — et de triste mémoire — phénomène des Yvette. Qu'à cela ne tienne, le PQ a saisi, et fort bien assimilé, la leçon. Puisqu'Yvette il y a, Yvette il faudra assidûment courtiser dorénavant. Sentant sans doute venir le coup, madame Payette s'est éclipsée en douce, lasse de devoir défendre âprement ses projets de réforme au Conseil des ministres. La condition féminine se vend mal par les temps qui courent. Presque aussi mal que la souveraineté-association, ce qui n'est pas peu dire.

### **La campagne électorale : procréez, mesdames**

D'entrée de jeu, les principaux partis en lice annoncent la couleur. Bien implanté dans les grands centres urbains, le PQ se doit, pour conserver le pouvoir, de consolider ses bases régionales. Il lui faut aussi, pour contrer les accusations de racisme des libéraux, et arracher certains comtés montréalais à forte coloration « ethnique », effectuer une percée chez les non-francophones. Mais surtout, le parti gouvernemental doit, à tout prix, aller chercher une partie du vote unioniste du scrutin précédent. Ce vote bleu qui l'avait si bien servi en divisant providentiellement l'électorat

en 76, ne jouera plus, ou si peu, cette fois: les sondages ne laissent en effet prévoir, en début de campagne, qu'un mince 5% pour le parti de Roch LaSalle.

Où iront le reste des près d'un million de voix (2) de novembre 76? Si on exclut le vote anti-Bourassa d'alors, il reste encore un pourcentage appréciable de vieux bleus et de vieux créditistes à convaincre et à séduire, et il s'agit essentiellement d'un électorat rural, méfiant sur les bords, conservateur en diable le plus souvent, pour qui les réformes péquistes du dernier mandat ont des allures de « communisme » outrancier... Pour se concilier cet électorat, le PQ se livrera à un brillant numéro d'escamotage, digne du meilleur Houdini. Finies, les folies ! Aux boules à mites la souveraineté-association, les projets sociaux un tantinet radicaux et les ardentes déclarations nationales. On aura ainsi droit à une campagne électorale pour le moins bizarroïde : promesses de bouts de chemins dans la plus pure tradition duplessiste, mais marketing de pointe, ultra-sophistiqué. Et une avalanche de promesses dans laquelle les femmes ne retrouveront finalement que la portion congrue. Le discours politique qui les concerne vole à ras de terre. Pour les premières semaines de campagne, il pourrait se résumer à peu près comme ceci : « faites des p'tits, mesdames. C'est rentable pour la nation et on va essayer de vous faire croire que ça l'est pour vous. ».

Le budget Parizeau, déposé juste avant le déclenchement des élections, avait déjà pavé la voie à une politique gouvernementale carrément nataliste : allo-

1) « On a tout Anna  
Qu'est-ce que tu veux de plus  
Quand on a en plus  
Une belle lune comme ça au-dessus de Saint-Tite »  
(Suzanne Jacob)

2) En additionnant les voix U.N. et créditistes.

cations de garde plus importantes pour les mères à la maison que pour celles sur le marché du travail, refus du ministre des Finances de se rendre à la demande des groupes de femmes qui désiraient que l'exemption de personne à charge reconnue par l'impôt soit accordée à la femme sans revenu plutôt qu'à son mari. Dans son *excellente* chronique du 28 mars, la journaliste Lysiane Gagnon, de *La Presse*, dénonçait vigoureusement la surenchère des partis sur le ventre des femmes, s'en prenait à la promesse péquiste « un bébé, une maison » (subventions aux couples en âge de procréer, pour l'achat d'une première maison), et ironisait sur ce qui fut sans doute la plus délirante promesse libérale :

« Mais c'est au Parti libéral que revient la palme de la sottise: c'est au fœtus qu'on réserve désormais les petits cadeaux de l'État. Une femme enceinte, après constatation de son médecin, recevra une allocation ... soi-disant pour recevoir des soins qui de toute façon sont déjà assumés par l'État, à l'époque même où bien des femmes se plaignent de la sur-médicalisation de la grossesse et de l'accouchement. »

Et Lysiane Gagnon de se demander si la femme, en cas de fausse couche, se verrait obligée de rendre à l'État sa « prime au fœtus »...

### Des pinottes pour les femmes

Alertées par le ton du budget Parizeau, des femmes de la CSN, de la CEQ, de l'Union des travailleurs immigrants, du SPGQ\*, des syndicats d'infirmières et de la Ligue des femmes du Québec faisaient front commun pour rappeler aux protagonistes électoraux leurs priorités, et mettre en garde l'électorat féminin contre les pinottes des partis politiques. Après analyse des programmes de ceux-ci, les porte-parole du front commun des femmes rendaient un terrible verdict : si l'on se fiait au contenu de ces programmes, le dossier de la condition féminine ne pourrait être pertinemment défendu ni par le PQ ni par le PLQ Heureuse perspective !

Quelques semaines plus tard, la Fédération des femmes du Québec intervenait à son tour pour inciter les femmes à faire pression sur les candidats, et les forcer à se prononcer sur : le traitement accordé aux femmes dans les manuels scolaires, les programmes d'orientation scolaire et les médias; la rémunération et les avantages sociaux égaux à travail égal; la rémunération proportionnelle à celle des travailleurs à

temps plein pour les travailleurs à temps partiel (souvent des femmes); les comités d'avortement thérapeutique dans les hôpitaux (ils fonctionnent si peu et si mal), etc.

C'était, semble-t-il, trop exiger de politiciens surtout soucieux de ne « pas se mouiller » et davantage préoccupés de promettre le pavage des rangs menant aux érablières. Seules — et minces — concessions faites aux revendications des femmes : extension de l'actuel réseau de garderie (PQ et PLQ) et plan de garde en milieu scolaire (PQ), programme de sécurité d'emploi pour les femmes salariées (PQ), avantages équivalents pour les travailleuses à temps partiel et mise sur pied de programmes spéciaux dans ce secteur (PQ et PLQ), crédit d'impôt annuel (un gros \$250) aux ménages dont la femme retourne aux études (PLQ). À peine un strict minimum. Et surtout, rien sur une des principales revendications des groupes de femmes : l'accréditation multipatronale qui permettrait la syndicalisation des travailleuses les plus démunies et les plus exploitées. Bref, des pinottes, comme l'avait appréhendé le front commun du 18 mars.

### Les fameux comtés perdus

Impossible de passer sous silence le phénomène des « comtés perdus ». Les partis politiques, on le sait, confient de préférence à des hommes les comtés sûrs, ceux où ils l'emporteront sans coup férir. Rarement femme se verra l'objet d'un tel traitement de faveur. À moins qu'il ne s'agisse d'une célébrité ou d'une candidate éminemment ministrable (et encore) elle devra se battre pouce par pouce pour l'emporter. Des femmes compétentes, talentueuses, qui constitueraient un apport appréciable pour leur parti si elles étaient portées au pouvoir, sont vouées à des batailles perdues. À ce scrutin-ci, une toute petite poignée (une dizaine) de femmes avaient quelque chance au départ. Et n'eut été de la vague péquiste, Hughette Lachapelle dans Dorion, et Carmen Juneau dans Johnson, risquaient fort de se faire coiffer au poteau par les candidats libéraux. Même cette vague péquiste n'aura pas permis la réélection de la ministre Jocelyne Ouellette dans Hull (seul ministre défait) et de Louise Cuerrier dans Vaudreuil-Soulanges. Cette dernière avait assumé courageusement — parfois maladroitement, mais avec une dignité certaine — la vice-présidence de l'Assemblée nationale, sous les quolibets et les ricanements de l'opposition libérale. Pour combien d'entre nous les propos méprisants de Claude Ryan à l'endroit de madame Cuerrier ne sont-ils pas restés dans la gorge?

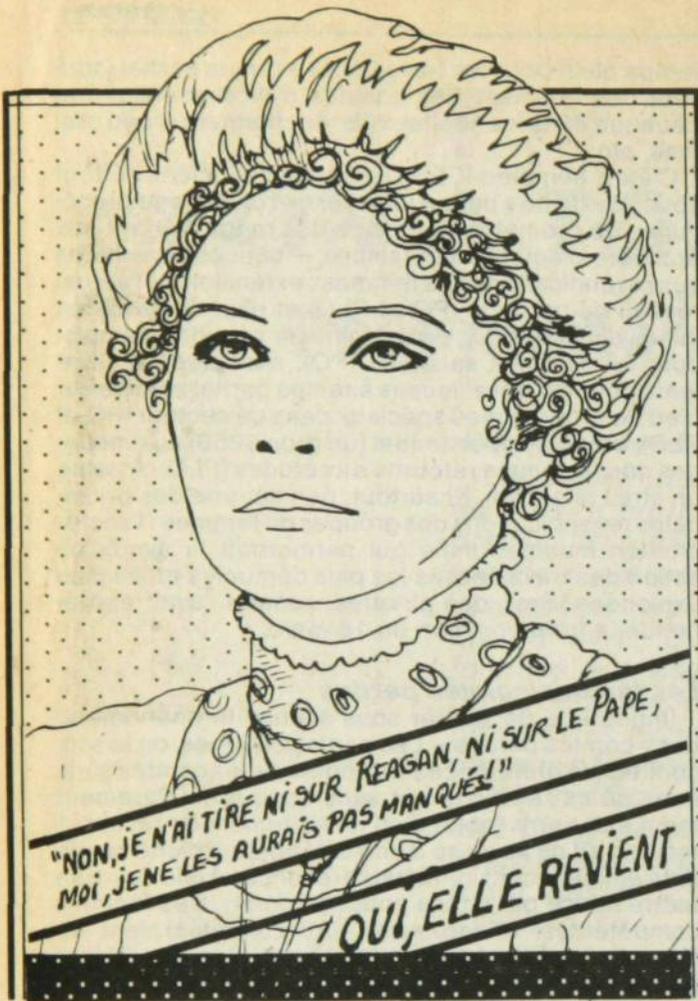
Huit femmes sur cent vingt-deux. Mais c'est peut-être encore trop? Les femmes sont tellement, tellement dérangeantes...

Hélène Lévesque

(\*) Syndicat des professionnel·les du gouvernement du Québec.

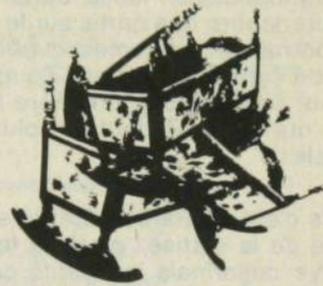
## LA RÉPARTITION DES CANDIDATURES DE FEMMES

— Partis sans aucune chance d'être portés au pouvoir (C.S.U., P.T.Q., etc.)	62
— Parti québécois	16 (sur 122)
— Parti libéral	13 (sur 122)
	82 (sur 525)
— Candidates élues : 8 (6 en 76)	
— Candidates au 2e rang : 21 (la totalité des péquistes et des libérales non-élues)	
— Candidates ayant récolté moins de 500 voix : 44	



COLLECTION  
«DÉMOGRAPHIE CANADIENNE»

Les Enfants qu'on n'a plus au Québec



J. Henripin, P.-M. Huot, E. Lapierre-Adamcyk,  
N. Marcil-Gratton

Cet ouvrage fait suite à la *Fin de la revanche des berceaux : qu'en pensent les Québécoises?*  
Quelques années plus tard, une deuxième enquête sur la fécondité auprès des mêmes femmes, donne des résultats inattendus.

1981.412 p.

\$19,75

Les Presses de l'Université de Montréal  
C.P. 6128, succ. "A...", Montréal, Qué., Canada H3C 3J7  
2910, bd Edouard-Montpetit, Montréal, Qué. Canada H3T 1J7

PUM



les presses  
de la Santé

0,50\$ l'exemplaire :

- le contrôle des naissances
- l'assaut sexuel
- les maladies transmises sexuellement

contactez :

C.P. 1000, succ. 'G'. Montréal. H2W 2N1.

ELFIE

manuel

de

GYROGINE vol. I



manuel de Gyrogine

(Gyro: grec) - le cercle Gine: de Gine - la femme)

Cours Théoriques + pratiques par elfie (Catherine Morel)  
pour l'éveil des centres d'énergies  
en nous : "chakra"  
entre nous : création des 4 âmes-groupes  
des femmes mutantes

• Sorcières • Amazones • Gitanes • Mages

Une invitation à se rassembler

Un éveil et un engagement

INDIVIDUEL: Psyki-do  
Collectif: Gyrogine

vol. I Psyki-do et Gyrogine

151. le cours présenté en livre relié

Nombreuses illustrations et poèmes par Catherine Morel

cheque ou mandat  
à l'ordre de -----

LES ÉRISTALES  
B.P. 432  
succ. Delarimier  
Montréal H2H2N6

SVP vos noms  
prénoms et adres-  
ses en lettres  
d'imprimerie.

# LONGUE DISTANCE U.S.A.

## Avortement : M<sup>r</sup> Hyde au Congrès

**1973:** la Cour suprême des États-Unis décide (7 juges contre 2) que le droit des femmes à l'avortement est garanti par la Constitution.

Depuis ce jugement, les groupes et les coalitions de droite font des pressions sur le Congrès qui lui, gruge petit à petit, à coup de lois et de règlements, ce droit «acquis». Depuis 1976, un membre du Congrès, Hyde, présente systématiquement des amendements qu'il réussit à faire passer. Ces amendements visent à restreindre les sommes fédérales allouées à l'avortement.

En 1980, un jugement de la Cour suprême déclare ces restrictions constitutionnelles. Le nouveau ministre des Health and Human Services (équivalent américain du MAS) Richard Schweiker, un farouche opposant à l'avortement, a proposé l'élimination de tout remboursement par le fédéral, même en cas d'inceste ou de viol.

**1981 :** durant la première semaine de la session en cours, 16 amendements et projets de loi ont été présentés au Congrès. Ces amendements visent tous à accorder un statut légal de « personne » au fœtus. Certains de ces projets interdiraient totalement l'avortement, d'autres ne le permettraient qu'en cas de viol, d'inceste ou de dangers pour la vie de la mère.

Tiré du Village Voice, 11 au 17 mars 81

Le 22 janvier 1981, 50 000 personnes manifestent contre l'avortement à Washington.

Village Voice, 11 au 17 mars 81

Les militant-e-s anti-avortement interviennent au niveau des gouvernements des états, à travers tout le pays, pour bloquer les subventions locales attribuées aux hôpitaux pour les avortements des femmes sur le bien-être social.

### Le Human Life Bill

Au niveau du Congrès, la bataille se cristallise autour d'un projet de loi intitulé le *Human Life Bill* présenté par Hyde (toujours le même) et Helms, et qui propose la définition suivante: ... La vie humaine commence dès la conception.

Tiré de Time Magazine, 6 avril 1981

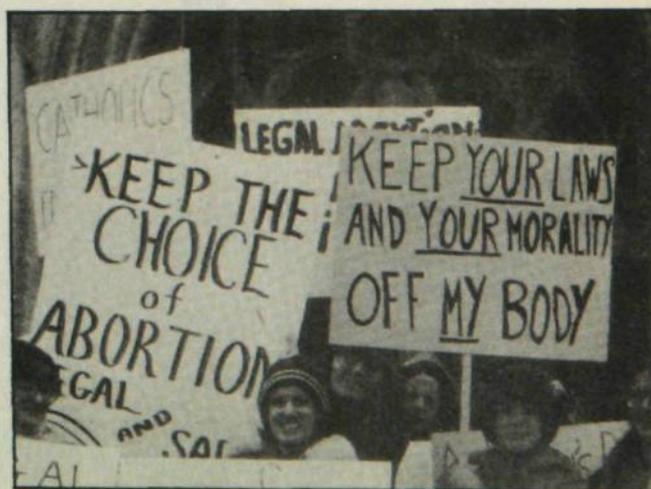
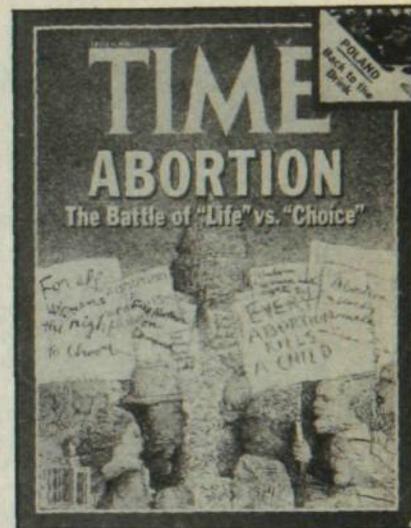
Les 23 et 24 avril derniers, un sous-comité du Sénat tenait des audiences publiques pour entendre des témoignages d'experts sur cette question centrale du débat, à savoir quand commence la vie humaine.

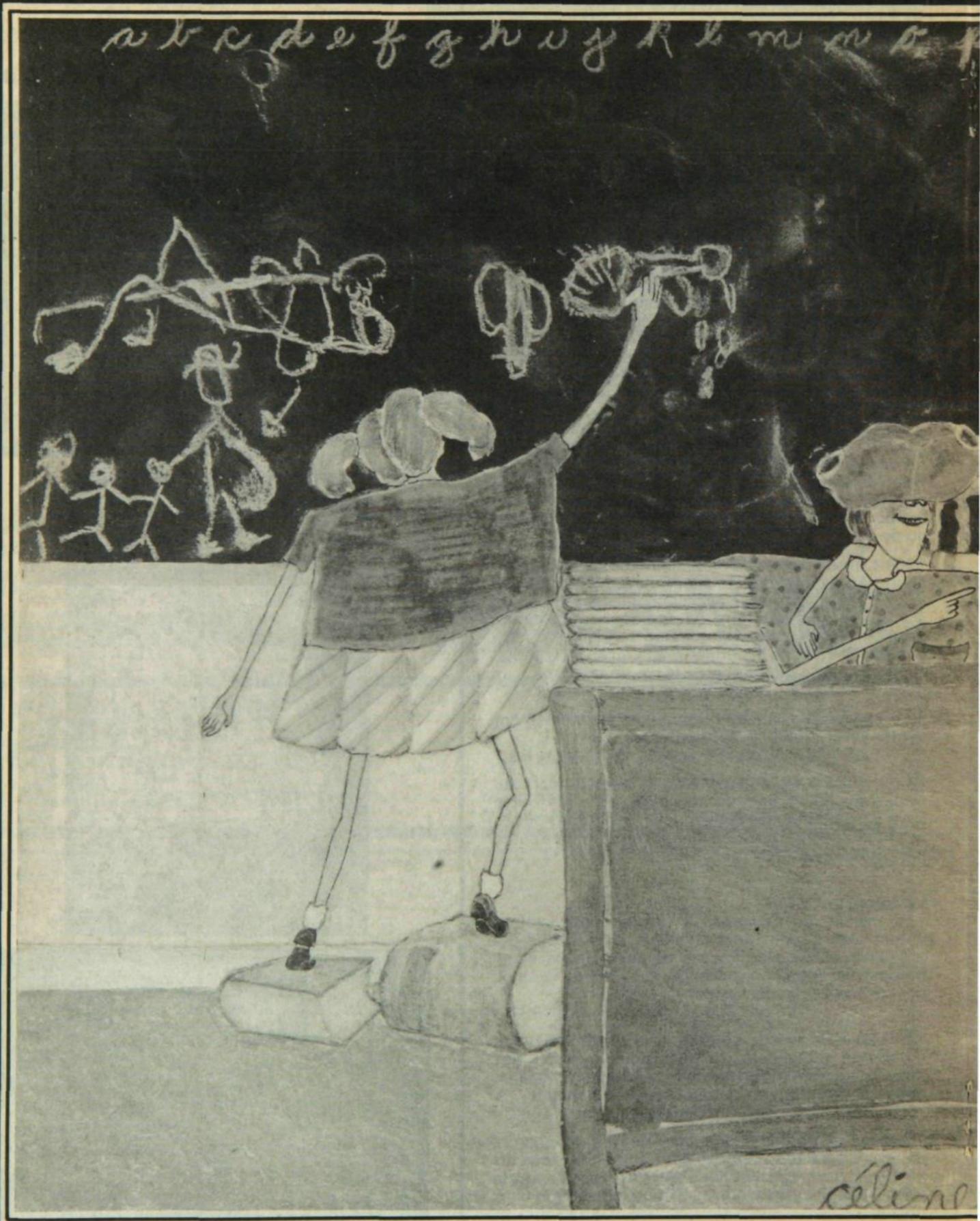
Tiré de Time Magazine, 6 avril 1981

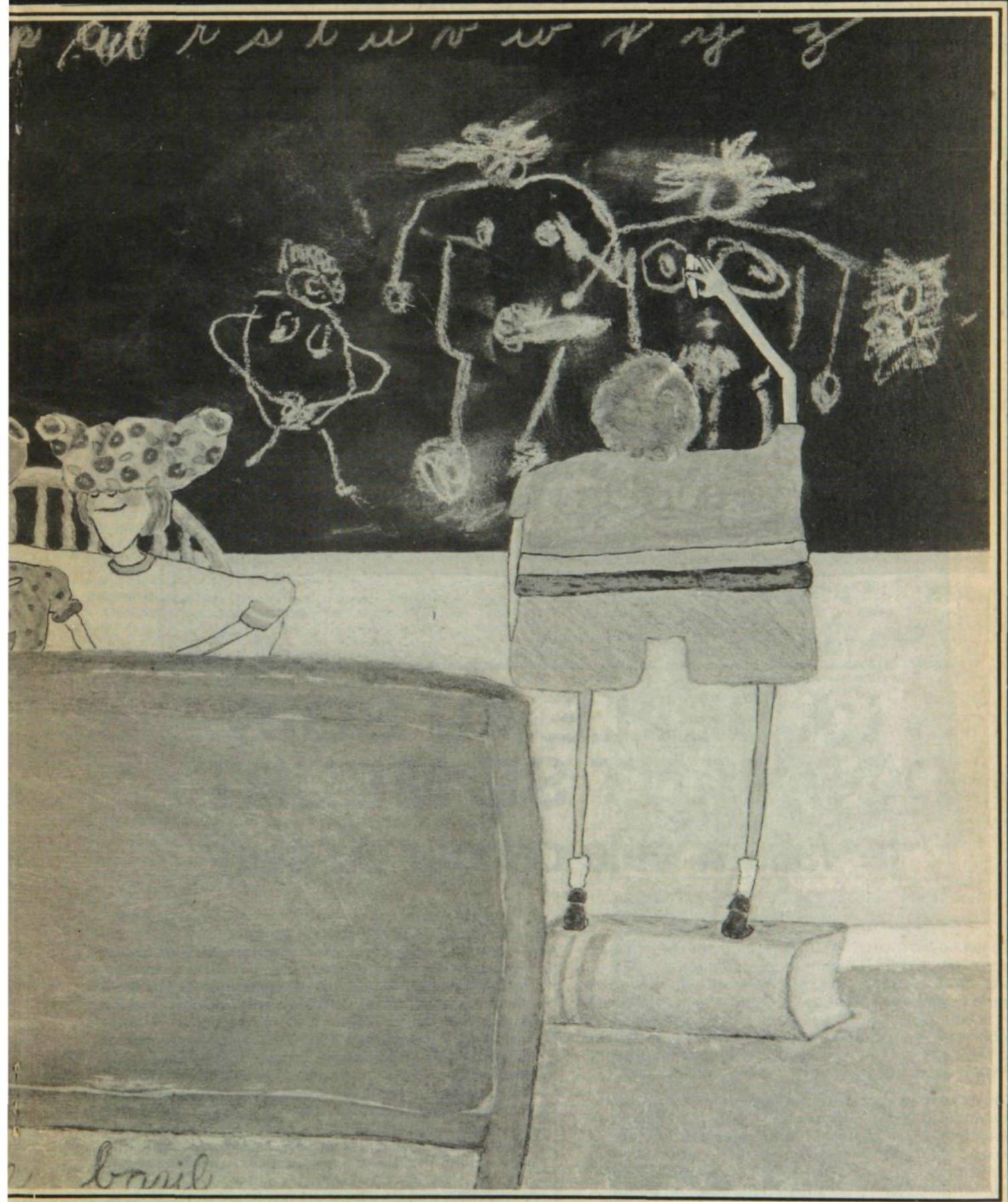
Accusé de partialité, ce sous-comité s'est vu forcé de prolonger ses audiences pour entendre « tous les points de vue ». Les auditions ont été remises après le 20 mai et se poursuivront sans doute pendant le mois de juin.

Tiré du New-York Times, 25 avril 1981

L.M. / C.V.



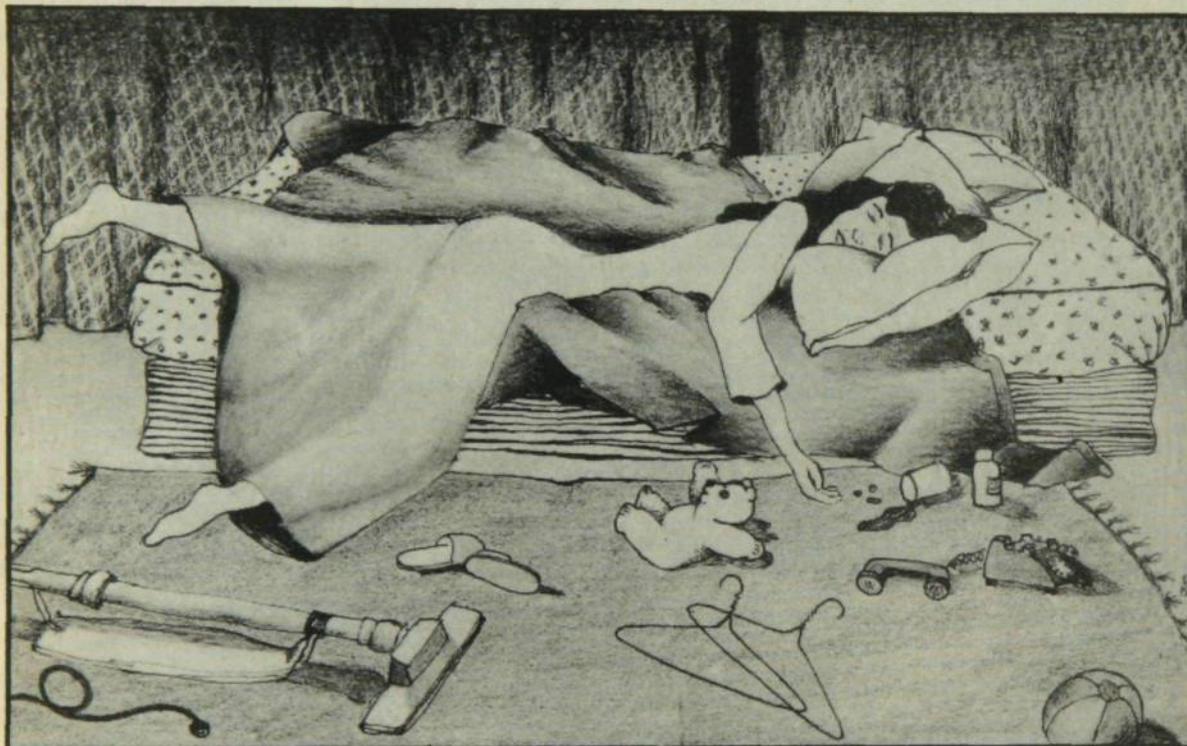
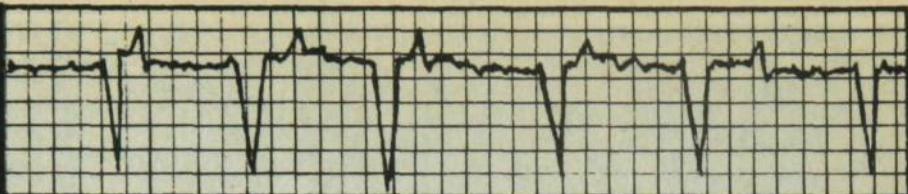




ie en Rose

**ERFOLD**

# SANTÉ



## LA BELLE AU BOIS DORMANT SE MEURT: le valium et le cancer du sein

*En juillet 1979, le docteur David Horrobin fut mis à la porte de l'Institut de recherches cliniques de Montréal (affilié à l'Université de Montréal) pour avoir parlé trop ouvertement de sa recherche sur le Valium et le cancer du sein. Après deux ans de travaux en laboratoire, Horrobin disposait de preuves mettant en lumière un lien direct entre la consommation de Valium et le cancer du sein.*

*Les milieux scientifiques ont levé le nez sur cette inquiétante découverte, ne se préoccupant pas de deux faits primordiaux : le Valium est la drogue la plus consommée par les femmes et le cancer du sein est la maladie qui les menace le plus. Dans la presse francophone, les travaux du Dr Horrobin ont donné lieu à quelques entrefilets et courts articles. LA VIE EN ROSE a voulu en savoir plus long : Francine Pelletier nous livre ici les résultats de l'enquête.*

Au cours des vingt dernières années, les tranquillisants sont devenus un phénomène de notre société de consommation. Qui ne connaît pas le Valium ? Qui n'en a jamais pris ? Mis sur le marché en 1963, le Valium s'est vite taillé une place de choix dans la panoplie des drogues dites « psychotropes »<sup>1</sup> : il est maintenant le tranquillisant le plus recommandé, le plus prescrit et, de tous les médicaments, le plus utilisé. Au Canada seulement, on en avale 6 millions de comprimés par semaine. Médicament à « large spectre », c'est-à-dire qui a plus d'un effet (en plus de diminuer l'anxiété, de détendre, de faire dormir et de procurer un bien-être général, c'est un anti-convulsif et un relaxant de muscle), le Valium a été chaleureusement accueilli par le milieu médical. Surtout parce que, contrairement aux

1. Psychotrope : qui ralentit d'une façon ou d'une autre l'activité cérébrale. On compte parmi les psychotropes les anti-dépresseurs, les anti-convulsifs, les analgésiques, les sédatifs-hypnotiques et tous les stimulants du système nerveux central.

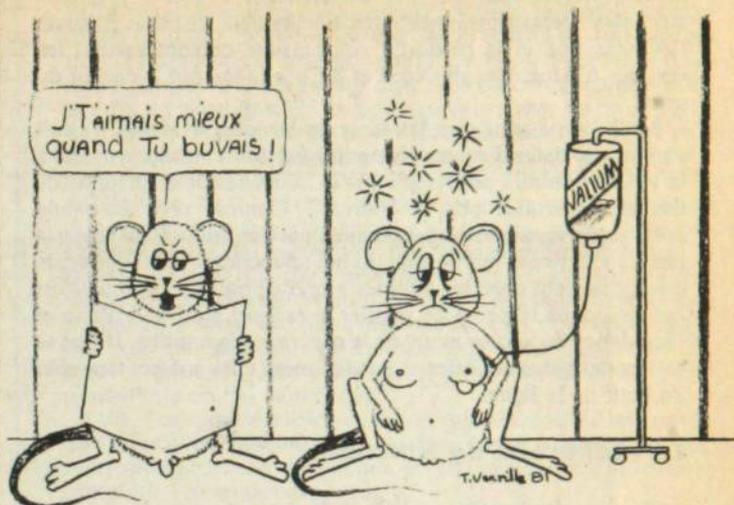
barbituriques ou hypnotiques, il ne pose pas le problème de l'« overdose ». Ce médicament aurait donc l'énorme avantage de ne pas tuer le monde quoique bien des femmes ont tenté et tentent toujours de contredire cette affirmation<sup>2</sup>. Car le Valium est la drogue des femmes, celle qu'elles consomment le plus souvent<sup>3</sup>. On estime que 40% des femmes en Amérique du Nord ont pris du Valium et que 15 à 20% en font usage de façon continue, c'est-à-dire deux fois plus que les hommes. Les femmes auraient donc besoin de valiums pour vivre, sinon pour mourir ?

### Le cancer du sein : le fléau des femmes

Dans les pays industrialisés, le cancer du sein représente la première cause de mortalité chez les femmes pré-ménopausées. Une femme sur onze en est atteinte et 250 000 en meurent chaque année à travers le monde. Mais le cancer du sein n'est pas seulement le cancer le plus fréquent chez les femmes, il est le plus fréquent de *tous* les cancers et son incidence est à la hausse. Pourtant, contrairement aux cancers du foie, de la vessie, de l'estomac, des os, des bronches, des poumons dont on a identifié plusieurs agents initiateurs, on ne connaît pas la cause du cancer du sein. Car il y a deux grands facteurs impliqués dans le développement du cancer : 1) les « initiateurs » ou mutagènes qui produisent des changements irréversibles dans le matériel génétique et qui suffisent à causer le cancer lorsque leur concentration est appropriée et 2) les « promoteurs de tumeurs » qui ne causent pas de mutations génétiques et donc, ne causent pas directement le cancer mais qui accélèrent l'effet des initiateurs et engendrent, ainsi, un cancer qui autrement resterait latent. Or, si les cancers officiellement diagnostiqués sont de plus en plus nombreux, on peut croire que les cancers « cachés » doivent être légion.

On ne connaît donc pas l'événement initiateur du cancer du sein. Comme tous les cancers, on soupçonne qu'il s'agit de la mutation d'un gène provoquée par un facteur de l'environnement : des études épidémiologiques\* indiquent qu'au moins 80% des cancers humains ont leur origine dans l'environnement<sup>4</sup>. Ce qu'on sait, c'est qu'une prolifération anormale et anarchique de cellules prend alors la forme d'une tumeur — anodine, ferme, indolore — qui détruit les tissus voisins et crée souvent d'autres tumeurs à distance de son lieu d'origine (métastases). Mais le cancer du sein pose un problème de dépistage particulier : il faut sept à dix ans avant de pouvoir déceler un groupement de cellules malignes qui mérite le nom de tumeur. Or, une fois le diagnostic posé, 35 à 60% des femmes atteintes n'ont plus qu'à se préparer à mourir. Pourtant, on ne s'évertue pas à chercher ni la cause ni une meilleure méthode de dépistage du cancer du sein : c'est un sujet de recherche qui n'intéresse guère<sup>5</sup>.

Cependant, des observations faites sur des femmes atteintes du cancer du sein, permettent de dégager certains facteurs qui prédisposent à cette maladie. Tout d'abord, la production hormonale, puisqu'il y a deux périodes de vie où ce cancer apparaît surtout, autour de la quarantaine et à la ménopause, et que le cancer est d'autant plus fréquent si le cycle menstruel s'est



la tourmente intérieure...

## SURMONTIL

favorise un sommeil reposant tout en traitant les troubles anxio-dépressifs latents.

**Efficace dès les premiers jours**  
Le surmontil vous procure un sommeil et un repos plus sereins, plus efficaces, plus tranquilles. C'est un médicament qui agit rapidement et sûrement.

**Sans effet sur le sommeil paradoxal**  
C'est le seul médicament qui agit sur le sommeil sans perturber le sommeil paradoxal. Plus de calme, plus de sérénité, plus de plaisir à vivre.

**Peu d'effets secondaires**  
Des études ont montré que le surmontil agit sans perturber le rythme cardiaque, sans provoquer de troubles digestifs, sans causer de dépendance, sans provoquer de tolérance.

**Sécurité cardiaque**  
Le surmontil agit sans perturber le rythme cardiaque.



2. Le Valium a quand même un effet de « potentialisation » : combiné avec un autre médicament puissant ou avec de l'alcool, il pourrait faire des ravages considérables et même causer la mort.
3. Pour 77,17% des femmes toxicomanes, leur premier contact avec la drogue consiste en une ordonnance médicale pour un tranquillisant quelconque.
4. 300 substances physiques et chimiques ont été identifiées dont les rayons X, la lumière ultra-violette, les goudrons, les fumées, les solvants, les colorants, les protéines des viandes et poissons préparés en grillades.
5. **Pour ne citer qu'un exemple**, la revue des activités scientifiques de l'Institut du cancer de Montréal pour l'année 1979-80, nous révèle que presque toute la recherche a porté sur le cancer du poumon. Qui en meurt ? Les hommes dans un taux de 20,4% par rapport à 4,1% pour les femmes.

\*Études des maladies causées par l'environnement à partir de populations cibles.

installé précocement ou si la ménopause est-tardive. L'importance des événements hormonaux semble donc décisive. Ensuite, l'alimentation et le mode de vie, puisque ce sont surtout les femmes d'Amérique du Nord et d'Europe qui ont le cancer du sein.

Mais ce ne sont que les facteurs les plus évidents. Il doit sûrement exister d'autres éléments, eux aussi intimement liés à la vie des femmes, pour expliquer la fréquence de cette forme de cancer. Pourquoi pas le Valium ? Comme pour la pilule contraceptive, avalée régulièrement par des millions de femmes depuis vingt-cinq ans et aujourd'hui soupçonnée de favoriser le cancer du sein chez les femmes « prédisposées »<sup>6</sup>, on ne s'est jamais donné la peine de vérifier le rapport entre le Valium et l'incidence du cancer avant de le mettre sur le marché. Il faut se méfier des panacées offertes aux femmes : elles coûtent trop cher au bout de la ligne.

### La recherche de Horrobin

C'est en étudiant l'action de différentes drogues sur la paroi des vaisseaux sanguins que Horrobin découvrit que le diazépam (nom générique pour le Valium) avait des propriétés semblables à d'autres « promoteurs » de cancer tels la saccharine, l'amiante, les rayons X ou la fumée de cigarette. Étant donné que les femmes sont de grandes consommatrices de Valium et que, par ailleurs, elles sont souvent atteintes du cancer du sein, il chercha à savoir s'il y avait un lien possible entre les deux. Il étudia l'effet du diazépam sur un cancer du sein provoqué expérimentalement chez des rats. Après quatre semaines, les rats qui recevaient l'équivalent d'une dose normale de Valium (5 mg, trois fois par jour) avaient des tumeurs trois fois plus grosses que les rats ne recevant aucun tranquillisant.

L'explication est relativement simple. Le corps étant parfois génialement constitué<sup>7</sup>, une cellule « malade » se fait généralement aider par une cellule normale qui lui prête les éléments nécessaires pour se défendre, empêchant ainsi la prolifération de la cellule maligne et donc, le développement d'une tumeur. Le Valium, comme tout « promoteur de tumeur », empêche justement cette coopération métabolique de se faire. Il faut donc croire que le Valium a le pouvoir d'encourager une prolifération de cellules anormales un peu partout dans le corps<sup>8</sup>. Si son effet sur le sein est spécifique et plus redoutable encore, c'est que le Valium empêche aussi une synthèse adéquate des prostaglandines\*\* provoquant ainsi un déséquilibre hormonal et un tel déséquilibre est toujours en cause lorsqu'il y a cancer du sein. Fait assez mystérieux, lorsqu'on double la dose de diazépam chez les rats, non seulement leurs tumeurs ne grossissent pas mais, au contraire, elles diminuent.

Après deux ans d'études en laboratoire, les résultats de Horrobin ne permettaient pas d'affirmer sans l'ombre d'un doute que le Valium était cancérigène d'une façon ou d'une autre, mais les preuves dont il disposait étaient déjà beaucoup plus significatives que celles qui ont servi à bannir certains produits du marché : par exemple, le Valium est 10 000 fois plus puissant en tant que « promoteurs de tumeurs » que la saccharine. Suffisamment de questions soulevées, de toutes manières, pour vouloir creuser davantage.

6. Voir *La Gazette*. 20 avril 81 : "Fear of birth control pill risks "high"."

7. Mais pas toujours : le fait que les femmes passent la majorité de leur vie à la remorque d'hormones fluctuantes dans le seul but de les rendre perpétuellement fertiles démontre que la nature n'est pas toujours parfaite.

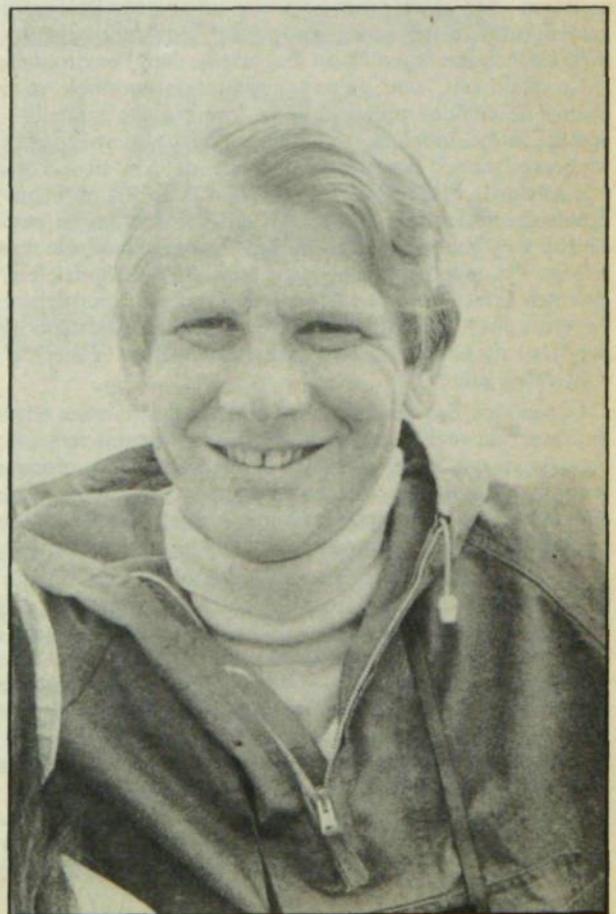
8. Il semblerait, d'ailleurs, que le Valium soit aussi relié à certains cancers du foie et des reins.

\*\*Hormones tissulaires à action locale, très influent dans le cycle menstruel.

## ENTREVUE

**Diplômé d'Oxford en Angleterre, David Horrobin est venu au Québec en 1976 à la demande de l'Institut de recherches cliniques de Montréal qui lui offrait un poste de directeur de laboratoire, et qui le lui retirait trois ans plus tard. Depuis son congédiement, Horrobin n'a pas été oisif. Il dirige toujours sa propre maison d'édition, Eden Medical and Technical Press, ainsi que sa propre compagnie de recherches, Efamol, dont la vocation principale est l'étude des propriétés curatives de la vitamine F ; il projette de mettre sur pied un laboratoire de recherches et poursuit ses études sur le cancer du sein. En plus de tous ces titres de noblesse, il a financé la mise sur pied d'une autre maison d'édition, mais à caractère féministe cette fois : Eden Press Women's Publications.**

**J'ai rencontré David Horrobin le jeudi 2 avril à Montréal.**



*LVR*: Depuis votre congédiement de l'Institut de recherches cliniques de Montréal, de nombreux « experts » ont déclaré que votre recherche était « peine perdue ». Pourquoi le milieu scientifique vous est-il si rébarbatif ?

*DrH*: La première raison, la plus évidente, c'est que ces « experts » sont des hommes et ils n'y voient aucune implication personnelle. Si j'avais fourni des preuves préliminaires — aussi minces soient-elles — à l'effet que le métal des fermetures éclair accélère le développement du cancer du pénis, je suis sûr que les fonds ne se seraient pas faits attendre. Et puis, ma recherche pose des questions auxquelles la science ne veut pas répondre. Le Valium et ses équivalents font maintenant partie de notre quotidien. Il s'agit d'une industrie de 600 millions de dollars, en Amérique du Nord seulement. Le directeur de l'Institut lui-même, le docteur Jacques Genest, s'est chargé de me le rappeler au moment où je tentais d'obtenir un appui et un financement accru pour ma recherche. Et il est bien placé pour le savoir, étant l'un des directeurs d'une des plus importantes compagnies pharmaceutiques aux États-Unis, Merck, Sharp et Dohme. D'autre part, s'il y a effectivement un lien entre le Valium et le cancer du sein, presque toute la recherche effectuée ces quinze dernières années sur le cancer est à jeter à la poubelle puisque ces travaux ne se sont pas préoccupés de la consommation de tranquillisants. Or, justement, les cancéreux et cancéreuses consomment d'énormes quantités de tranquillisants. Finalement, la médecine est un milieu conservateur par définition : les nouvelles idées sont toujours très mal accueillies.

*LVR*: Dans le dossier de presse où vous expliquez votre théorie et les enjeux de votre recherche, vous parlez beaucoup de « l'échec des experts ». Qu'est-ce que vous voulez dire ?

*DrH*: Un expert c'est quelqu'un qui a une compétence particulière. Or, les experts en cancérologie ne savent pas pourquoi le cancer se développe ou quoi faire pour l'enrayer. En ce moment, la recherche dans ce domaine consiste à installer des chercheurs en laboratoire pour qu'ils s'amuse avec des fioles et des rats pendant quinze, vingt ans. C'est devenu une « business » comme une autre mais tous ces gestes et tout ce temps ne visent pas des résultats pratiques. Par vocation, les chercheurs scientifiques sont en retrait de la réalité. Ce sont souvent des introvertis qui n'aiment pas entretenir des contacts avec les gens, qui n'aiment pas non plus qu'on discute de ce qu'ils font. Surtout, ce sont des académiciens qui ne pratiquent pas la médecine. Demandez-leur combien de fois ils ont vu quelqu'un mourir de cancer ! Il est évident qu'ils ne ressentent pas l'urgence de trouver des solutions au cancer. Ils s'installent confortablement en laboratoire pour y élaborer une même petite idée, qui mérite le titre de recherche « fondamentale » alors que c'est de la recherche appliquée qu'il nous faut. À l'heure actuelle, la médecine ressemble beaucoup à la physique d'il y a cent ans : les théories ne manquaient pas mais nous n'en connaissons pas les applications pratiques jusqu'au jour où Edison s'est mis à penser à l'électricité, à la radio, etc.

*LVR*: Situation assez scandaleuse...

*DrH*: D'autant plus quand on connaît la corruption du milieu. Tous ces professeurs et chercheurs qui émettent leurs opinions savantes ne disent pas qui a financé leur dernier voyage en Australie ou leur passionnant périple au Japon. Prenez, par exemple, l'histoire de cet éminent chercheur, l'un des plus réputés au Canada pour ses travaux sur le cancer, qui, interviewé par CBC sur la validité de ma recherche, n'a pas hésité à dire qu'elle ne valait pas un clou. Par contre, il a soigneusement passé sous silence le fait qu'il venait de vendre sa méthode de dépistage du cancer à la compagnie qui fabrique le Valium, Hoffman-LaRoche. Il ne faut pas oublier que les scientifiques sont une race à vendre.

*LVR*: Une fois les résultats de vos travaux rendus publics, la firme Hoffman-LaRoche a riposté, niant l'existence d'un lien entre le Valium et le cancer du sein. Selon elle, vos preuves reposeraient sur des expériences « trop minces », les réactions animales seraient différentes des réactions humaines et les tumeurs « implantées » fausseraient souvent les résultats. Que répondez-vous aux critiques qu'on vous adresse ?

*DrH*: Ma recherche a respecté les critères scientifiques habituels : mes résultats étaient statistiquement significatifs,

je les ai publiés dans les journaux officiels, comme il se doit, et les résultats ont été vérifiés, selon l'usage. Il est évident que les résultats d'une recherche poursuivie pendant deux ans n'ont pas le même poids que ceux d'un travail échelonné sur dix ou vingt ans. En ce sens, je suis d'accord pour parler de « minceur ». Mais je ne demandais qu'à continuer... En ce qui concerne la différence entre réactions animales et réactions humaines, et la validité expérimentale des tumeurs implantées, il est vrai qu'on ne doit pas extrapoler trop vite ce qui ressort de ces expériences. Cependant, toute la recherche médicale, la recherche pharmaceutique ainsi que le service de contrôle des drogues se basent sur l'étude des réactions animales (les tumeurs implantées font partie de ces études). Ce sont les bases mêmes de nos connaissances. Il est vrai que des études épidémiologiques s'imposent de toute urgence, mais j'en ai fait quatre fois la demande et quatre fois on me l'a refusée.

*LVR*: On semble avoir beaucoup rejeté votre théorie parce que vous avez basé vos expériences sur une consommation relativement basse de Valium, en fait la dose normalement prescrite. Qu'en pensez-vous ?

*DrH*: Il existe en médecine une règle tacite voulant qu'un effet biologique augmente proportionnellement avec le dosage administré. C'est faux. D'ailleurs, on s'accorde presque universellement aujourd'hui pour reconnaître cette évidence propre au cancer: les substances qui causent le cancer à faible dose l'enrayent ou arrêtent sa progression lorsqu'elles sont administrées à haute dose.

*LVR*: Vous voulez dire qu'on traite les cancéreux et les cancéreuses avec ce qui leur donnerait le cancer si la dose était diminuée ?

*DrH*: C'est effectivement le cas des rayons et de la chimiothérapie. Voilà d'ailleurs pourquoi l'histoire de Three Mile Island était si inquiétante : les radiations se répandaient dans l'atmosphère à des doses faibles.

*LVR*: Pourrait-on alors entrevoir le Valium à haute dose comme possibilité de traitement du cancer du sein ?

*DrH*: Oui et non. Comme pour les rayons et la chimiothérapie, le traitement serait à double tranchant. Si le sein reçoit une forte dose de Valium, d'autres parties du corps vont le recevoir à faible dose. Ou encore, ce qu'on considère comme une forte dose le premier jour devient une dose faible trois jours plus tard. Le risque de développer des cancers secondaires existe donc toujours.

*LVR*: Pourquoi le milieu scientifique boude-t-il cette autre catégorie d'agents que sont les promoteurs de tumeurs ? Ne sont-ils pas tout aussi inquiétants ?

*DrH*: C'est vrai. Sachant, par exemple, que les rayons du soleil sont cancérigènes, il faut bien se dire qu'il est à peu près impossible d'éviter complètement les substances mutagènes. Or, les études conventionnelles en carcinogénèse ne visent qu'à déceler la cause première d'un cancer. On ne peut donc identifier les promoteurs que s'ils sont administrés conjointement avec une très faible dose d'un quelconque initiateur. Il n'existe tout simplement pas de tests pour la catégorie des agents promoteurs.

*LVR*: Pas de tests, pas de problèmes ?

*DrH*: C'est parfois moins simple mais on ferme les yeux quand même. Car, le Valium est sérieusement inculpé à deux niveaux en ce moment. D'une part, il est généralement reconnu que les produits qui ont des effets tératogènes (qui causent des difformités fœtales) ont aussi des effets cancérigènes. Or, récemment, la firme Hoffman-LaRoche s'est vu contrainte d'émettre un avis sur ses bouteilles; le Valium peut causer des bébés malformés. D'autre part, on vient de découvrir que l'oxazépam — déjà reconnu comme causant le cancer du foie — est lui-même produit par le corps lorsqu'on prend des valiums. Pourtant, il est toujours vendu en tant que tranquillisant sous le nom de Serax par la compagnie pharmaceutique Wyeth. Rien n'a été fait parce que l'opinion publique n'a pas été alertée. Quant à la communauté scientifique, il ne faut pas compter sur elle : elle est largement irresponsable.

*LVR*: Votre recherche remet en question certains lieux communs : l'anxiété provoque le cancer, par exemple, ou bien la grossesse est un antidote au cancer du sein. Deux idées reçues qui concernent beaucoup les femmes. Pouvez-vous expliquer davantage ?

*Dr H :* En effet, le docteur B.A. Stoll en-Angleterre a fondé son étude sur l'hypothèse que les femmes déprimées ou angoissées sont plus susceptibles de développer un cancer. Il a remarqué que les femmes qui avaient un cancer du sein avancé ou qui rechutaient avaient été, pour la plupart, des consommatrices de Valium avant le diagnostic et qu'elles consommaient deux ou trois fois plus de Valium après le diagnostic. D'après moi, son équation est trop simple. Il conclut qu'une femme qui prend des valiums doit être déprimée et que, plus elle déprime, plus elle a le cancer.

*LVR :* Il oublie que toutes les raisons sont bonnes pour prescrire des valiums aux femmes?

*Dr H :* Oui, mais aussi que le Valium attaque le système nerveux central. Une femme qui prend des valiums est passive, elle n'a pas tellement le goût de se battre pour quoi que ce soit. D'ailleurs, on est tout juste en train de prouver le contraire de la théorie de Stoll. Il semblerait que si on administre un produit cancérigène à un animal et qu'ensuite on lui fait subir des stress de tout ordre — nager, courir, jeûner — le cancer diminue. Si par surcroît on lui injecte du Valium, l'effet du stress se perd et le cancer se développe normalement. En ce qui concerne la grossesse comme antidote au cancer du sein, c'est vrai et c'est moins vrai. On a découvert que si la prolactine (l'hormone lacto-stimuline déclenchée lors d'une grossesse) est activée en bas âge — chez les adolescentes, par exemple — elle semble effectivement protéger ces femmes du cancer du sein plus tard. Mais si, par contre, la prolactine n'est activée qu'au cours de la trentaine, le contraire se produit : les femmes qui ont des grossesses tardives sont plus susceptibles de développer un cancer du sein.

*LVR :* Vous poursuivez en ce moment des recherches sur le cancer du sein. Où et comment?

*Dr H :* En Angleterre et en Scandinavie surtout parce qu'il est à peu près impossible de poursuivre de la recherche clinique au Canada. Dans un système où on paie les médecins à l'acte, très peu de gens veulent faire de la recherche car cela paie moins. En ce qui a trait à ma recherche, j'étudie les possibilités de la thérapie nutritionnelle car ni les rayons, ni la chimio-thérapie, ni la chirurgie n'ont donné de résultats satisfaisants jusqu'à présent. On arrive parfois à enrayer les tumeurs mais on n'améliore pas le degré de survie des femmes et c'est la survie qui compte. Le problème que je rencontre, c'est que les femmes qui ont un cancer du sein ne considèrent pas la nutrition comme un traitement assez radical : elles veulent un traitement sérieux pour leur sérieux problème. Donc, je travaille davantage avec des femmes qui ont des tumeurs bénignes mais qui ont quand même 10 à 15% de chances de développer le cancer du sein. Nous avons maintenant de bons indices que la vitamine E en dose élevée, la vitamine C, le zinc et les acides gras essentiels en dose moyenne, ont des propriétés curatives en ce qui concerne les affections du sein (douleurs, bosses, tumeurs...) et donc, peut-être nous acheminons-nous vers un remède au cancer du sein. Je suis dans la position délicate de faire le pont entre une recherche traditionnelle, officielle, et une médecine plus alternative. Je crois que les deux doivent se faire mais sans entraîner le divorce entre les deux aspects.

*LVR :* Y a-t-il quelque chose qu'on peut faire, nous?

*Dr H :* D'après moi, il est de toute première importance que le monde ordinaire ait son mot à dire par rapport à l'allocation des fonds pour la recherche scientifique. Les gens savent ce dont ils/elles ont besoin, la science ne le sait pas. Et depuis toujours, ce sont les femmes qui s'impliquent par le biais des organismes de charité, des services bénévoles, etc. Prenez la Société du cancer du Canada : on y trouve presque uniquement des femmes. Ce sont elles qui trouvent les fonds pour la recherche et les structures administratives existent déjà, tout au moins sur papier, pour qu'elles puissent exercer le contrôle. Mais fidèlement, chaque année, elles remettent l'argent à un comité décisionnel de l'Institut national du cancer, composé de scientifiques mâles qui en font ce que bon leur semble. La recherche scientifique est dominée à plus de 90% par les hommes, plus que la médecine encore, c'est bien connu. Ce qui est moins connu — et je crois même des féministes qui se sont beaucoup battues au niveau de la santé et dieu sait qu'il faut le faire — c'est que la médecine d'aujourd'hui reflète la recherche effectuée depuis soixante

ans. Donc, c'est une bataille presque perdue d'avance. Nous n'aurions pas tous ces problèmes reliés aux anovulants, toutes ces mastectomies, ces hystérectomies, si les femmes avaient été impliquées dans la recherche concernant la contraception, la gynécologie, le cancer du sein. Les femmes, beaucoup plus à la remorque de la médecine que les hommes, doivent tout au moins pouvoir exercer un choix dans ce domaine. Mais quels choix ont-elles vraiment quand on sait à quel point la recherche scientifique, qui gouverne la médecine, est biaisée et confuse? Les femmes qui s'exprimeraient à ce sujet ne pourraient qu'améliorer les choses.

Depuis la recherche du docteur Horrobin, onze autres études sur le Valium et le cancer du sein ont été effectuées. Toutes ont confirmé que la consommation de valiums a pour effet d'accélérer ou de mettre en branle le cancer du sein. La probabilité que ces 12 observations relèvent du hasard est inférieure à 1 sur 1 billion.

Santé et Bien-être Canada, alerté par le débat provoqué par l'affaire Horrobin, vient d'annoncer qu'il mènera d'ici peu sa propre enquête sur la question. Mais alors que le docteur Ian Henderson, directeur du bureau de contrôle des drogues de ce ministère, avoue que « notre connaissance du Valium est incomplète » et que « la théorie du docteur Horrobin pourrait être valable » (Toronto Star, 16 mars 81), le docteur Denys Cook du même ministère, mais directeur de la recherche sur les drogues cette fois, affirme que « indépendamment des résultats de l'enquête, le gouvernement ne retirera pas le Valium du marché » (La Gazette, 18 mars 81). Fait intéressant : dans aucun de ces articles il est question du cancer du sein. On parle tout bonnement de cancer, sans préciser. De la recherche scientifique à la médecine jusqu'au gouvernement, nous y perdons notre sexe et fort probablement notre santé.



### **La pilule dorée des femmes au foyer\***

Une femme entre dans un bureau de médecin. Elle s'assoit et avoue candidement sa mauvaise humeur, son manque d'entrain. Des maux de tête? ... Oui, ça lui arrive. Elle se sent nerveuse et plutôt fatiguée. Les symptômes sont vagues et elle soupçonne qu'elle incommoder cet homme sérieux qui d'ailleurs l'intimide. Mais son mari n'a-t-il pas été le premier à dire : « Si

\*Ce qui suit est tiré d'une entrevue avec Louise Nadeau, consultante pour femmes toxicomanes, et de l'étude de Ruth Cooperstock (voir réf.).

tu te voyais la tête ... va donc voir un médecin » ? Déjà, elle se sent coupable. Ce médecin, qui a une idée très précise de la maladie — « une déviation de la norme de variables biologiques mesurables » —, parle de symptômes « psychosomatiques ». Peut-être la pense-t-il « émotivement instable » comme bien d'autres femmes qu'il a vues ou qu'il connaît. Les femmes sont, après tout, « normalement » dépressives. Ou peut-être pense-t-il qu'elle n'est qu'une autre victime des temps qui courent. Le temps est à l'angoisse, au stress, aux dépressions ; le temps a le vague à l'âme et, en tant que médecin, il est sur « la ligne de feu » pour tous les malaises du monde. Il ne dira jamais que tout cela le dépasse. Plutôt, il jouera son rôle jusqu'au bout en lui prescrivant un « calmant ». À symptômes vagues et indécis, médicament vague et imprécis. Les maladies chroniques et psychosomatiques ayant ces jours-ci présence, il ne peut qu'être reconnaissant envers toutes ces drogues nouvelles et toujours plus miraculeuses qui sollicitent son attention et qui, fort heureusement, le sauvent de l'inutilité. Comment ne pas avoir foi en la pharmacologie quand c'est à elle que la médecine doit ses beaux jours ?

Prescription en main, cette femme rentrera chez elle déjà un peu consolée par la « maladie » qu'on vient de lui fournir gratis. Pour elle, il est plus facile de se dire « malade » qu'incompétente, folle ou en colère. Douce maladie, d'ailleurs, qui ne comporte aucune transgression comme la consommation de drogues de rue ou la surconsommation d'alcool. Mais ne comporte pas, non plus, le plaisir, les sorties, la

convivialité qu'on trouve quand on se pacte à la brasserie avec son chum de gars ou qu'on fume du pot avec ses amies. Il y a dans ces rituels un certain pouvoir qui est celui d'enfreindre la norme, celui d'un « savoir non-canalise ». La consommation de valiums, elle, est une maladie de l'oubli, le lot des femmes qui ne savent ou ne peuvent régler leurs problèmes<sup>9</sup>.

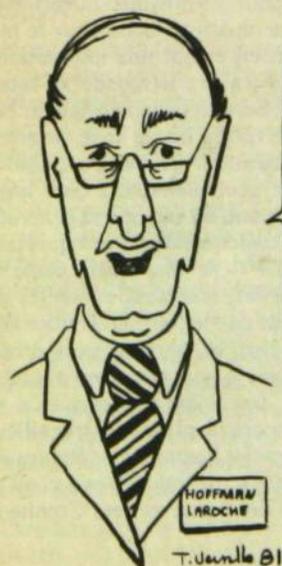
*Je prends des valiums pour protéger ma famille de mon irritabilité. Les enfants sont encore des enfants. Je ne pense pas que c'est bien de leur crier par la tête parce que leurs activités normales me dérangent. Mon mari dit que je réagis trop. Je suis plus émotive que lui. C'est un ingénieur, très calme, très rationnel, du moins, il le pense. Peut-être que je réagis trop mais ce n'est pas une raison pour que les autres en souffrent. Alors je prends des Valiums pour me garder calme. Le calme et la paix. C'est ce que souhaite mon mari parce qu'il faut dire que les enfants l'énervent lui aussi. Mais lui, il ne prend rien : il explose. Pour lui, c'est correct mais pas pour moi. Je lui en ai beaucoup voulu à cause de ça mais j'ai fini par l'accepter. J'attends. Un de ces beaux jours, je vais laisser tout ce bataclan et lui avec. Alors peut-être n'aurais-je plus besoin de Valium.*<sup>10</sup>

9. Une enquête menée auprès de femmes qui consomment des Valiums révèle que celles-ci réussissent très peu dans le domaine du « problem-solving ».

10. Cooperstock, Ruth et Lennard, Henry "Role Strains and Tranquilizer Use", pour Alcoholism and Drug Addiction Research Foundation, Toronto. 1978.

Quand une femme retournera voir son médecin, les symptômes initiaux auront peut-être largement disparus mais, cette fois, c'est elle qui demandera qu'on lui prescrive du Valium. " Elle en prend probablement depuis assez longtemps (il suffit de 4 mois) pour développer d'autres symptômes, ceux de la tolérance et d'une certaine dépendance physique : élans de rage, sommeil perturbé, léthargie ... Mais c'est surtout la dépendance psychologique qui est la plus grande motivation dans ce cas. Une femme redemandera du Valium indéfiniment parce que ce médicament est devenu le « symbole intégrateur de sa vie ». Sans valiums, elle est incapable d'avoir des rapports avec les gens, incapable de faire l'amour, incapable de dire oui ou non, incapable d'organiser la fête de Noël... Sans valiums, elle n'a aucune sécurité car elle s'en sert pour se couler dans le moule, pour ne pas trop s'écarter du rôle qui lui revient.

« La médicalisation est un choix qui cautionne et consolide cette hyper-adhérence, cette obligation de se conformer au rôle traditionnel des femmes. »<sup>12</sup> En effet, une étude menée en Ontario en 1978<sup>13</sup> sur l'usage des tranquillisants, conclut que les femmes prennent des valiums pour amoindrir les contraintes qu'elles ressentent dans leur rôle de mère et épouse. Pourtant, on note que ces femmes sont conscientes que leurs « problèmes » sont davantage d'ordre social que personnel, beaucoup plus que les hommes qui prennent du Valium ou que les médecins eux-mêmes. Elles savent qu'on ne leur prescrit pas des médicaments de la même façon qu'aux hommes et elles ressentent, très justement, une certaine animosité face à leur médecin traitant.



Comment pouvez-vous penser des choses pareilles ? Le "Valium" est le résultat de recherche rigoureuse et scientifique ! Même ma propre femme en prend, c'est tout vous dire...

Pourquoi la colère des femmes ne gronde-t-elle pas plus fort ? Nous avons vu les horreurs de la thalidomide, les ravages de la pilule contraceptive, les hystérectomies systématiques ... et place, maintenant, au cancer du sein. Mais entre notre colère et nous, il y a presque toujours un médecin pour nous tendre la pilule de nos rêves, une thérapie pour nous replonger dans le bien-être originel, un gouvernement pour nous rappeler que les enquêtes se poursuivent à coup de millions et tous ces progrès scientifiques qui n'ont pas fini de nous épater et de nous promettre l'avenir. Le futur nous appartient si on ne meurt pas avant...

Francine Pelletier

recherches :  
Michèle Pontbriand, Francine Pelletier

11. Les médecins soutiennent que ce sont toujours les femmes qui le demandent.

12. Nadeau, Louise « Les femmes et leurs habitudes de consommation de drogues », dans *Santé mentale au Québec*, publication bi-annuelle, novembre 1979.

13. Étude de Ruth Cooperstock citée plus haut. Il n'existe pas d'étude spécifique au Québec.



## Une féministe en exil

Tatiana Mamonova — celle qu'on a appelée la dissidente de la dissidence\* — est la fondatrice et la rédactrice en chef de *l'Almanach : Les femmes et la Russie*. Publié pour la première fois en décembre 1979, ce recueil de textes est peut-être devenu le plus célèbre des samizdat\*\* a sortir d'URSS car il ne décrit pas seulement les « pressions sociales » en régime soviétique mais cherche à exposer les conditions de vie des femmes.

Pour la première fois, on parle de viol, d'avortement et de contraception, d'exploitation des femmes à l'intérieur de la famille, de lesbianisme... Premier livre féministe jamais publié en URSS, il a créé une « véritable panique ». Mamonova et trois autres membres du collectif de production se sont vues expulsées du pays, d'autres ont été arrêtées et toutes ont subi harcèlements et menaces de tous ordres.

Tatiana Mamonova vit aujourd'hui à Paris avec son fils et son mari. Elle était de passage à Montréal en mars dernier.

Une femme réservée qui n'en dit pas plus long qu'il faut, Mamonova a cet air sérieux — un peu dur sauf quand elle sourit — des femmes qui sont toutes de l'intérieur. À l'exception de ses jeans en corduroy et ses t-shirts à l'américaine, rien n'est familier chez elle en commençant par la langue qu'elle parle. Malgré une traductrice remarquable (avez-vous déjà entendu le russe ponctuée de tabarnaks ? ...), j'ai l'impression de parler à quelqu'un a

l'autre bout du monde. Car il y a mystère chez elle : ses propos sont précis sans l'être tout à fait, elle tranche sans aller jusqu'au fond, elle répond sans toujours répondre. Quand on risque de se faire interroger à tous moments par le KGB, sans doute apprend-t-on l'art des propos voilés.

Mamonova n'hésite pas à dénoncer le totalitarisme de l'État soviétique : les camps, la répression, les lieux de résidence et le travail imposés, les piètres conditions de vie, l'égalité factice officiellement accordée aux femmes, etc. Pourtant, elle n'aspire qu'à retourner dans son pays pour y travailler ouvertement. Mamonova se sent investie d'une mission : consolider le mouvement féministe en URSS tout en créant une internationale féministe afin que les femmes à travers le monde se sentent moins isolées. C'est d'envergure. Surtout quand on sait qu'étant peintre et poète de métier, elle risque de se faire accuser à nouveau de « parasitisme », accusation qui pèse sur tous les artistes là-bas et qui leur mérite, généralement. 2 ou 3 ans de travaux forcés dans les camps. Quand on sait que sa génération — celle de 68 « qui a douté de la justice et du bonheur qui étaient censés régner dans notre société » — se heurte sans cesse à la génération précédente — celle de l'ère stalinienne « où les gens croupissent de peur et n'attendent que le jour où ils trouveront leur utilité en dénonçant leur voisin et, parfois, leurs propres enfants ». Quand elle nous dit que le gouvernement actuel est une « gérontocratie à l'agonie », forcément conservatrice, « ni pour le socialisme, ni pour la démocratie, ni pour les travailleurs, ni, bien sur, pour les femmes », que les hommes soviétiques sont presque tous des « ivrognes » et des « irresponsables » et qu'une femme qui aurait l'ambition de faire partie du seul Comité des

\*Appellation que lui a donnée les Éditions des femmes à Paris.

\*\*SAMIZDAT : revue clandestine reproduite manuellement.

femmes soviétiques doit d'abord prendre une marche dans le cosmos.

Mais Mamonova met beaucoup d'espoir dans ce « mouvement d'opposition massive » qu'incarner potentiellement les femmes ; dans leur nature « altruiste », le véritable humanisme qu'elles sont seules à détenir. Le mouvement dissident, lui, est élitiste en comparaison — « une mode en URSS pour ceux qui pensent » — et demeure tout aussi phallocrate que les courants officiels. D'ailleurs, pourquoi « penser autrement » (ce que signifie le mot dissident) alors qu'il lui importe de penser comme les autres femmes de son pays ?

Pense-t-elle donc, comme de plus en plus de femmes soviétiques, que le Vierge Marie est le grand symbole de la lutte ? Car le renouveau religieux est aussi devenu une mode en URSS\*\*\*. Si Mamonova ne croit pas que « cet idéal soit adapté à la femme moderne », elle croit qu'une « plate-forme pluraliste » doit tenir compte de cette « douce forme d'opposition ». Ce fort attrait pour la religion (qu'on retrouve, d'ailleurs, dans le mouvement dissident, lui donnant une tournure de droite) serait un des effets du stalinisme. « Nous sommes les Esquimaux de l'esprit. . . Pendant 60 ans, nous avons été privés de toute nourriture spirituelle. . . Maintenant que nous commençons à respirer — depuis Khrouchtchev, on peut parler d'une période de dégel — on est en réaction contre l'homo soviéticus", sans âme, sans sexe ».

L'éclectisme de la vie américaine — les jeans, le jazz, les vedettes de cinéma. . . — a d'ailleurs son attrait pour la jeunesse

soviétique. Mais Mamonova n'a pas été séduite. « L'URSS est un pays où tout est dissimulé, les USA un pays où tout s'exhibe au grand jour mais c'est du pareil au même. Nous avons idéalisé la vie américaine comme certains Américains, comme le Parti Communiste Ouvrier (PCO) au Canada, idéalisent le régime soviétique. »

Le véritable idéal dans tout ça. le leitmotiv de tout son discours : la démocratie. Quand Mamonova utilise ce mot, il ne réfère ni à ce qu'elle connaît. ni à ce que nous connaissons. Il réfère, on le devine, aux « idéaux de la révolution et du mouvement pré-révolutionnaire qui demeurent purs et lumineux ». Au temps où « le monde s'est transformé » et où « la libéralisation de l'ordre social a entraîné une progressive émancipation des femmes ». On entend Lénine chuchoter encore : « Dès à présent, la cuisinière va diriger les affaires de l'État. . . »

Il est difficile de ne pas être gagnée par l'impatience et l'espoir de ce mouvement qui naît, de ces désirs qui prennent forme, dont Tatiana Mamonova est un éloquent témoignage. Mais lorsqu'intervient sa foi en « la responsabilité morale de l'État socialiste devant le peuple ». moi et mon crayon BIC ne suivons franchement plus.

Francine Pelletier

\*\*\*Ce courant « orthodoxe » a provoqué la scission du collectif de *L'Almanach* d'où est sortie le groupe « Marie » qui cherche à christianiser le féminisme.

N.D.L.R. : *L'Almanach femmes et Russie* est disponible à la Librairie Des Femmes

# Duras entre les lignes

## Introduction

Elle dit : « Je ne sais pas très bien le sens de cette mode à laquelle je suis. . . Je crois qu'il ne s'agit pas seulement du cinéma, qu'elle a trait à une sorte de marginalité politique que j'incarne pour le moment. » Il y a de cela, en effet, dans les rassemblements que provoquent les *événements Marguerite Duras*. Mais s'arrêter là serait un peu court et surtout, profondément injuste pour le formidable travail d'écriture et de cinématographie de cette femme, propos d'une vie, incessante recherche. . .

Extra-territoriale, anti-dogmatique (« Ce qui est bon, c'est ce que tu penses, toi. »), son œuvre, portée par elle « au cœur du gouffre général », dans « le refus de l'histoire mortelle » — que traduit si bien la dernière-née de ses personnages, Aurélia Steiner — est œuvre de désir. Aurélia Steiner, née dans les camps de concentration, « du rectangle blanc de la mort des Juifs », de ce rapport hanté à la judaïté dont elle a vécu de près le drame, lors de la dernière guerre : c'est d'elle qu'il a d'abord été question dans la brève entrevue réalisée lors du passage à Montréal de Marguerite Duras, à l'occasion d'une rétrospective de ses films présentée à la Cinémathèque Québécoise.

« Que le cinéma aille à sa perte » dit-elle dans *Le Camion*. Pour les spectateurs qui assistaient nombreux à la discussion qui suivit la projection elle a spécifié : « Je pense que *Le Camion* illustre la perte du cinéma, complètement. De ce point de vue, c'est une réussite indéniable. Il y a une évocation constante de la représentation, mais elle n'a pas lieu. »

Dire aux absents qu'ils ont manqué quelque chose ne suffira peut-être pas à les en convaincre : la brève bibliographie qui accompagne ce texte a été préparée à leur intention.

Danièle Blain



Photo : Journal de Montréal

DB : D'Aurélia Steiner vous avez dit : « Si je ne parle pas avec cette survivante, je perds l'écrit ». Êtes-vous prisonnière d'elle comme vous dites l'avoir été d'Anne-Marie Stretter, ce personnage dont la mort a précédé la naissance d'Aurélia ?

MD : Ce rapport d'emprisonnement, je l'ai avec les Juifs. Avec toute la judaïté. J'ai été des années à ne pas pouvoir pénétrer dans le quartier juif de Paris sans pleurer. C'est complètement. . . maladif, enfin c'est . . . un état grave quand même. Le trauma, c'est un trauma abominable que j'ai subi. Et c'est vrai qu'historiquement, quand je serai morte et qu'on fera l'histoire de mes écrits, on verra que j'ai recommencé à écrire avec Aurélia. Comme si quelque chose s'était assouvi quand même. Une douleur. Une douleur très très grande, et que je n'avais jamais exprimée. Tout au long de ma vie, j'ai essayé d'éviter de penser aux Juifs. D'abord parce que des gens s'opposaient à moi quand je le faisais et puis ensuite parce que je me disais que bêtement, bêtement encore, en suivant les modèles posés, qu'il ne fallait plus parler du passé : qu'il y avait là quelque chose de morbide . . . Alors qu'il faut en parler, absolument, parce que, puisqu'on parle de sa propre histoire, ne pas parler de l'autre histoire, qui accompagne la sienne. . . L'histoire des Juifs c'est mon histoire. Puisque je l'ai vécue dans cette horreur, je sais ma propre histoire. Et là j'ai osé écrire sur les Juifs.

Mais tu vois, avec Aurélia Steiner, je n'ai pas parlé des Juifs : j'ai parlé de quelqu'un, qui s'appelle Aurélia Steiner et qui est Juive. De même que je ne peux pas aborder le général directement, que c'est en allant au plus particulier des choses que j'atteins le général, je suis allée au plus particulier des Juifs en parlant d'elle, de cette enfant que j'adore, qui est Aurélia.

DB : Vous dites : « Je ne peux plus écrire comme ça des choses gratuitement, sans qu'elles relèvent de quelqu'un, et ce quelqu'un c'est la troisième personne. »

MD : En tout cas le texte de *L'homme assis dans le couloir* par exemple, sans la troisième personne serait complètement étouffant, illisible pour moi. Parce que vraiment, pour l'ouvrir, il fallait cette troisième personne. Pour le voir. Sans ça, il ne rimait à rien. Il ne rimait qu'à lui-même, donc à rien. Je pense que la troisième personne est partout, finalement, dans mes écrits. Qu'elle est plus ou moins cachée, plus ou moins identifiable, mais qu'elle doit être partout

Dans *L'homme assis*. . . elle est complètement matérialisée. Pas tout de suite, c'est dans la deuxième ou troisième page que je parle d'elle. Mais dans *L'homme assis*. . . il y a aussi le lieu qui est changé, il y a un renvoi à un autre lieu. Il y a le lieu où se passe l'événement, le lieu de la théâtralité, et il y a cet autre lieu, qui est très indéfini, qui est indiqué à peine par des vallonnements, des arbres, des ombres, je l'appelle l'immensité indéfinie, je crois. J'ai

comme un renvoi constant à ce lieu comme à la troisième personne, il y a un dédoublement. Devant ce deuxième lieu, les trois personnages, l'amant, l'amante et moi, l'écrivain, dans le lieu de la théâtralité. L'autre lieu est aussi lointain que nous trois, comme un lieu de Dieu. Un lieu déïque, inaccessible.

DB : Quelle définition donnez-vous de Dieu ?

MD : C'est un mot. C'est un mot qui a certaines dimensions et ce mot, quoiqu'on en dise, quoiqu'on en fasse, il faut sortir de l'hypocrisie, ce mot *parole*. C'est un discours inintelligible, très obscur, très opaque, mais il parle à tout le monde. Sans ça il n'existerait pas. Il n'est pas tombé du ciel, le mot, c'est les gens qui l'ont inventé.

\*\*\*

Vendredi soir : dans une Cinémathèque bondée, Marguerite Duras rencontre les spectateurs de son film *Le Camion* : chaotique, déviant sans cesse au fil des questions les plus diverses, la discussion devient houleuse lorsqu'est abordée la question du militantisme. Elle dit : « Toute proposition militante est infirme, parce que c'est une position dictée, une dégradation du sens de la liberté, du raisonnement et de l'intelligence qui est affreuse. C'est un autisme. » Remous dans la salle. « On peut tout citer contre moi je ne changerai jamais d'avis. »

\*\*\*

DB : Le militantisme, c'est infirme par rapport à quoi ? Au désir ?

MD : Oui. Je veux dire que ça le supprime. C'est parce que tu échappes au désir, à cette immanence motrice que tu entres dans un parti. Quand tu es en panne de toi-même, quand tu es malade de toi-même. À ce moment-là, tu entres dans un parti. Moi ça m'est arrivé après la guerre, j'étais dans la Résistance, j'ai perdu beaucoup de gens. . . Je suis entrée au Parti communiste français.

DB : Vendredi soir vous disiez aussi : « Les Juifs et les femmes ont un ennemi commun, c'est cet homme du Camion, ce créateur. Il parle comme un homme de pouvoir et au nom du marxisme. » Vous envisagez la question juive et la question des femmes de la même façon ?

MD : Oui, c'est inévitable. Tout le monde l'envisage ainsi, je pense. . . On ne peut pas avoir un peu de clairvoyance et ne pas l'envisager comme ça, l'histoire de la femme.

DB : Dans vos écrits, les femmes ne « font » rien, est-ce à cause du désir qui les traverse ?

MD : Non, elles ne font rien, c'est-à-dire qu'elles sont dans une oisiveté infernale. Il n'y a rien sans doute de plus infernal que l'oisiveté. C'est comme si je les prenais au moment d'une crise, de leur crise, du fait que, par exemple, les femmes de la bourgeoisie n'ont rien fait depuis deux siècles et

demi : des femmes chez elles, enfermées, repues, dans un univers concentrationnaire. Maintenant elles commencent à travailler. Mais les militants m'ont dit : « Oh là là, elle va chercher ses bonnes femmes dans la classe bourgeoise, des femmes qui ont tout, qui sont pourvues de tous les biens, d'argent, de toilettes, de beauté, d'amants, etc. » C'est encore des erreurs, des erreurs de perspective, des erreurs de l'intelligence. . . Je montre des femmes damnées, des femmes maudites, les femmes de la bourgeoisie, je ne connais rien de pire que ça, même pas dans la misère. Les femmes misérables sont plus heureuses que les femmes de la bourgeoisie. Tu me dis : « les femmes qui ne font rien » : c'est un facteur de suicide.

DB : Quand vous réclamez la passivité des femmes. . .

MD : Passivité politique.

DB... on peut aussi penser que de le vivre, ce désir qui, comme vous le dites, « traverse » vos personnages, ça peut occuper une vie jusqu'à ne rien faire ?

MD : Oui, mais à condition que tu choisisses cette liberté. Encore une fois, imposée du dehors, c'est pas possible. Tu peux choisir, c'est extrême. . .

DB : Extrêmement périlleux de se tenir là ?

MD : Oui, ça a quelque chose d'héroïque.

DB : Vous avez dit déjà « Je fais des films parce qu'il faut bien faire quelque chose. . . » ?

MD : Oui, eh bien, c'est le mot le plus désespéré que j'aie dit. L'écrit exprime, exprime ce désespoir-là : je n'arrive pas à le mettre, l'insérer, à le faire dire par mes films. Je crois quand même que maigre tout mes films sont fragmentaires, pas mes écrits. C'est un moindre engouffrement de l'histoire. Par exemple, *L'Été 80*, c'est impossible de le tourner. On peut le lire, la seule lecture est assouvissante, là. *L'Été 80* charrie tout. L'histoire du monde, toute une saison, la mer, . . . on ne peut pas dire ça dans un film.



---

---

# Les angoisses existentielles de Bertha Schneider\*

---

---



\*Permission de l'auteur : Andrea Dworkin. Tiré de *A New woman 's broken heart*, Frog in the well. Californie, 1980.

d'abord, j'ai scappé les hommes.

c'était pas facile mais c'était évident en hostie.

entre toi pis moi, t'as peut-être envie de savoir c'qui m'a fait décider, ben, c'était pas les fois que j'ai été violée par des étrangers, j'veux dire que là, câlce, tu fais tout le trip, les cauchemars, les sueurs froides, la peur et les shakes, sans compter que ça te dégoûte pas mal. mais une chose que tu peux pas faire c'est le prendre personnellement, j'veux dire que j'ai toujours pensé que — statistiquement au moins — c'avait rien à faire avec moi. bertha Schneider.

mais pour les deux que j'connaisais un peu c'était différent j'veux dire, j'ai senti qu'y avait quelque chose de personnel là-dedans, le gars de Rand, ce trou de cul bien élevé et pis cet espèce de peintre affamé qui boitait, criss. j'veux dire, j' imagine que j'ai dû le chercher, j' passe mon temps à lire que j'ai dû courir après, c'est c'que les femmes font toujours dans les films, et elles sont toujours contentes, j'étais pas contente, câlce, mais qui l'aurait cru de toute façon, le peintre m'a dit que si j'l'avais pas voulu mon vagin se serait fermé et aucun homme aurait pu le pénétrer, j'y ai dit que j'étais pas une yogi même si j'voyais pour la première fois l'intérêt de toutes ces niaiseries orientales, j' imagine que c'est pour ça qu'y a pas trop de femmes yogi en Inde, ils veulent pas qu'elles ferment leurs vagins et c'est sûrement la première chose qu'elles feraient.

c'était même pas le fait d'être mariée pendant trois ans. c'était pas non plus la fois qu'y m'a cogné la tête sur le plancher de la cuisine (en bois franc) jusqu'à temps que j'dise que j'avais vraiment aimé le film après tout, j'veux dire, franchement, j'aime pas Clint Eastwood et si c'est une faute impardonnable ben c'en est une. c'était pas non plus la fois qu'y m'a battue devant ma mère, c'était pas la fois qu'y m'a jettée dehors en jaquette et qu'y a appelé la police, c'était même pas la fois qu'y a ramené à la maison quatre de ses chums, saouls — y en a un qui arrêta pas de m'appeler maudite juive — et qu'y m'ont attachée sur le lit et fourrée jusqu'à c'que j'perde connaissance et tant mieux, j'sais pas c'qui s'est passé après ça. après tout c'était seulement 4 événements en 3 ans c'est à dire 1 095 jours, à part de ça, je l'aimais, pis en plus, j'avais pas d'autre place où aller.

j'ai jamais vraiment fait une grande sortie, j'veux dire, j'aurais pu, par exemple, me sauver avec un autre homme, c'aurait été une grande sortie, mais ça aurait demandé d'la présence d'esprit et un corps pas trop magané. j'aurais pu changer les serrures et obtenir un ordre de cour, sauf que, franchement, et j'en suis certaine, personne m'aurait cru. j'suis sûre de ça depuis la fois que j'suis allée chez le docteur après qu'y m'ait cogné la tête contre le plancher de la cuisine, j'étais hystérique, j'l'avoue. c'que j'essayais d'expliquer au docteur c'était que si quelqu'un avait cogné sa tête contre un plancher de cuisine en bois franc parce qu'y avait pas aimé Clint Eastwood y serait hystérique aussi, ma faute impardonnable a pas été bien accueillie par lui non plus, y m'a dit qu'ils pourraient m'enfermer ou que j'pouvais r'tourner à la maison, pis y m'a donné des valiums. j'ai bien réfléchi mais faut croire que j'avais plus peur de l'asile que d'être battue à mort.

de toute façon, deux événements m'ont finalement forcée à partir pour vrai, d'abord j'suis allée magasiner et y a essayé de m'écraser avec son auto. la police est arrivée au moment où y était sorti de son char après m'avoir coincée contre un mur et qu'y était en train de m'étrangler pis de me crier des obscénités, j'ai pas voulu porter plainte, j'continuais de penser qu'y savait pas ce qu'y faisait, que c'était sûrement une erreur, j'pensais ça à chaque fois.. pour une femme instruite, faut l'faire ! alors j'suis rentrée à la maison et j'ai pleuré et j'y ai dit que j'l'aimais et que j'ferais n'importe quoi pour lui et j'l'ai sucé et j'ai fait à souper, ça fait que j'me suis retrouvée avec un virus à l'estomac et j'ai eu une diarrhée terrible et j'ai vomé et quand j'y ai demandé de me conduire chez le docteur y m'a donné un coup de pied à la jambe, entre le genou et la cheville. le coup m'a faite r'voler à l'autre bout d'la chambre pi j'ai r'tonté sur le mur. y est retourné se coucher pi j'ai chié dans mes culottes, j'suis restée là longtemps

pis quand j'me suis finalement r'levée, j'ai faite ma grande sortie en boitant, avec la merde qui m'coulait sur les jambes, dans le soir qui tombait.

j'ai jamais cherché à me venger ou quelque chose comme ça. sa nouvelle blonde est emménagée avec lui tout de suite. j'l'avais provoqué qu'elle disait, pour une femme instruite, faut l'faire ! lui braillait quand y m'voyait dans la rue et y me demandait : bertha, pourquoi m'as-tu quitté, c'était ça sa chanson jusqu'au jour où on a passé en cour, ce jour-là y m'a battu, m'a traitée de putain et m'a dit qu'y finissait toujours c'qu'y avait commencé.

oh j'ai baisé à gauche pis à droite un bout de temps après être partie, en fait j'étais juste bonne à ça. j'avais le genre que les hommes aiment, complètement désabusée, pis j'avais la posture qui les fait bander, toujours à plat-ventre, surtout j'étais pauvre et généralement affamée et baiser était le seul moyen que j'connaisais pour me faire payer un repas.

c'est pas à ce moment-là que j'ai décidé de scrapper les hommes mais juste un an et demi plus tard, j'ai pris beaucoup d'acide pis ces nuits-là où même ces après-midi-là en examinant le néant qu'y avait entre mes jambes, j'faisais juste trembler. 8 heures, 12 heures de temps ou aussi longtemps que l'acide durait, j'faisais juste trembler.

j'ai eu des cauchemars aussi, d'une certaine façon j'ressentais en dormant toutes les sensations que j'avais pas r'ssenties au moment où les choses m'arrivaient. j'détestais dormir parce que ça me forçait à r'ssentir les choses que j'avais vécues, j'le sentais me battre et j'sentais c'que ça fait et criss c'était horrible, j'dormais des fois les yeux ouverts, j'ressentais la plupart de ces feelings-là pour la première fois, j'ai pas compris pourquoi j'avais pas r'ssenté ça quand ça m'arrivait mais j'l'avais pas senti, j'avais senti quelque chose d'autre, j'avais senti presque rien, c'est pas pareil, quand j'dormais chaque chose m'arrivait exactement comme ça m'était déjà arrivé et j'sentais c'que j'avais pas senti à ce moment-là.

pis j'ai commencé à le sentir même réveillée, alors j'ai décidé que même si ça s'pouvait que j'me sente jamais mieux, j'voulais certainement pas me sentir pire, c'est là que j'ai décidé de laisser tomber les hommes.

après ça j'ai laissé tomber les femmes, comme j'ai toujours adoré les femmes, ça peut avoir l'air un peu fou. tout a commencé quand j'étais très jeune, 13 ans pour être exacte, j'ai eu ben des nuits amoureuses avec elles et même jusqu'à l'âge adulte, des fois quand y m'battait, j'allais chez ma voisine d'à côté qui m'réconfortait doucement, orgasme après orgasme mais j'pouvais pas rester là ou prendre le temps d'y penser parce qu'elle était mariée avec un homme qu'elle haïssait et qui était là d'habitude, on aurait dit qu'y avait pas de paix ou de bonheur nulle part dans ces temps de merde-là.

pour parler franchement, j'ai laissé tomber les femmes après quelques histoires d'amour aigres-douces qui ont été fuckées parce que j'baisais encore avec des hommes et j'étais encore très fuckée par ça. j'étais, pour tout dire, rien qu'une plaie vive ambulante et j'étais pas bonne à grand-chose ni à grand-monde, plusieurs femmes ont été correctes avec moi et j'les ai fourrées royalement parce que j'comprendais rien, finalement j'ai jugé que si j'pouvais pas faire du bien à personne, j'pouvais au moins arrêter d'leur faire autant de mal.

les jeunes gars ont été les derniers sur la liste 18, 19, 20 ans. pas pré-pubères, loin de là. des grands déguingandés maladroits et ignorants, y m'ont jamais battue mais y bandaient pas ben ben longtemps non plus, mais ça, j'ai fini par le prendre quasiment comme une preuve de bonne volonté, au bout du compte ça valait pas vraiment la peine.

à ce moment-là j'étais dans c'que les hommes de lettres appellent « une position existentielle ». ça, contrairement aux images cochonnes qui viennent à l'esprit vu que j'suis une femme, c'est quand tu renonces à tout c'que t'as déjà fait ou à c'que t'as pas fait mais que t'aurais voulu faire, dans mon cas, comme j'suis plutôt accrochée sur les arts, ça voudrait dire renoncer à ce qu'on m'fouette et qu'on r'couvre mes plaies de

moutarde (Henry Miller), renoncer à baiser Norman Mailer (Norman Mailer) ou à être couverte de chocolat et léchée par une bande de peintres de soho (moi).

dire c'que ça signifie pour moi, bertha schneider, d'être dans cette position existentielle est un problème vu que j'ai pas la crédibilité de Sartre, j'veux dire, j'peux pas invoquer grande crédibilité émotive, prends Jackie Kennedy par exemple, elle était là, John mort, elle très très riche, on lui a pas accordé de crédibilité émotive jusqu'à temps qu'elle marie Onassis. j'veux dire qu'on sait toutes très bien qu'elle a fait la seule chose qu'elle pouvait faire, j'veux dire, si de Beauvoir avait pas été la maîtresse de Sartre, penses-tu que quelqu'un l'aurait crue le moins ? ou prends Oedipe, ça c't'un autre exemple de crédibilité émotive, suppose que lui et sa mère aient baisé et que c'avait été magnifique, y auraient pu juste continuer de baiser et de diriger le royaume ensemble mais qui aurait cru ça même si ça s'était passé de même pour vrai ? ou dans Le Dernier Tango à Paris quand Maria Schneider tue Marlon Brando, la plupart des gens l'croient pas du tout, y disent c'est pas possible, pourquoi elle a fait ça ? moi j'l'ai cru immédiatement.

et puis r'garde-moi, me v'la, bertha Schneider, quelqu'un de pas si spécial que ça, cramponnée sur le bord de l'abîme, pu d'hommes, pu d'femmes, pu de p'tits gars, et c'que j'veux t'dire, même si ça l'air fou, c'est que j'ai jamais été aussi bien, la position existentielle de bertha Schneider c'est qu'à l'avenir elle s'fera plus fourrer, peut-être que ça veut rien dire pour toi mais j'appelle ça un nouveau départ : le Jour Un. j'imagine que quand

ma tête et mon corps s'ront revenus corrects, c'est avec ma mère que j'vais tripper. j'ai toujours eu beaucoup d'estime pour cette femme-là même si les nécessités d'la vie quotidienne s'arrangeaient pour nous l'cacher. quand j'pense au bonheur, pour pas dire la liberté, franchement j'nous vois ma mère pis moi seules quec' part en train de s'embrasser, se serrer et se lécher comme l'Bon Dieu l'aurait voulu, y auront beau faire toutes les pressions, j'reviendrai plus là-dessus, j'me trahirai pas pis j'me crèverais pas les yeux, c'est ma promesse à la postérité.

quand à mon ex-mari, ben j'ai pas eu le bon sens de Maria Schneider, on m'a dit qu'y a beaucoup souffert quand j'suis partie, oh j'me conte pas d'histoire, c'était pas par amour ou respect ou quec' affaire pareille quoiqu'y en dise, c'était plutôt que quand une personne dégoulinante de merde te sacre là en boitant, tu réalises qu'y a quec' chose qui marche pas rond, ça même un maniaque de Clint Eastwood est obligé d's'en rendre compte, j'veux d'ire, quand la balle de baseball dit au batte d'aller chier, la partie est finie et moi en tout cas j'l'oublierai jamais.

juste en ce moment j'suis en train de lire un livre qui dit que les femmes peuvent se reproduire par la parthénogénèse, c'est un livre de biologie donc j'ai raison d'espérer, franchement j'vais juste me recroqueviller avec c'livre-là dans n'importe qu'elle position existentielle confortable et j'vais m'appliquer à m'fécorder moi-même, j'ai jamais vraiment aimé cette histoire capotée où l'enfant est suppose être le père de l'homme.

Traduction : Françoise Guénette, Claudine Vivier

LIBRAIRIE

L'ANDROGYNE



HOMOSEXUELS  
livres non-sexistes pour enfants  
FR./ANG.

livres pour  
FEMMES  
LESBIENNES

1217 crescent 866-2131



cheap thrills

1433 BISHOP ST. TEL. 844-7604

Vente et achat de livres usagés



HURTUBISE HMH vous propose:

## LES JARDINS DE CRISTAL DE NADIA GHALEM

Les jardins  
de cristal



Autobiographie? Récit délirant? Où commence le faux et où s'arrête le vrai? / Apprenant qu'elle souffre de schizophrénie, Chafia entreprend dans un voyage mental autour de la démence la longue quête de son moi. Un vibrant témoignage auquel vous ne pourrez rester insensible.

\$7.95

Demandez-le à votre libraire où aux:

ÉDITIONS HURTUBISE HMH LTÉE 7360, BOUL. NEWMAN,  
LASALLE, H8N 1X2 364-0323

BRASSERIE O'KEEFE

CARLING  
*Black Label*  
BIÈRE

DEPUIS 1840

*Le Funambule*  
café - chimères

3817 rue Saint-Denis, Montréal 844 6271

LE BISTRO  
ST. DENIS  
BAR · RESTAURANT

vos hôtes:  
JEAN-PIERRE  
JEAN-VICTOR

1738 rue St. Denis, Montréal, Qué. H2X 3K4  
tél. (514)842-3717



## Calamity Jane CONTRE Sylvie hôtesse de l'air (is it true good girls have more fun ?)

La méfiance se serait-elle endormie? Les sapins nous seraient-ils passés sans que nous puissions à temps donner l'alerte à nos consciences? On pourrait le croire, en visionnant les derniers chefs-d'œuvre de la cinématographie moderne. Tous les prétextes sont bons, y compris « le fait divers authentique », pour nous donner le regret de cette époque où les filles étaient élevées dans la crainte de perdre prématurément leur vertu, avant de pouvoir la monnayer plus ou moins chèrement, mais sûrement, contre une alliance qui leur assurait le pain quotidien. On peut bien se pencher avec mélancolie, quand on est un garçon, sur l'adolescence heureuse qui a vu les filles en ponytail attendre, en rang d'oignon, qu'on les invite à faire 2-3 « stepettes » collées pendant que jouait *Surrender to me*. Si nos (et leurs) souvenirs sont exacts, c'est aussi l'époque où les mêmes garçons terminaient honteusement et solitairement la soirée en se faisant un petit « Dieu-seul-me-voit ». Alors pour la nostalgie, ils peuvent toujours tourner... Ils, ce sont les auteurs de « Tess » ou autres savon.

Pendant plus de trois heures, sur écran géant, dans des tableaux sortis tout droit de Bruegel ou Manet, une magnifique jeune fille vit une passion pour son mari, sans que ce dernier, cocu rétroactif, la délivre de la culpabilité qu'une aventure prémaritale lui a laissée. Mais sa pureté — car c'est de cela qu'il s'agit — ne la laissera pas tergiverser longtemps : sus à l'infâme qui l'a séduite quand elle était à peine pubère. Après 2 heures 1/2 d'hésitation, elle le trucidé allègrement : ça c'est une Amoureuse ! Et quand les gendarmes viendront la chercher, pour la punir de son crime, dans l'œil de celui qui lui aura inspiré un si grand geste (le mari), on verra l'admiration bien légitime et l'estime qu'il lui a rendue. C'est pas beau ça ? Berthe Bernage, Delly, Magali et T. Trilby (au point où nous en sommes), justice vous est enfin faite : Tess, c'est un subtil mélange d'*Un Palais rose à une mansarde*, avec un soupçon du Secret de la luzerne et une larme tirée du *Matin d'un beau jour*.

Pas qu'il nous vienne à l'idée de lui reprocher sa beauté, à l'héroïne. C'est <> le genre d'inégalité sociale auquel même le socialisme ne pourra rien changer », comme dirait ma voisine Nicole, féministe et humoriste de goût. Mais on croyait tout de même que c'en était fini de ces fées, à qui tout arrive sans qu'elles opposent à l'implacable sort autre chose que leur moue, superbe et désolée. En 1981, c'est lassant et ça laisse songeuse sur le progrès des mentalités. Est-ce qu'une fille ne pourrait pas se fâcher, dans un rôle au cinéma, une bonne fois pour toutes, pour autre chose que les doux yeux d'un bellâtre ? On dira que les prisons pour femmes regorgent de cas similaires, pour le peu de meurtres qui y sont punis. À vérifier. Il y a des femmes-pushers, de mauvaises mères, des prostituées qui font ça pour de l'argent, enfin de bonnes et honnêtes natures, quoi. Et vous connaissez les sœurs Papin\* ?

Il reste un point obscur et gênant : l'acceptation par nombre de comédiennes de tous ces rôles. On dira : ce sont les conditions du marché du travail, les filles qui travaillent dans les usines vivent les mêmes contradictions, faut bien gagner sa vie. Aux dernières nouvelles, on ne devient pas comédienne parce qu'on a pas pu faire autre chose, pour faire vivre une famille nécessaire ou parce que c'est la seule industrie du patelin. Ces motifs sont plus fréquemment invoqués chez les ouvrières de Cadbury, les vendeuses d'Eaton ou les



commis grade 7 de Bell Canada. À génération et scolarité égales, donc possibilité de connaissance de l'évolution des mouvements sociaux, il y aurait des questions à poser sur la part de responsabilité des actrices qui trouvent bien agréable et gratifiant de se retrouver au sommet des fantasmes et idéaux masculins. Les féministes américaines l'ont bien clairement fait comprendre, quand elles ont manifesté contre le « syndrome de Lolita » tout récemment encore\*\*. Et l'objection qu'il ne se tourne rien d'autre est bien mince. Ou bien il faudra qu'un jour il se tourne autre chose, ou bien les intéressées n'ont pas vu qu'elles avaient le moyen d'exiger qu'on leur offre autre chose : les fallacieux prétextes de l'art et de l'esthétique en prennent pour leur gros rhume, depuis *Caligula* et autres « amusants » fossiles de l'imagination des « créateurs » au cinéma. Peu nombreuses sont les comédiennes\*\*\* qui ne se sont pas compromises à jouer le rôle du mouton qui échappe au sort commun. Vous connaissez la fable ? Elle est fort justement racontée par Françoise Parturier dans sa « Lettre ouverte aux femmes » ; « On demandait au mouton qui menait tout le troupeau à l'abattoir pourquoi il acceptait d'accomplir ce triste travail. Il répondait, étonné : « Eh bien quoi, les moutons, il y en a qui s'en sortent ! Regardez-moi ! »

Cinéphiles de tous les goûts, à bientôt

Chantai Sauriol

\*La pièce de théâtre existe. Vous en avez beaucoup entendu parler : Les bonnes de Jean Genêt.

\*\*Magazine Time. 30 mars 1981

\*\*\*Je pense à Mary Tyler Moore, à Vanessa Redgrave, à Delphine Seyrig et à Pol Pelletier

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

jovette marchessault

# la saga des poules mouillées

THÉÂTRE

Distribution : PROLOGUE :  
332-5860, 1-800-361-5751

ÉDITIONS DE LA PLEINE LUNE,  
3862 Henri-Julien, Montréal H2W 2K2

O

\$8.95

PHILOSOPHIE • DICTIONNAIRES • NOUVEAUTES • LIVRES DE POCHE •

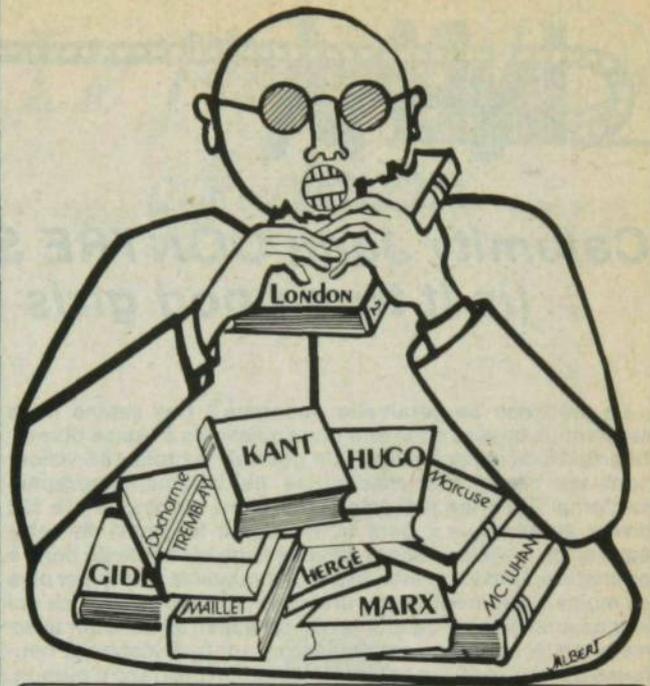
# HUGO

## Librairie Hugo Inc.

Centre commercial Wilderton  
2735, Van Horne, Montréal H3S 1P6  
739-9251, 739-0512

COMMANDES SPÉCIALES • CASSETTES

• DISQUES • PSYCHOLOGIE • LITTÉRATURE



## LALIBRAIRIE

d'OUTREMONT

Guy Lavigne, libraire 1284 ouest, rue Bernard tel :277-5119  
Ouvert 7 jours par semaine

NOUS ACHETONS VOS LIVRES  
842-4989

## opuscule

LIVRES D'OCCASION

4690 ST-DENIS (angle Gilford, métro Laurier)

### LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE:

Bernard Hénault Inc.

Livres scientifiques

Statistique Canada

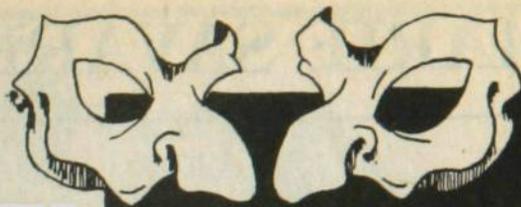
Publications gouvernementales

Urbanistes • Publications générales

2001, rue Université, Montréal, Qué. H3A 2A6 • Tél.: (514) 849-3569

LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE

SCIENTIFIC BOOKSTORE



## THÉÂTRE

# Les risques du close-up



Les one-woman shows à la manière de *Ma petite vache a mal aux pattes* de Jocelyne Goyette ou, encore, *d'Histoire de fantômes* de Francine Tougas m'inquiètent. Le projet, pourtant, sollicite : elles tentent de faire déborder sur scène l'écriture pour soi des femmes ; on dirait les pages d'un journal intime remaniées juste ce qu'il faut pour que le public veuille bien les lire, y trouver une place, s'y reconnaître. La transgression de bon nombre de conventions qui rendent les femmes habituellement silencieuses au théâtre semble s'imposer tout naturellement. La facture du texte la commande : pas de personnages, pas de fiction, pas d'action ; un récit à la première personne, du moi-je, en toute simplicité, dans le non-jeu, l'anti-performance. C'est si rare au théâtre, la communication intime, directe, transparente ...

Elles composent bien, elles, avec leurs misères, sans éclaboussure, sans agressivité aucune. Elles les écrivent, les jouent bien, mais pour qui, pourquoi ? Le privé même sur scène reste privé, prétexte à l'exposition et la représentation quasi complaisantes de l'impasse. Sans s'en rendre compte, elles donnent à voir une nouvelle version de la victime raisonnable ; l'envie de tout faire sauter passe dans l'écriture

S'installent, cependant, et très sournoisement, l'illusion, le détour, les écrans ; la parole s'avale, ne concerne qu'elles. Tout est sous contrôle : elles jouent l'impudeur dans une atmosphère quasi sensuelle. Dans ces jeux de vérité, rien de grinçant, de heavy ; des émotions douces pour un théâtre en close-up où la contenance, la rétention font dévier l'intention.

Les comédiennes bougent à peine, leur parole, leur voix donnent l'impression de prendre toute la place dans des mises en scène tirées à quatre épingles. Tout est trop lisse, arrondi, tourne court, est piégé comme le regard qu'elles portent sur leur condition de mère et de femmes seules (même avec un chum). La plainte se substitue aux revendications auxquelles on s'attendrait à en juger par ce qu'elles vivent et que nous vivons toutes, avec ou sans enfant. Elles ne s'en donnent pas le droit ou n'y croient plus, comme si elles acceptaient de prendre sur elles et, finalement, contre elles les impuissances d'une collectivité misogyne, en les réduisant à un vague à l'âme qui inspire, émeut, apaise. L'aliénation à la petite semaine revêt des allures poétiques et, automatiquement, la séduction opère, suscite l'écoute sympathique, compatissante. Rien de plus, sinon que cela donne bonne conscience. Du même coup, l'anti-performance redevient performance : seules sur scène comme dans la vie, le public admire leur courage, leur audace, leur générosité, leur délicatesse bien féminine. Dans leur fragilité à peine dissimulée, on les trouve belles, émouvantes dans leur désir d'éclater sans rien déranger autour, habiles dans leur manière de parler d'elles sans rien exiger des autres, de peur d'avoir à les confronter trop directement, sans doute.

compensatoire, le moment d'évasion, la bouffée d'air qu'elles se permettent sur scène, entre deux dodos de bébé. On ne sent plus chez elles l'urgence, l'énergie d'imaginer autrement leur vie de femme. Reste, en désespoir de cause peut-être, l'approbation illusoire, éphémère, factice ou ambiguë du public. Les applaudissements ne concernent que la comédienne, à moins qu'ils approuvent — si c'est cela, c'est tragique — l'exemple de reddition passive ou de démission qu'elles nous offrent.

Je songe, en pensant à elles, à la révolution lente et certaine à laquelle elles ne semblent plus croire en n'osant plus revendiquer comme d'autres le font et avec elles leur statut et droit de créatrice à temps plein et sur tous les modes. Encore faut-il oser confronter les autres responsables de nos misères privées. Seule, c'est difficile.

Pourtant, dans *Môman*, Louisette Dussault revendiquait, à travers le récit de son histoire de femme qui ressemble à la leur, le droit à l'existence et à l'autonomie créatrices des mères, des filles, des enfants et des hommes. Sur fond d'anecdote, c'est le sens morbide de la propriété privée qu'elle dénonçait, précisément parce qu'il fait croire à plus d'une femme qu'il est de leur devoir de l'entretenir pour les enfants qu'elles mettent au monde. À leurs dépens cependant.

Quoiqu'il en soit, la formule du one-woman show me laisse songeuse. Serait-ce la seule alternative à nos envies de briser l'isolement, de vivre autrement ? ...

Lorraine Hébert

# MARIE SAVARD

LA FOLLE DU LOGIS, c'est l'imagination, l'imaginaire trop souvent refoulé, censuré par une culture bien pensante. LA FOLLE DU LOGIS, c'est une perception, une sensibilité, un son, qui refuse de se laisser encadrer dans ce qu'il est convenu d'appeler « le permis » ou « l'admis ».



Ont collaboré à la finalisation de ce microsillon pour les accompagnements et arrangements musicaux, **Claire St-Aubin**, **Marie Trudeau** et **Elaine Christine Mailloux**.

Distribution : Les Messageries Prologue Inc.  
2975, rue Sartelon  
Ville Saint-Laurent H4R 1 E6

ÉDITIONS PLEINE LUNE  
3862, Henri-Julien, Montréal H2X 2K2  
Pour commandes postales : Prix : 9,95 \$  
75 0 de frais de poste et emballage.



## LE RESSAC BR

Achat et Vente  
de livres et disques  
usagés

317 est, Ontario  
près St-Denis

844-4541

et les mots pour le dire  
s'impriment clairement

les presses solidaires inc.

2381 Ave Jeanne d'Arc  
Montréal, Québec,  
H1W 3V8  
tel: 253-8331



Services de photocomposition, mise en page, caméra, impression, assemblage

**DISQUES — USAGÉS — LIVRES**

VISA

**B.D. Neuves et usagées**  
20% de rabais sur la B.D.

**769 Bellechasse** • Métro: Beaubien

**L'OCCAZE** Tél: 272-7600

**ACHAT — VENTE — ECHANGE**



TÊTE EN FLEUR  
coiffure

4071, rue Mentana près de Duluth  
Montréal 527-1976

VIOLETA  
PARRA

décimas



*C'est peut-être parce que la section « Internationale » est toujours cachée dans le fond du magasin, ou coincée entre la section des chants de Noël et celle des homélies de Jean-Paul II, qu'on l'oublie souvent. On peut y découvrir des perles. En plus d'y trouver des disques à proprement parler « folkloriques », on y classe ceux d'artistes méconnues ici : poètes, musiciennes, chanteuses, porte-paroles des traditions et des aspirations populaires.*

VIOLETTA PARRA, considérée comme la dernière représentante du vrai folklore chilien a commencé à chanter dans les peñas\* de Santiago où elle y exerçait aussi son métier de tisserande. Puis elle parcourut le pays, telle une troubadoure, vivant avec les paysans qui lui racontaient leurs histoires, puisant ainsi les sujets de ses textes. Violette était analphabète. Elle s'est fait connaître à Paris au début des années 60 par l'exposition de ses fameux tissages au Louvre. De retour au Chili et désormais célèbre, elle continua à fréquenter les penas. Ce furent pour elle des années de bonheur qui lui inspirèrent la chanson « Gracias à la vida ». Elle avait un peu plus de cinquante ans lorsqu'elle se suicida. Elle laissa à ses enfants un trésor : l'amour du folklore chilien et la fierté paysanne. Angel et Isabel Parra, réfugiés à Paris en 73 quand Pinochet interdit les penas, transmettent aujourd'hui cet héritage\*\*.

Sur disque (1), Violetta Parra est telle quelle, sans rajout : sa voix et sa guitare. Et si le résultat est touchant c'est qu'il n'y a rien de forcé chez elle, elle chante comme elle respire, par nécessité. Les nuances de sa voix en parfaite symbiose avec son instrument traduisent avec subtilité les sentiments qui l'habitent. Par la délicatesse de son interprétation, au-delà des mots, elle réussit à nous émouvoir.

Chez Violetta, comme chez d'autres chanteuses sud-américaines, il y a une distinction très nette entre le folklore et les chants politiques. Rarement retrouve-t-on ces deux aspects dans la même chanson voire sur le même disque. Si ses talents de folkloriste n'étaient pas contestés au Chili, son engagement social, lui, dérangeait. En chantant la vie des paysans elle dénonçait du même

coup leur misère et les systèmes qui l'entretenaient. Sa mort lui épargna l'exil qui aurait été son lot dans le meilleur des cas si elle avait vécu jusqu'en 73. Disparue sous le règne d'un gouvernement démocratique-chrétien plus conciliant, on lui épargna l'interdiction posthume de son œuvre engagée. Mais il y a une façon plus courtoise, étant donné les circonstances, d'interdire les plaintes de Violetta Parra : c'est de les taire.

\*\*\*

Fille spirituelle et interprète de la grande Violetta, l'argentine MERCÉDES SOSA vit en exil à Paris. Porte-parole du folklore traditionnel argentin, à ne pas confondre avec le folklore de ville et son illustre Tango né avec le développement de Buenos Aires, elle est surtout connue pour son engagement politique. Les deux disques (2) présentés ici traduisent ce parti-pris. Inspirées par les textes de poètes sud-américains, les chansons de Mercedes, véritables plaidoyers politiques, sont censurées en Argentine. Outre « Poema 15 » de Pablo Neruda, on découvre « Cuando Voy Al Trabajo » de Vittorio Jara, poète et chanteur chilien frappé à mort devant son peuple emprisonné dans le stade de Santiago le 11 septembre 73. Indienne d'origine, elle puise aussi dans le folklore Nahuatl les thèmes qui alimentent sa musique et ses chants.

L'accompagnement musical, discret — rendu par deux guitares, un tambour indien qu'elle joue elle-même et un accordéon — permet à la puissante et limpide voix de Mercedes de réveiller l'espoir.

La musique brésilienne invite à la danse, que ce soit celle de Carlos Jobim (« La Fille d'Ipanema »), de Gilberto Martinez-Orfeo Negro, de

Baden Powell ou encore celle de ZELIA BARBOZA (3), toutes ont ce pouvoir magique.

Tout comme le triste Orfeo qui, avec sa seule guitare faisait monter les fourmis aux jambes de ses jeunes amis, Zelia Barbosa, par ses chants contestataires, nous apprend que la danse peut être un antidote contre le désespoir.

C'est en chantant les états d'âme de ses personnages que Zelia dénonce l'exploitation et l'injustice : « Pierre, le maçon, se demande s'il doit mourir ou continuer d'attendre ce qui ne vient jamais; Zelia la pauvre dont les pleurs ont empêché ses amis d'aller danser au carnaval voit sa maison emportée par Forage; cet ouvrier qui, pour la première fois, obtient un petit coin de terre bien à lui... le jour de son enterrement; et celle qui préfère mourir de faim dans ses montagnes arides plutôt que de changer d'opinion »\*\*\*.

La musique transforme ces textes politiques en de véritables chansons d'amour. Voix, guitare, contrebasse et percussions contribuent à cette alchimie et c'est peut-être dans l'âme brésilienne qu'il faut en chercher le secret.

Louise Malette

\*pena : lieu où tous les membres d'une communauté exercent un art. La première pena et une des plus importantes de Santiago - LaCarpa • la Tente tut fondée par Violetta Parra.

\*\*Disques disponibles sur l'étiquette française • Les chants du Monde »

• Z Barboza chante en portugais — langue parlée au Brésil — mais chaque chanson est traduite en anglais à l'endos de la pochette. Il s'agit ICI d'une traduction libre.

(1) Violetta Parra : Canto y guitarra ; EMI 4050 Violetta Decimas ALP 204 série antologia

(2) Mercedes Sosa : Serenata para la tierra de uno, Philipps 634-7387

Mercedes Sosa : Serenata para la tierra de uno, Philipps 634-7266

(3) Zelia Barbosa Brazil Songs of Protest ; Monitor MFS 717.

# LIVRES

## Les yeux ouverts de Jocelyne François



*Joue-nous « Espana »*  
Roman de mémoire  
Jocelyne François  
Mercure de France 1980, 199 pp.

En exergue à ce beau « roman de mémoire » (quelle trouvaille cette expression !) une citation de Novalis : « Un roman est une vie en livre ». Pressée j'avais d'abord lu « Un roman est un livre en vie. » Ce qui ici est aussi vrai. Roman au « je », *Joue-nous « Espana »* est donc un roman vivant, en amour avec la vie, en révolte contre l'étroitesse d'esprit et finalement un roman d'amour.

Dans une entrevue parue l'hiver dernier, Jocelyne François dit avoir au monde « un rapport d'attention » (1). Ce troisième roman qui lui a valu cette année le Prix Fémina en témoigne à merveille. Au

seuil de la cinquantaine, elle avoue être « de plus en plus passionnée par les vies » et dans *Joue-nous « Espana »* elle décide de revenir sur une partie de la sienne qui va de la petite enfance à la fin de l'adolescence. « Je me suis aperçue que j'avais vécu les yeux éperdument ouverts durant toute mon enfance » (2). Comme en écho, la voix de Marguerite Duras l'autre soir à Montréal : « Et les enfants voient bien... »

C'est précisément le regard lucide de la petite fille qui, pendant un long moment, délimite le récit, toujours au présent. Le style porte les traces de la pensée qui se raffine à mesure qu'elle grandit mais jamais le ton n'est condescendant ou maniéré — pour-faire-plus-enfant. (Sous ce rapport *La Vie devant soi* d'Émile Ajar m'est insupportable.)

C'est en Lorraine que l'histoire se passe, entre 1936 et 1952, entre la guerre et les secousses familiales, entre les vergers des grands-parents à Rosières-aux-Salines (« Je suis attachée aux arbres, ils comptent pour moi ») et le pensionnat qui la délivre de sa famille même si « là, toutes nos actions obéissent à une cloche », entre le silence et son grand amour pour une autre pensionnaire Marie-Claire Pichaud, sa compagne de toujours, entre l'ivresse de prendre possession de sa vie et « l'impuissance à faire partager la beauté ». Non, jamais elle n'apprendra à jouer convenablement au piano « Espana » pour faire plaisir aux parents dont la bêtise l'accable et la meurtrit.

Jocelyne François écrit bien, si bien. Elle a le don des petites phrases lourdes, ciselées, qui collent à la mémoire. « Je n'ai toujours pas vu la mer, elle reste en réserve de désir. » « L'amour on peut bien l'arracher comme du chiendent surtout entre deux femmes. C'est un service à rendre au corps social. » « Vivre quelques décennies et mourir mérite bien une pensée un peu suivie. »

Absente de mes lectures jusqu'ici, Jocelyne François peut désormais me compter au nombre de ses inconditionnelles. Je lirai tout. Ses poèmes qu'elle écrit depuis toujours et ses deux romans précédents aux titres évocateurs *Les Bonheurs* (1970) et *Les Amantes* (1978). Il est des livres comme des alcools. Longtemps après on se souvient de leur chaleur quand on les a goûtés la première fois. J'ai lu *Joue-nous « Espana »* à petites gorgées. Pour mieux savourer et me souvenir. Je l'ai relu, comme on se verse un deuxième verre. Pour renouveler le plaisir.

Ariane Emond

(1)(2) In *Masques*, revue des homosexualités, hiver 80/81, p. 41. 43.

## Le jeu du dictionnaire : un jeu qui en vaut la chandelle

Voilà un ouvrage carrément didactique. Peut-être donc quelque peu ardu. L'auteur, pour démontrer son point, n'a pas voulu faire dans la facilité. C'est réussi. La méthode qu'elle propose pour comprendre le jeu du dictionnaire demande aux lectrices et aux lecteurs un effort intellectuel quasi-constant.

En compagnie d'Innocente, la protagoniste naïve, mais à l'esprit logique, nous découvrons par le biais des mots la sexualité telle que proposée par le Petit

Larousse. Une sexualité abstraite « qui permet de légitimer des discours accessibles seulement aux privilégiés, en dévalorisant les discours naïfs ». Et aussi, ce dont on se doutait fort, mais pas encore assez, une sexualité sexiste. Ainsi pour Innocente et nous-mêmes, quelle vilaine surprise de constater à propos du mot viol : «... l'édulcoration étonnante du thème : de viol, on s'en va à abuser, puis à séduire, puis à plaire, et c'est en définitive d'amour qu'il s'agit. »

De lecture plus facile, la troisième partie nous présente une réflexion sur les rapports de sexe dans le Petit Larousse, mais aussi dans la « vraie vie ».

Somme toute, *Le jeu du dictionnaire* est un livre capital. Ne serait-ce que parce qu'il nous remet bien en face de cette réalité ; «... derrière les flatteries dont les femmes font en apparence les frais, se cache une misogynie sans pitié, définitive. » Mais surtout, parce qu'il le démontre si nettement.

Claude Krynski

## ET COLETTE PARMIS TANT D'AUTRES...

J'ai lu Colette à 15 ans. Je n'y ai rien compris. Volés dans la bibliothèque d'un frère plus âgé, ses romans me sont d'abord apparus comme de simples histoires d'amour ! Il a fallu un été sans argent pour que je déloge de la bibliothèque de vieux livres de poche et que j'y découvre une écrivaine d'une sensualité, d'une émotivité et d'une incertitude si semblables à celles que nous vivons encore quotidiennement.

J'ai aimé Colette comme j'ai aimé George Sand, Lou Andréas Salomé, Anais Nin ou Virginia Woolf parce qu'elle est de celles qui ont su pousser plus loin le fade destin que leur imposait l'époque et parce qu'elle nous convie à d'autres horizons que ceux déjà préfabriqués pour nous !

Il y eut plusieurs Colette. Il y eut d'abord l'épouse de Willie qui la réduisit au simple rôle d'écrivain « nègre »<sup>1</sup> lui sommant de camoufler une sensualité qui se vendrait moins bien que les souvenirs salés qu'il exigeait d'elle !

« Vous ne pourriez pas échauffer un peu ces enfantillages? Par exemple, entre Claudine et une de ses camarades, une amitié trop tendre... Et puis des patois, beaucoup de patois... de la gaminerie... Vous voyez ce que je veux dire? » Mes apprentissages

C'est ainsi que Colette devient écrivain : un long pensum qu'elle se devait de produire si elle voulait s'attacher les bonnes grâces de Henry Gauthier Villars dit Willy. Et c'est la série des Claudine parus à leur origine (1900-1904) sous la seule signature de Willy. Toutes ces années, Colette connaîtra l'exploitation desontalentmais aussiletragiqueétiollement de l'homme et une grande récréation commence... Tu me réserves à présent un oeil si doux. Tu regardes émerger d'un confus amas de détroques féminines, alourdis encore comme d'algues, une naufragée... Tu regardes émerger ta soeur, ton compère : une femme qui échappe à l'âge d'être une femme...

De l'enfance à l'autonomie, trois mariages et une vie de recherches, de faux pas, d'espoir et surtout de sincérité. Colette ne clame pas. Elle témoigne de la certitude et de la confusion qui animent une femme à la recherche d'une intégrité difficile à cerner. Et c'est pourquoi lire Colette aujourd'hui, c'est lire une sensibilité bien proche de la nôtre.

Elle avait pourtant rêvé de beaucoup plus. Ecrire l'ennuie ; cela l'ennuiera presque toujours. Elle écrira d'abord par docilité, puis pour survivre. Ecrire deviendra enfin le prix d'une liberté à payer. Il n'est donc point surprenant que tout l'oeuvre de Colette soit modulé par l'épouvante et par l'horreur de tout ce qui se brise, se cerne, s'épuise. Son écriture maîtrisera peu à peu une cadence intérieure marquée par l'échec de tout amour et la tentative plus ou moins vaine de renoncer à ce dernier. Elle n'y réussira que lorsque,



déjà vieillie, elle abordera l'autre versant de sa vie. Dans *La naissance du Jour* (1928), elle pourra enfin écrire : « une des grandes banalités de l'existence, l'amour se retire de la mienne... Il me semble de l'être émerger dans une grande récréation commence... Tu me réserves à présent un oeil si doux. Tu regardes émerger d'un confus amas de détroques féminines, alourdis encore comme d'algues, une naufragée... Tu regardes émerger ta soeur, ton compère : une femme qui échappe à l'âge d'être une femme... »

Derrière ces mots, en filigrane, toute la peur de l'abandon qui épuisera Colette dans sa recherche vers l'harmonie : peur de l'animal apprivoisé mais aussi de l'indépendance, de la liberté, de l'amour, de la volupté. Colette l'animalière, si près des animaux encore tout mouillés d'une sensualité qu'elle nous donne à caresser, se confond souvent avec l'animal sauvage-apprivoisé qui rêve encore de liberté, tout en appréciant le bien-être menteur accordé par les maîtres qui le détiennent.

Il y eut plusieurs Colette disais-je. Il y eut Gabrielle Sidonie Colette. Colette Willie, Colette de Jouvenel, Colette Goudekert ; il y eut enfin Colette. Il y eut, certes, l'écrivain célèbre mais il y eut aussi la mime, la saltimbanque, la danseuse nue. Il y eut encore la journaliste, le membre de l'Académie Goncourt et la première femme à s'offrir des obsèques officielles en France.



De l'enfance à l'autonomie, trois mariages et une vie de recherches, de faux pas, d'espoir et surtout de sincérité. Colette ne clame pas. Elle témoigne de la certitude et de la confusion qui animent une femme à la recherche d'une intégrité difficile à cerner. Et c'est pourquoi lire Colette aujourd'hui, c'est lire une sensibilité bien proche de la nôtre.

Monique Parizeau

...

Tous les livres de femmes mentionnés dans cette chronique sont disponibles à la Librairie Des Femmes située au 3954 de la rue Saint-Denis.

1. Personne qui écrit des parties ou la totalité d'un ouvrage signé par quelqu'un d'autre.

elisabeth badinter  
**l'amour en plus**  
 histoire de l'amour maternel • XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle



Et si l'instinct maternel n'existait pas?

flammarion

376 pages.

Histoire de l'amour maternel du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle.

EN VENTE DANS TOUTE BONNE LIBRAIRIE

éditions flammarion ltée

**La parvise**  
 RESTAURANT

302 EST. RUE ONTARIO, MONTREAL, 842-2040  
 STACK BAR EN JOURNEE. SURPRISE PARYSE EN SOIREE  
 OUVERT DE ONZE A ONZE DU MARDI AU SAMEDI  
 BRUNCH LE DIMANCHE DE ONZE A SIX

## La pornographie mise à nu? ...\*

Après *l'Orgasme au masculin*, le tandem Bruno Boutot/l'Aurore a récidivé au printemps avec un autre « ouvrage en collaboration », huit textes qui portent cette fois le titre *La pornographie mise à nu*. Bien que des pseudonymes comme Rémi A. Imer, Aimé Lamoureux ou Yvette Tremblay prétendent préserver l'avenir de journalistes émérites, pour qui évidemment la porno ne serait qu'accessoire, je soupçonne fortement ce livre d'avoir été écrit à toute vitesse par un seul et même plumitif, exactement comme on rédige *Lesbos* ou *Confidence*.

Mais il est possible que je me trompe, et qu'il s'agisse après tout de plusieurs voix accordées au même diapason : « Je veux innocenter la porno. J'y tiens moi à la porno. J'y suis même profondément attaché. Je suis pour la porno, totalement pour, sans restriction aucune. »

S'ils (?) s'étendent à loisir sur les angoisses de la page blanche et les états d'âme de leur précieuse kékette, c'est, je crois, parce que les pornocrates de l'Aurore savent qu'ils ne parlent pas plus loin que le bout de leur nez. Quand on attaque la porno, ils se lèvent comme un seul homme pour crier à la répression sexuelle. Mais peuvent-ils ignorer que sans répression sexuelle, la porno n'existerait pas? Ils disent des féministes: « On voudrait empêcher le monde de rêver. » Peu importe que ce soit un rêve minable en noir et blanc pour les hommes, un rêve qui tourne en cauchemar pour les femmes. Peu importe que la triste comédie des photos de *Lesbos* réduise les lesbiennes qui s'aiment en chair et en os à l'état de papiercul jetable après usage. Pourvu que ça fasse bander, c'est le rêve. Peu importe que l'on multiplie à des milliers d'exemplaires des clichés de viol où les femmes hurlent de plaisir. Pourvu que ça paie, c'est le rêve.

Et pour défendre la porno, on part en Croisade, à l'Aurore, après avoir reçu en postface la bénédiction d'un professeur de philosophie qui s'appelle Marc Chabot. En 118 pages, preux pourfendeurs de féministes et grands Chevaliers de la Liberté et du Rêve ne se posent qu'une seule question : « Mais comment veux-tu qu'on les baise les femmes, si elles ne sont pas les objets de nos désirs ? » Que d'imagination...

S.D.

*"La pornographie mise à nu,*  
 présentation : Bruno Butot.  
 L'Aurore / Univers, 118 pages,  
 1981.

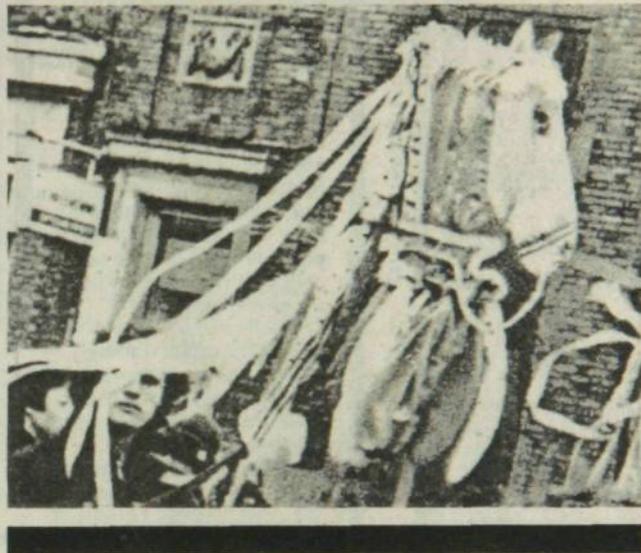
# POURQUOI N'Y A-T-IL PAS DE GRANDES FEMMES ARTISTES ?<sup>(1)</sup>

DANS le domaine des arts, les femmes représentent 60 p.c. des étudiants et plus de la moitié des enseignants. On les retrouve nombreuses dans la gestion des petites galeries, mais pour ce qui est de la diffusion de leur production artistique, elles ne comptent plus que pour environ 20% des exposants dans les musées et les galeries. A l'échelon supérieur, c'est-à-dire dans l'administration des musées et des programmes gouvernementaux, dans la composition des jurys ainsi que dans la gestion des gros projets, le pourcentage de femmes est inférieur à 10 p.c. Ajoutons à cela que dans les demandes de bourses présentées aux différents organismes culturels, les femmes réclament en moyenne \$3 000 tandis que les hommes évaluent leurs besoins à \$20 000 par année environ.

Ce sont là quelques statistiques qui ont été présentées lors d'une table ronde organisée par la galerie Powerhouse le 27 mars dernier<sup>2</sup>. Si approximatives soient-elles, ces statistiques n'ont rien d'étonnant, la situation des femmes étant à peu près la même partout : on les retrouve en très grand nombre aux échelons inférieurs et leur proportion diminue à mesure qu'on monte dans l'échelle du pouvoir.

Ce qui étonne cependant c'est l'attitude même des femmes artistes. Contrairement à ce qui se passe du côté des écrivaines et des femmes de théâtre, il n'existe pas de regroupement de femmes peintres, sculpteurs et autres, pas de groupes de pression pour défendre leurs intérêts alors que chez les Américaines, de tels groupes existent depuis plusieurs années déjà. Par ailleurs, on note chez la grande majorité de ces artistes, une ignorance et parfois même un dégoût non dissimulé pour les choses du pouvoir. L'artiste, homme ou femme, est considéré comme un être libre dont le seul besoin est de s'exprimer et qui tire tout son plaisir de l'inspiration.

Elles ne semblent pas vouloir savoir que le pouvoir s'exerce



Artistique ou politique ? Souhaitant insuffler de la bonne humeur dans la manifestation du 8 mars, Lise Nantel et Marie Décary lançaient Tannée dernière ridée de « L'Escouade des couleurs ». Parmi d'autres réalisations (les grands personnages de Maire-Claire Marciel et l'Oiseau blanc de la paix), elles paradèrent trois bannières mythiques, la Mère, la Fille et la Folle, dites « Les Chevillères des temps modernes ». Pour les accompagner, elles créèrent cette année « La Chevauchée rose » : une vingtaine de chevaux roses fabriqués avec des balais recouverts de tissus. « L'Utilisation systématique des balais et de la couleur rose vise à récupérer pour nous-même les symboles de notre soumission. » Cette marche attira environ 10 000 personnes. Photo Joyce Rock

là comme ailleurs et montrent une grande réticence à aborder les questions politiques.

Toute de même, elles étaient 150 ce vendredi 27 mars à avoir répondu à l'invitation de Powerhouse. Le moins qu'on puisse dire est que le débat (lequel ?) était plutôt confus, à un point tel que le lendemain, huit femmes seulement sont revenues pour participer aux ateliers. Toutefois, la présence d'un aussi grand nombre la veille indique un intérêt certain pour la question des femmes dans les arts. Mais cette préoccupation ne semblait pas avoir le même sens pour toutes.

Si on en juge par les différentes interventions, tant des femmes à la table ronde que des participantes dans la salle, on pourrait répartir grosso modo les femmes dans les catégories suivantes.

Il y a celles qui se défendent d'être féministes, mais qui comptent sur le travail des « militantes » pour débayer un terrain qu'elles seront les premières à envahir. Il y a les féministes « naturelles » (Marcelle

Ferron) c'est-à-dire féministes dans la vie, qui considèrent que l'art doit demeurer apolitique. Il y a les féministes qui ont mis leur art au service des groupes populaires comme Lise Nantel et Marie Décary et ont évité le milieu artistique autant que le milieu les a évitées. Quelques féministes font véritablement une œuvre féministe (Francine Larivée par exemple et « La chambre nuptiale » dont on n'a pour ainsi dire jamais entendu parler dans les revues d'art ou les chroniques d'arts des journaux). Enfin, il y a toutes les autres, plus nombreuses, qui disent ne pas se poser de questions, n'en posent pas, suivent leur petit bonhomme de chemin, en filles charmantes, innocentes, super-tolérantes, originales ou excentriques, et flottent dans un univers pastellisé.

Art féministe, art féminin, art produit par les femmes, art fait à partir de matériaux féminins, art pour l'art, art asexué, apolitique, etc. sont des expressions qu'on a entendues ce soir-là.

Certaines prônent le regroupement des femmes artistes afin de promouvoir la conscience féministe, d'autres en craignent au contraire l'effet « ghettoïsant ». Les problèmes sont loin d'être résolus dans ce domaine, ils ne sont même pas encore posés avec clarté.

Toutefois, si on en juge par la détermination des huit femmes revenues malgré tout le lendemain de la veille, on peut s'attendre à ce que certains événements se produisent cette année. Par exemple, il a été question de profiter de la présence de Judy Chicago à Montréal en mars 82 pour manifester la présence des Québécoises dans les arts. On a aussi pensé à organiser une série de conférences qui permettraient à toutes de recevoir de l'information, ce qui manque énormément, (Qui est Judy Chicago ? Que fait la galerie Powerhouse ? Qu'est-ce que l'Art féministe ?) et de mieux cerner la question. Le but de cette chronique sera d'en rendre compte.

JOCELYNE LEPAGE

1/ Question posée il y a dix ans par l'historienne américaine Linda Nochlin et qui a ouvert le débat sur la position des femmes dans le monde des arts.

2/ « LES FEMMES ET LES PROFESSIONS ARTISTIQUES » Table ronde organisée par Powerhouse et réunissant MARCELLE FERRON, peintre et verrier, LOUISE LE TOCHA, directrice du Musée d'art contemporain, FRANCE MORIN, artiste et professeur en arts plastiques à l'Université du Québec à Chicoutimi et LISE NANTEL, artiste et animatrice de la table ronde.

## Calendrier

**GALERIE POWERHOUSE**  
3738, St-Dominique, Montréal  
844-3489

**DU 2 AU 20 JUIN 1981**  
Grande salle : exposition-échange avec le « Washington Women's Arts Centre ». 23 artistes exposeront leurs œuvres. (Du 14 avril au 9 mai, 32 femmes de Powerhouse exposaient au WWAC).

Petite salle : Rosemary Miller  
« Il était une fois ». Collages.

Paul-André Linteau  
**Maisonneuve**



6,50 \$  
 en vente en librairie

Lorsqu'elle est constituée en municipalité distincte, en 1883, la ville de Maisonneuve n'est qu'un paisible village rural de la banlieue montréalaise. Une vingtaine d'années plus tard, elle est devenue un centre industriel de tout premier plan 'c est la « Pittsburgh du Canada » suivant la publicité du conseil municipal. C'est un chapitre fondamental de l'histoire urbaine du Québec qui est écrit dans ce livre, car, a quelques variantes près, le type d'urbanisation qu'a connu Maisonneuve est celui de plusieurs autres villes québécoises. Il est essentiellement l'oeuvre de promoteurs fonciers qui ont su combiner a leur avantage inté-

rêts privés et intérêt public. Le cas de Maisonneuve est d'autant plus intéressant qu'il met en lumière à la fois le processus décisif d'industrialisation qui marque le Québec du début du siècle et le rôle encore largement ignoré qu'y ont joué les hommes d'affaires canadiens-français.

Michel Jurdant est professeur à l'Université Laval et écologiste militant aux « Amis de la Terre ». Comme *écologue* il a dirigé le programme de cartographie écologique du territoire de la Baie James et comme *écologiste* il est opposé au développement hydro-électrique de ce même territoire. Ce livre est celui de l'écologiste militant. C'est un cri d'alarme, agréablement illustré par Lucie Renaud, et qui a surtout le grand mérite de suggérer des mesures concrètes pour limiter les dégâts causés chaque jour à notre environnement.

Michel Jurdant affirme que la solution est en chacun de nous. Et les mesures qu'il propose ne sont pas sans provoquer, dans l'esprit du lecteur, la peur d'avoir à réfléchir.

Michel Jurdant  
**Les insolences d'un écologiste**



13,95 \$  
 en vente en librairie

d'ouvrir les yeux et de voir, l'angoisse d'avoir a modifier son comportement bien programmé, la *nécessité* d'une intervention humaine plutôt que technologique.

*boréal*  
 express



# Moman

de Louise Dussault

**Louise Dussault** est considérée à juste titre comme l'une des meilleures comédiennes québécoises. **Elle** s'est conquis **un** très vaste public **avec** ses rôles à la **télévision** et au théâtre. **Avec MOMAN**, Louise Dussault a aussi créé l'une des œuvres marquantes du théâtre québécois de ces dernières années. **En** plus du texte de la pièce, illustré de nombreuses photos, on peut lire dans ce **livre** une longue **interview** au cours de laquelle Louise Dussault raconte son cheminement en tant que comédienne et en tant que femme.

8.95\$

*boréal*  
 express

SCIENCES

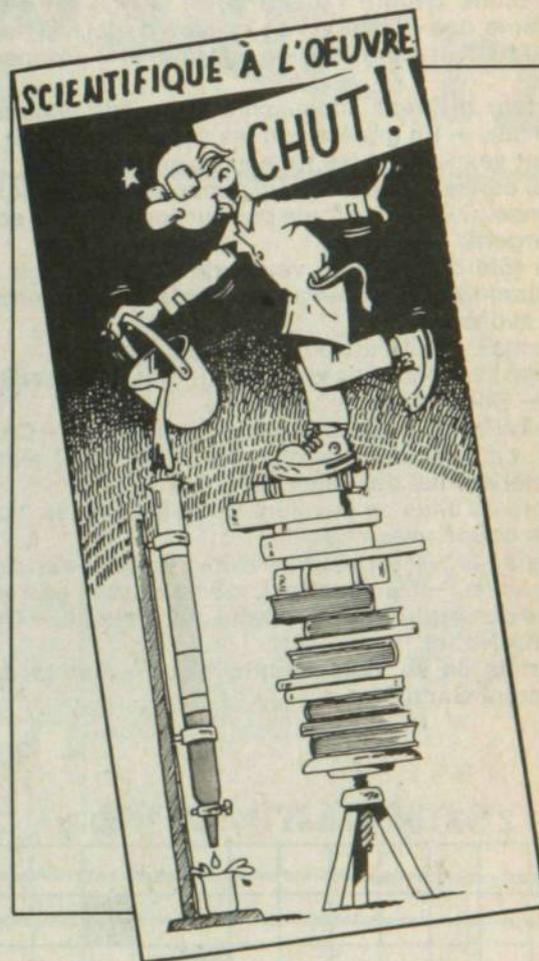
## LA SCIENCE DES AUTRES

Dans le domaine scientifique, de plus en plus d'événements nous passent au-dessus de la tête ; alors comme nous ne savons pas au juste de quoi il retourne, nous « déléguons », et d'autres qui eux « savent », « décident » pour nous.

Avec l'enseignement pourtant, nous avions de grandes espérances. La Révolution tranquille avait balayé le vieux système d'éducation. De nouvelles méthodes se répandaient, de nouvelles installations fleurissaient — 500 millions à un milliard de dollars en 15 ans. Une autre ère s'ouvrait où nous allions apprendre des tas de choses: la structure de l'atome, la relativité, les applications de l'électronique .. plus de secrets pour nous, et ceci dans des conditions idéales, le rapport Parent nous le promettait... Cependant, nous avons commencé à avoir des doutes.

Puis la rumeur s'enfla et la nouvelle éclata au grand jour: L'enseignement des sciences au Québec = Échec (1). Malgré d'autres vocables, rien de changé sous le soleil. Le même dirigisme existe toujours, interdisant toute créativité et habituant les élèves à des situations passives. L'école, comme auparavant, joue le rôle de «courroie de transmission de l'idéologie dominante » (2) et perpétue la formation d'une élite. 5 à 15% seulement des élèves du secondaire reçoivent un enseignement des sciences, et la multitude de ceux qui sont dirigés vers l'apprentissage des métiers ne savent pas POURQUOI leurs outils fonctionnent. Ce système ne peut aboutir, à tous les échelons, qu'à la formation d'individus conditionnés ayant perdu tout sens critique. Ajoutons que le mode de gestion des Polyvalentes a été modelé sur celui des grandes usines, finalité orientée exclusivement vers le plus grand nombre de diplômes distribués, sans considérations des besoins réels des êtres ou des groupes. Avec ces méthodes, le monde industriel — pour notre plus grand confort, merci ! — a fait de nous d'heureuses consommatrices... Moins nous aurons de connaissances plus nous consommons, et la recette exige aussi que nous portions des oeillères ! Nous savons maintenant que la réalisation de ce programme s'est effectuée au détriment de l'environnement et de la qualité de vie.

Si l'enseignement a fait faillite au niveau de l'apprentissage des connaissances scientifiques, il a aussi échoué au niveau de l'intérêt pour les sciences: il y a régression des taux d'inscription dans les disciplines scientifiques! Et que deviennent les survivant(e)s du massacre? Celles (ceux) qui ont réussi à garder un intérêt malgré la manière d'enseigner les sciences. Dans ARN messenger, journal des étudiant(e)s en biologie à l'U. de M., deux étudiantes se sont posé la question: «Où travaillent les biologistes?» (3). L'enquête a été rapidement terminée. Les organismes gouvernementaux : Environnement Canada, Transports, Chasse et pêche, Hydro-Québec emploient chacun 7 ou 8 biologistes, même nombre à la S.E.B.J.\* ou dans quelques sociétés privées qui font des études environnementales. Et les autres ? Peut-être n'ont-elles (ils) plus que le choix du chômage ou du pic et de la pioche à LG2 ou LG3, mais jusqu'à aujourd'hui, je n'ai pas rencontré beaucoup de filles ayant manié la pelle à la baie James. Y aurait-il discrimination? Le moral de Rose-Marie Schneeberger et Marie Tremblay ne devait pas culminer à des altitudes éthérées quand, elles se faisaient en plus suggérer, au cours de leur enquête par des employeurs éventuels, d'élargir l'éventail de leurs connaissances en prenant des cours supplémentaires.



Les programmes ne seraient-ils donc pas adaptés à la réalité ? Ce n'est pas grave, direz-vous, puisque nous avons l'éducation permanente. . . Mais ça, c'est une autre histoire.

Pour certains, il est peut-être aussi bien que l'enseignement des sciences soit un échec : imaginez que tous les citoyens, bien informés, se mettent à donner leur avis, à juger, à critiquer l'utilisation de l'énergie ou des ressources naturelles ou des moyens électroniques, à décider eux-mêmes de leurs besoins respectifs afin de parvenir à une société plus humaine. Le Rêve ... mais en effet, pas celui de tout le monde.

Claudie Leroy

(\*) Société d'énergie de la Baie James

(1) École + Science = Échec Jacques Désautels Éd Québec Science, 1980 À lire pour apprendre pourquoi nous ne savons pas

(2) Idem p. 71

(3) RM. Schneeberger. M. Tremblay ARN messenger Vol. 1, N° 7. 8. 9, 1981

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
M		T				R	O		S	E	
	O				C						

**HORIZONTALEMENT**

1. Elle a écrit ; « Ma mère est une vache. Avec moi, ça fait deux. »
2. Chacune d'entre nous a vu le visage de cette femme des centaines de milliers de fois. — mon nos tioid iul (« ehcav al ed egassap el ») erohpsoB eL
3. Auteur du *Petit Almanach des grands hommes*. (1788). — En général, on les supporte ; quand ils sont sexuels, on les trouve insupportables.
4. Qui pense Erica Jong, qui pense aussi complexe, pense... — On ne roule pas sur l'or quand ils sont d'argent.
5. Ce rôle d'une jeune veuve de 20 ans (dans *Le misanthrope*) fut créé par Armande Béjart. — éttiuiq a'l avonomaM.
6. Baptisé « de Beauvoir », il est anglophone.
7. Réfléchi, même si sans cervelle. — nosniktA ecarG — .. — Bouquet de pensées.
8. Dolly Parton et cette étiquette vont de pair. — Celle de *La lumière blanche* eut lieu au Théâtre expérimental des femmes.
9. Alors qu'elles se devaient de le faire, elles n'ont pas coupé avec cœur!
10. A pris l'air. — Martina Navratilova en gagne un puis un autre. — Démonstratif, même si sans gestes.
11. Une sœur qui ne voit pas venir grand chose. — Une sœur Nobel.
12. Parfois ils se violent entre eux. — Sur le dos d'Indira Gandhi.

**VERTICALEMENT**

1. (Théroigne de ...) Révolutionnaire française, elle fut jugée pour avoir voulu assassiner Marie-Antoinette, mais fut innocentée et libérée. — Initiales de l'auteur de *La dame aux camélias* (1852).
2. Tantôt naine et tantôt géante. — Affecte le courage.
3. En 1959, Sarraute et Duras le faisaient d'adresse alors que l'une écrivait *Le planétarium*, et l'autre le scénario d'*Hiroshima mon amour*.
4. Qu'était Catherine II, dite « la Grande »? — Engendre.
5. Selon le Petit Robert, appartements des femmes chez les peuples musulmans. — Parmi les heureux moments de sa vie figurent sans doute la révolution cubaine aux côtés de Fidel, et sa rencontre avec Simone de Beauvoir.
6. Début d'éboulis. — Notre amitié, « ce lien que la séparation... sans le rompre. » (Colette)—L'inceste l'est, la plupart du temps.
7. Ces eaux contiennent du sulfate de calcium.
8. On en fit un d'Antoine Daniel, massacré par les Iroquois. — Un Monsieur avec qui les ménagères torchent leurs planchers. Ancêtre éponyme d'une des tribus d'Israël, fils de Zilpah.
9. Effort pénible. — Quand, à Blue Bonnets, Bionic Girl s'envole vers le fil d'arrivée, ces avances se transforment en longueurs.
10. Envoyais *ad patres*. — Possessif sans jalousie.
11. En 1643, Anne d'Autriche assura la régence, puisqu'il n'avait que 5 ans. — Entendu à Londres, joué à Tokyo. — Annonce une explication.
12. Elle fait dans le vêtement.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												
11												
12												

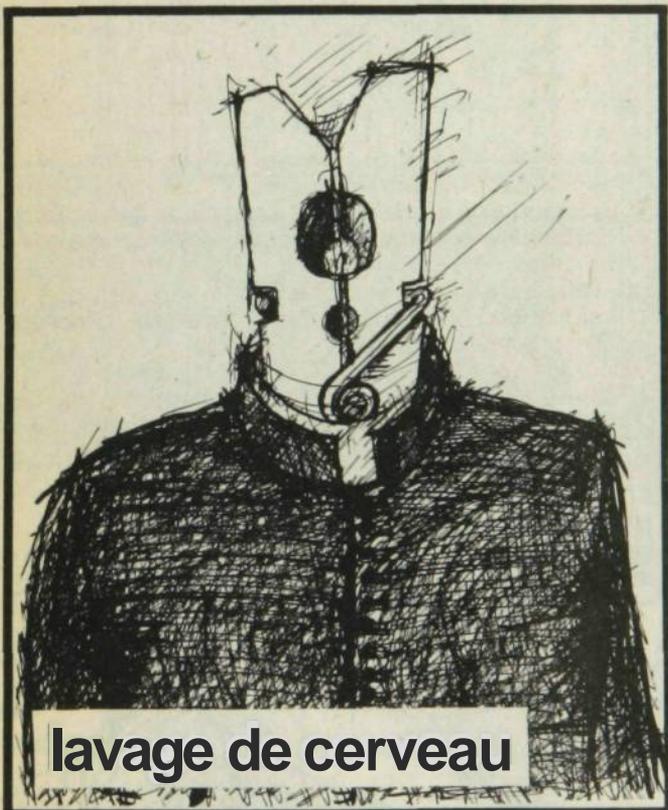


RÉPONSE À LA PAGE 63

# JAMBETTES

pour les *pinces* sans rire

PAR: ANDRÉE BROCHU



lavage de cerveau



pince-madame



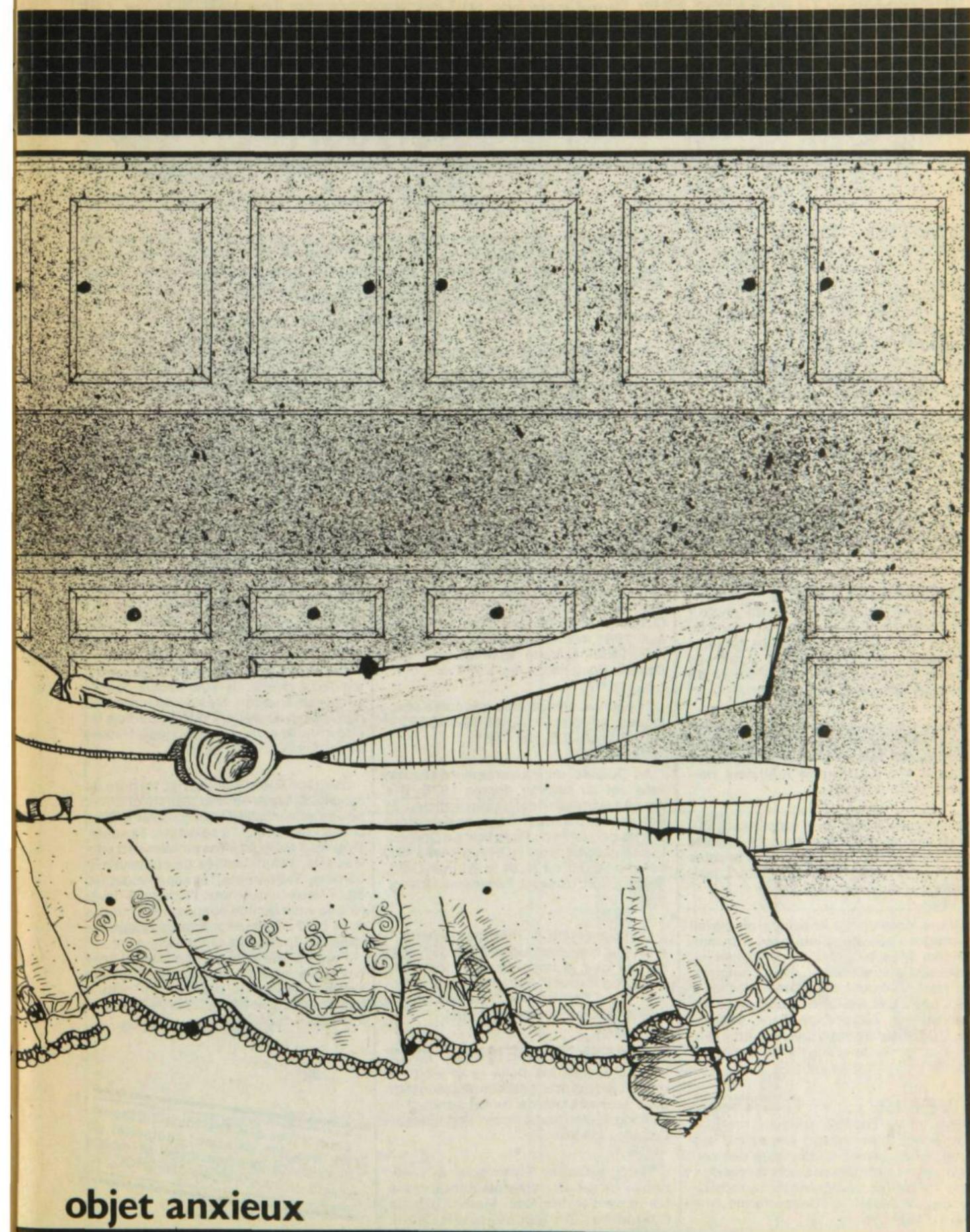
stérilet interne...



stérilet externe

SUITE





objet anxieux

... de la vie en rose



# le petites annonces de la vie en rose

... de la vie en rose

## WANTED

La féministe est devenue une femme bien peu intéressante, je l'ai déjà dit (le Devoir, 20 mars 81). Je le répète. La dernière fois que j'ai invité une fille à m'accompagner au motel Sunshine de Repentigny (waterbeds, miroirs, t.v. couleur) elle m'a traité de sale intello phallo. Les femmes n'ont plus le sens de l'amour. Où sont les vraies jeunes filles? Pierre Bertrand, philosophe, Montréal.

Après 5 mois de grève, *Nouveau Canard* cherche mare moins polluée. **S.G.C.T.** (Syndicat général du cinéma et de la télévision, CSN)

Si VOUS croyez à la spécificité biologique et culturelle des foetus de l'Ouest, joignez-vous au parti séparatiste foetal : *Cutting the cord*. Mouvement Pro-Vie, section des Rocheuses.

## COMMENTAIRES

Où avez-vous déniché cette photo? C'est ridicule. Je suis contre un salaire au travail ménager; si toutes les femmes utilisaient Artic Power, il n'y aurait pas besoin de revue comme la vôtre. Ni de féministe. Andrée Champagne.

J'aimerais me ré-abonner à LA VIE EN ROSE. Mon maître a fait caca sur mon exemplaire de mars. Il devient bête avec l'âge et les couleurs le rendaient nerveux. Simone Foglia.

Je ne comprends pas; vous n'avez toujours pas parlé de moi dans LA VIE EN ROSE de mars, seriez-vous plus sexistes que CROC? Mad. Henri Chapleault, mairesse de Drummondville.

Votre dossier sur le salaire au travail ménager a beaucoup intéressé mon mari James. Mes expéditions africaines lui sembleraient sûrement moins longues, s'il était payé pour entretenir notre foyer de Chelsea et élever nos deux enfants. Félicitations. Alexandrine Tinne, exploratrice. (P.S. Auriez-vous une version walof, ou à la rigueur swahali, du même texte? Je repars le 16 pour Bamako.)

## À VENIR...

Bientôt au Théâtre Arlequin, rue Ste-Catherine, à Montréal, « L'érotisme des rats », « Fantômes et thérapies des ver-rats pubères », et « Clitoris autour du monde », trois nouvelles conférences du fameux sexologue Jean-Yves Desparterres. Animaux s'abstenir.

L'Institut Simone de Beauvoir annonce que monsieur Pierre Nadeau, journaliste et islamologue, donnera le lundi 15 juin à 20 heures 30 une conférence intitulée : « De la nature du mensonge chez la femme islamique ».

Bientôt au petit écran de Radio-Québec, en super-production : « Claude, empereur... ou la chute de la maison Ryan », drame d'Argenteuil, en 3 électeurs, pour ordonnateur fucké, le prochain 13 avril.

## AVERTISSEMENTS

« Hommes, méfiez-vous des féministes radicales ». J.Y. Desjardins, in *La Presse*, avril 81.

Au Québec, un gouvernement communiste est au pouvoir depuis 1976. Il a passé à la brasse des lois communistes. Et il en promet d'autres. Il faut chasser à tout prix les péquistes du Parlement de Québec. Les Québécois diront NON le 13 avril 1981, comme ils ont dit NON le 20 mai 1980. Gilberte Côté-Mercier, Vers *Demain*, Rougemont, mars 1981.

« Femmes, méfiez-vous des curés sexologues radicaux ! » LA VIE EN ROSE, in *LA VIE EN ROSE*, juin 1981.

Au Québec, un gouvernement séparatiste est au pouvoir depuis 1976. Il a passé à la brasse des lois séparatistes. Et il en promet d'autres. Il faut chasser à tout prix les péquistes du Parlement de Québec. Les Québécois diront NON le 13 avril 1981, comme ils ont dit NON le 20 mai 1980. Pierre Elliott Trudeau, Parlement, Ottawa, mars 1981.

Conformément au Principe de Peter, il n'est pas question que je lâche du lest et surtout que je concède la victoire aux grévistes. Fuck off. Marc Thibeault, Directeur de l'information, Radio-Canada 1600, est Dorchester, Montréal.

## REMERCIEMENTS

Merci à tous les bons — et vieux — unionistes qui m'ont permis de stationner dans leur chemin de ferme pendant la campagne électorale. Rock « Winnebago » LaSalle, Joliette.

Merci à Claude Ryan pour la pertinence de sa stratégie électorale (sans lui, nous n'étions rien). Merci à Louise Cuerrier de s'être sacrifiée pour la Cause.

Et merci à Rock LaSalle, Camil Samson et Solange Chapat-Rolland pour avoir assuré la partie récréative de la campagne. R. Lévesque, pour le cabinet reconnaissant.

Pour faveurs obtenues. Merci à la Main de Dieu pour avoir reconnu son erreur et écarté C. Ryan de l'autel du pouvoir. Le Cerveau de Dieu, et Jean-Baptiste Tremblay, Chicoutimi.

## D'HIVER

Savez-vous comment sauver de la noyade un prof. de philomisogyne et fielleux? Non? Parfait. S.D., féministe rancunière.

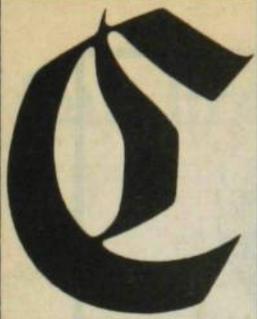
NOTE DE SERVICE à l'intention de la direction de Radio-Canada : « Le nettoyage se poursuit et le plan triennal sera respecté : il n'y aura en 1982 plus aucune femme au Service des affaires publiques de la Société. Ce qui, espérons-le, en rehaussera la crédibilité. Lorenzo Godin, directeur Aff. Pub-Radio.

Jim Brady n'aurait jamais dû sourire à ma Jodie chérie. Je suis désolé pour le camarade Reagan. Mes compagnons du parti néo-nazi avaient raison. Je suis un être instable et mon bras a bougé. Hinkley junior, Dallas.

Salut toi, *Fille d'aujourd'hui*, toi qui a de l'acné, 20 livres en trop, pas de chum et peu de personnalité! Veux-tu savoir encore plus d'âneries sur Ta sexualité, Ta santé, Ta peau, Tes ongles, Tes problèmes d'adolescente, Tes difficultés de communication avec Tes parents, Tes super-vedettes, etc.? Veux-tu que nous t'aidions à devenir une vraie femme épanouie et attirante pour Lui? Abonne-toi à notre magazine mensuel, toutes les réponses y sont.

J'espère que tu ne riras pas autant en le lisant que nous en le préparant. Isabelle 'Péladeau (Youppi-là, pila, pila...) Tombée dedans étant petite? 225, rue Roy est, Montréal H2W 2N6

Vous croyez que c'est facile? Essayez d'en faire des pareilles! l'auteur(e) de l'annonce la plus misogyne et raciste recevra un superbe chandail CROC.



# LIBRAIRIES CLASSIC

ne manquez pas cette  
occasion unique de vous  
procurer la magnifique  
collection **GÉOCOLOR**  
à la découverte de :

**L'ALLAMBRA, ACAPULCO,  
LE PÉROU, L'ESPAGNE,  
MEXICO, LE BRÉSIL,  
RIO ET AUTRES.**

Pour ceux et celles qui voyagent  
... ou rêvent de voyages

- **LIVRES RELIÉS**
- **150 PHOTOGRAPHIES**  
COULEUR ET PLUS

**SEULEMENT \$4.99** chacun  
(quantités limitées)

**ET**

**POUR LES ENFANTS**

la collection

« **REGARDONS À L'INTÉRIEUR DE** » :

- bateaux
- ce qui vogue ... vole... roule
- des constructions

éditeur **FERNAND NATHAN**

**PRIX RÉG.: \$17.95**

**PRIX CLASSIC : \$6.00**

LA CÉLÈBRE EXPLORATRICE  
AMÉRICAINE :  
**ALEXANDRINE "ATTILA" TINNE\***  
CONFIE SES MÉMOIRES  
À "LA VIE EN ROSE"

DÈS SEPTEMBRE PROCHAIN!

ne pas confondre avec:  
\* Tinné (Alexandrine)  
Exploratrice hollandaise (La Haye 1838)  
près de Mourzouk (1869).

12	D	E	T	E	N	S	U	S		S	A	R	I
11	A	N	E	T	E	R	E	S	A				
10	A	E	R	E	S	E	T	C	E				
9	T	R	I	C	H	E	U	S	E	S	D		
8	R	C	A	C	R	E	A	T	I	O	N		
7	U	S	E	I	T								
6	O	I	N	S	T	I	T	U	T	R			
5	C	E	L	I	M	E	N	E	T	S	E		
4	I	C	A	R	E	E	N	N	U	I	S		
3	R	I	V	A	R	O	L						
2	E	L	I	S	A	B	E	T	H	O	I		
1	M	A	R	C	H	E	S	S	A	U	L	T	
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	

chus cassée, mais  
j'veux y faire un  
**BEAU** cadeau...



**OFFREZ LUI LA VIE EN ROSE**  
*RIEN DE MOINS!*

**ABONNEMENT**

**ORDINAIRE**  
6,00\$

**DE SOUTIEN**  
20,00\$

**DE MÉCÈNE**  
50,00\$

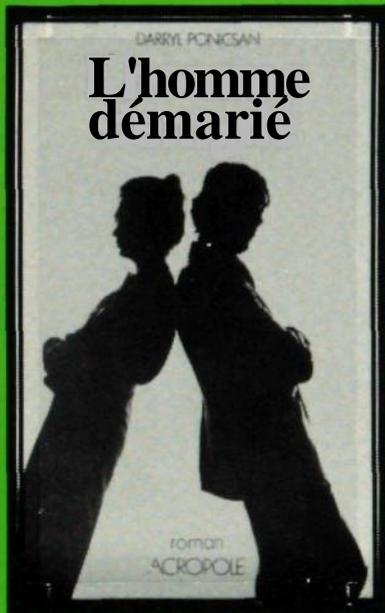
il faut lire...



Après *La chambre des dames*,  
voici *Le jeu de la tentation*

*Jamais le Moyen-Âge n'avait  
inspiré de tels romans.  
Coutumes médiévales, fêtes,  
passions, miracle tissent  
la trame de cette série.  
À travers *Le jeu de la tentation*,  
évolue Marie, la plus jeune des  
filles Brunel, veuve et mère de  
deux enfants. Exerçant le métier  
d'enlumineuse, Marie est  
indépendante comme bien des  
femmes de son époque. Déchirée  
entre l'amour de ses enfants,  
celui de son amant et  
celui de son métier, elle  
ne se résoud pas à choisir.*

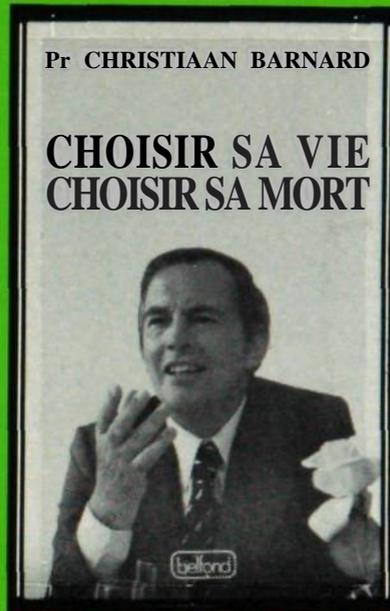
En vente en librairie, \$15,95 ch.



## AACROPOLE

Avavecunhumouramer,  
PoPoniscan"ose"révéler  
leslesnouvellesdécenceset  
leslesvulnérabilitésdes  
hohommesduXXesiècle.

318 pages/\$14.95



## belfond

Inscrira-t-on, un jour, dans  
nos constitutions, le droit  
pour chaque homme et  
pour chaque femme de  
choisir sa vie et, surtout,  
de choisir sa mort?

155 pages/\$16.50



une pudeur extrême  
un cri d'amour insoutenable  
un témoignage bouleversant

## ACROPOLE

Bien loin d'être la défaite  
que l'on a coutume  
d'imaginer, la mort peut  
être une sorte de victoire,  
une bataille gagnée sur  
la douleur et la peur.

351 pages/\$14.95



# en vente partout

Diffusion: Edipresse Inc. 8382 St-Denis. Montréal. Québec H2P 2G8 Tél.: (514) 381-7226